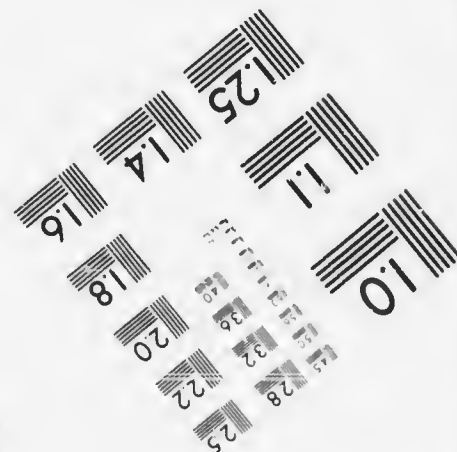
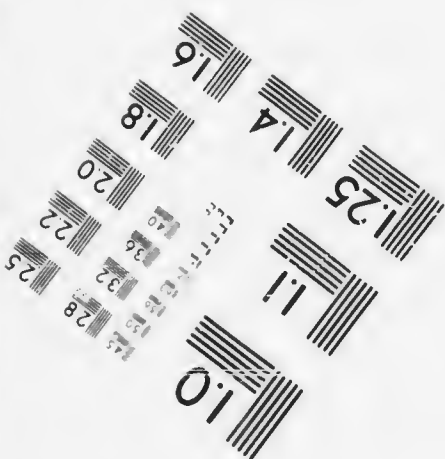
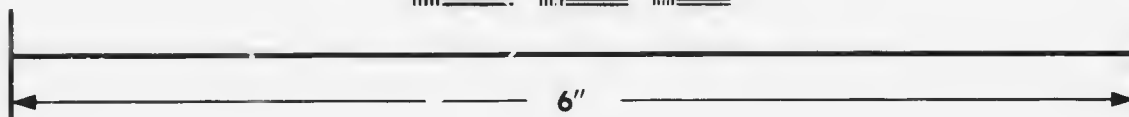
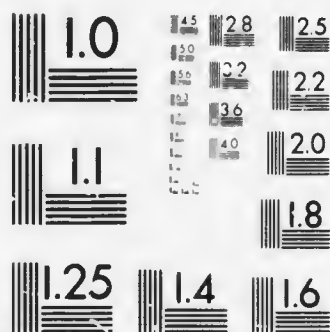


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

25  
2

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

**© 1987**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |  |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input checked="" type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires: Les pages 241 à 264 sont répétées.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

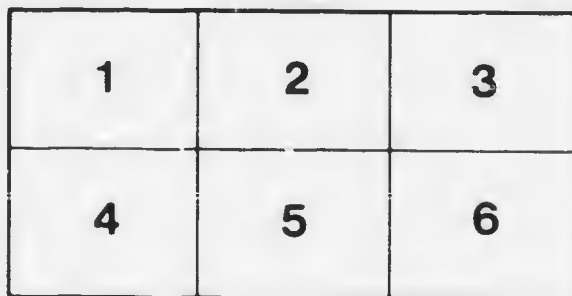
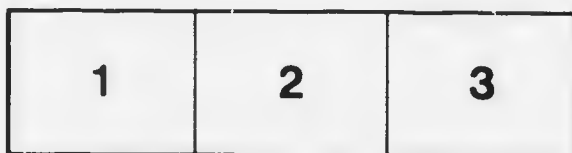
University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

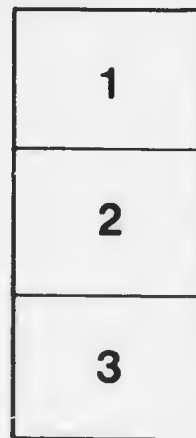
University of British Columbia Library

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

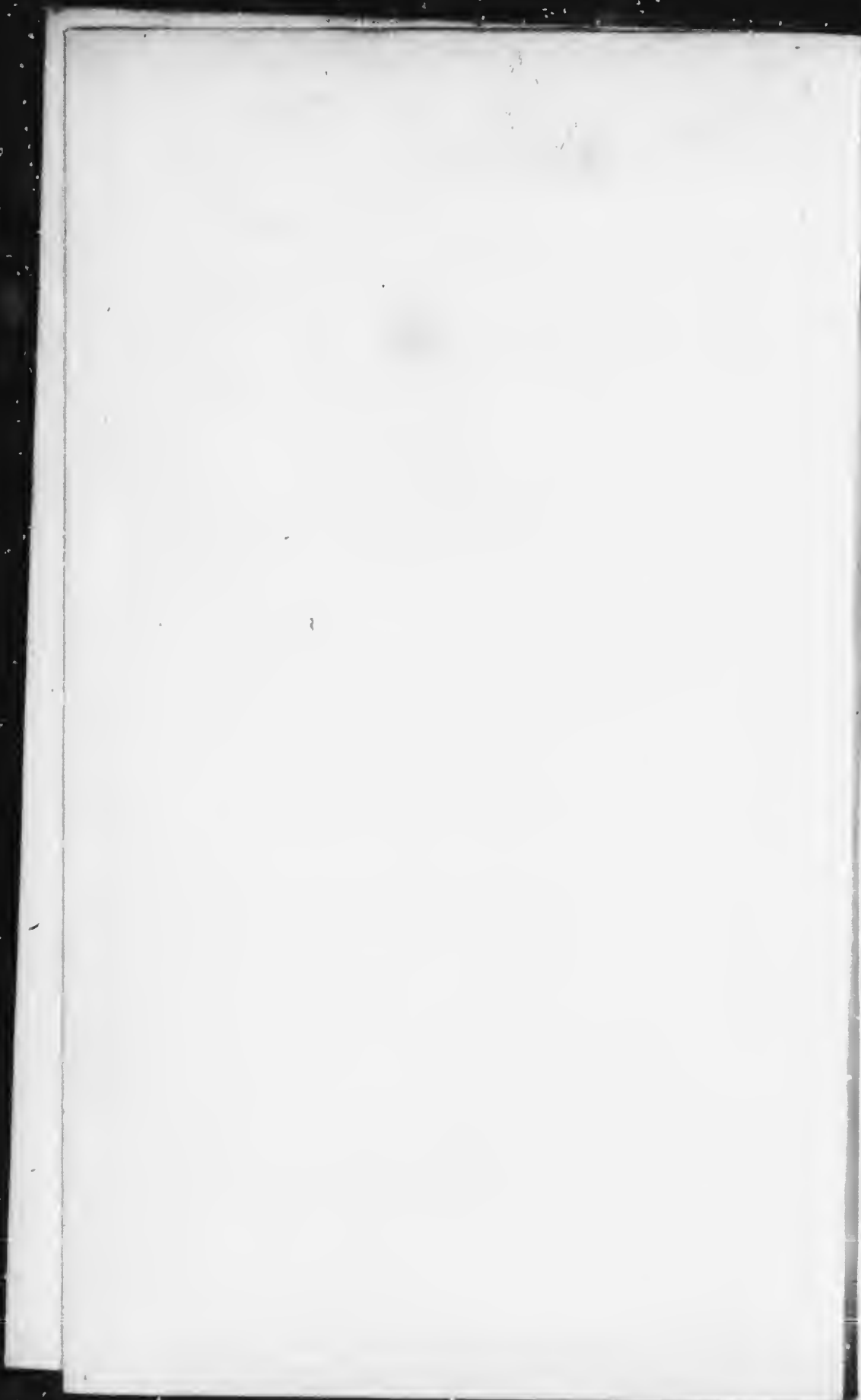
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







# BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR M.<sup>GR</sup> L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

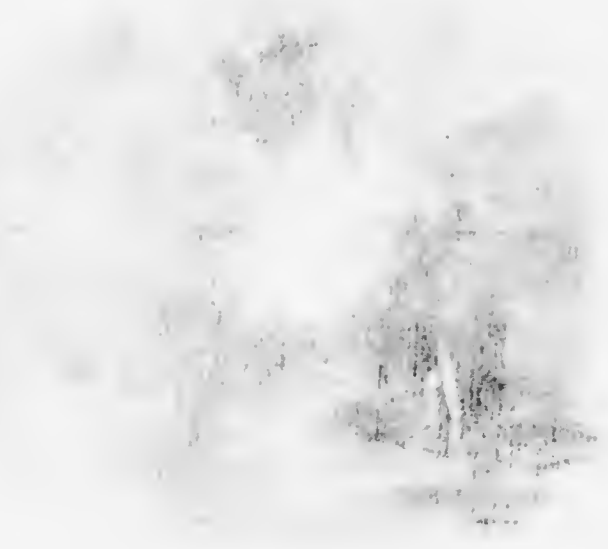
Propriété des Éditeurs,

*A. Mame et C<sup>ie</sup>*

---

بسم الله الرحمن الرحيم





**Cours**

*A. H. M. M. M. M. M.*

EDITEURS



VOYAGE D'AVENTURE  
DE  
LAPEROUSE

*Jean-François de La Pérouse*

Auteur de l'histoire des Croisades

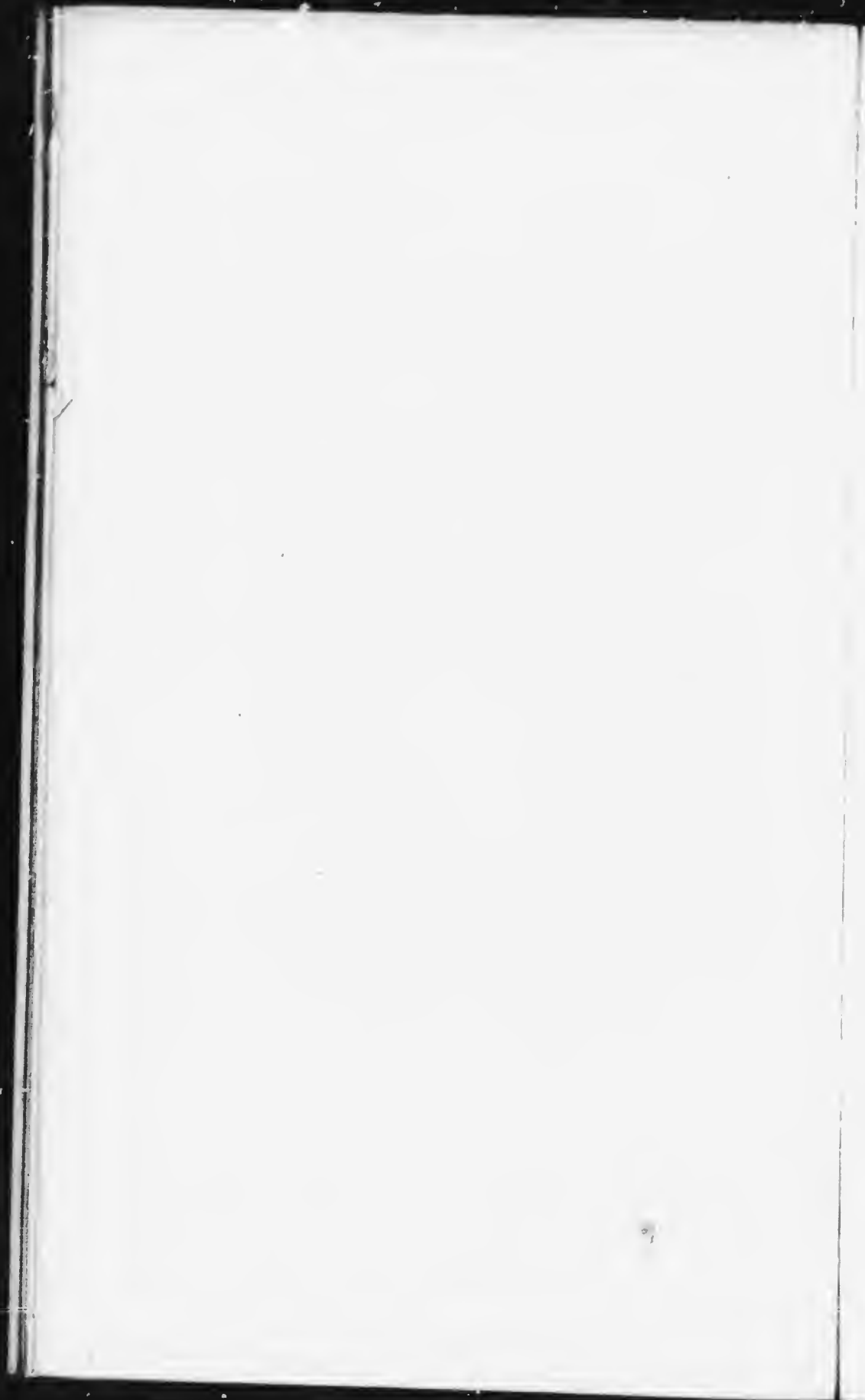


Tours

*A. Mouton*

EDITEURS

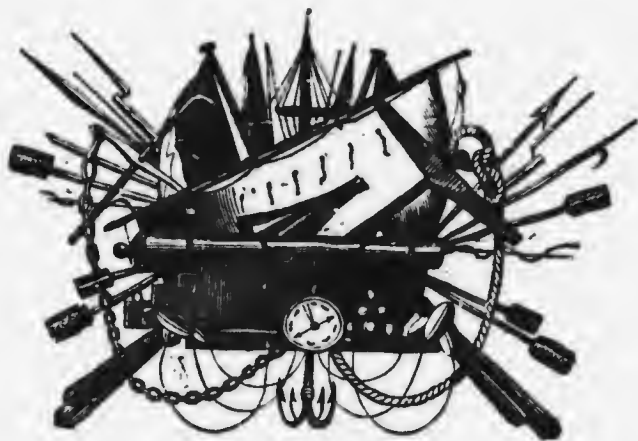




VOYAGES ET AVENTURES  
DE  
**LAPÉROUSE,**

PAR F. VALENTIN,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CROISADES, ETC.



**Tours,**

CHEZ A.<sup>D</sup> MAME ET C.<sup>IE</sup>, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

1859.



## INTRODUCTION.

---

L'inconnu exerce sur notre esprit une puissance mystérieuse. Si l'un des infortunés compagnons de Lapérouse, échappé au naufrage des deux vaisseaux commandés par l'illustre voyageur, fût revenu dans sa patrie pour nous apprendre que les deux équipages avaient péri sur un rocher ignoré de l'Océanie, tous les cœurs généreux eussent sans doute donné des regrets à sa mémoire ; mais là se serait bornée son histoire , et son nom aujourd'hui ne serait guère plus célèbre que celui de tant de hardis navigateurs, désireux comme lui d'aller chercher la gloire dans la découverte de pays éloignés et inconnus. Telle n'a pas été la destinée de Lapérouse ; au milieu de

ses courses lointaines et aventureuses, il disparut tout à coup, et en disparaissant il laissa au monde une énigme à deviner. Pendant plus de quarante ans, la France, comme une mère qui demande des nouvelles de son fils à tous ceux qui reviennent du théâtre de la guerre, interrogea les divers circumnavigateurs européens pour savoir s'ils n'avaient pas rencontré quelque trace de Lapérouse et de ses compagnons. Vivait-il encore sur quelque terre déserte et inexplorée, sans espoir de revoir sa patrie, ou bien gémissait-il dans l'esclavage chez quelque peuplade sauvage? Telles étaient les questions qu'on s'adressait. Faisons connaître en peu de mots l'homme qui excitait à un si haut degré la sympathie nationale.

Jean-François GALAUP, comte de LAPÉROUSE, chef d'escadre, naquit à Albi, en 1741. Entré dès ses jeunes ans à l'école de la Marine, il se sentit électrisé par l'exemple des navigateurs qui avaient illustré leur patrie, et il prit dès lors la résolution de marcher sur leurs traces. Garde-marine le 19 novembre 1756, il fit d'abord huit campagnes contre les Anglais; il se distingua dans plusieurs circonstances, et son mérite naissant commença à fixer l'attention de ses chefs.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. De cette époque à l'année 1780, peu d'officiers fournirent une carrière plus activement remplie que la sienne. Il assista à plusieurs combats, contribua au succès de plus d'une

bataille, et enleva lui-même aux Anglais plusieurs bâtimens de guerre. Nommé capitaine le 4 avril 1780, il commandait la frégate *l'Astrée*, lorsque, se trouvant en croisière avec *l'Hermione*, il livra, le 2 juillet, un combat opiniâtre à six vaisseaux de ligne anglais, près du cap nord de l'île Royale, sur la côte de la Nouvelle-Bretagne. Cinq de ces bâtimens se mirent en ligne pour l'attendre; le sixième resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors. Elles manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille anglaise; au bout d'une demi-heure deux des cinq bâtimens furent obligés de se rendre; les trois autres auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement français conçut le projet de prendre et de ruiner les établissemens anglais de la baie d'Hudson. Lapérouse parut propre à remplir cette mission dans des mers si difficiles. Il partit du Cap-Français (Haïti) avec une escadre composée du *Scaptré* de 74 canons, des frégates *l'Astrée* et *l'Engageante*, de 36 canons chacune, et portant à bord deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante artilleurs, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes. Mais cette année fut extrêmement rude même pendant l'été sous le cercle polaire; à peine Lapérouse eut-il fait vingt

cinq lieues dans le détroit d'Hudson, qu'il trouva la baie gelée ; partout des immenses bancs de glace , des brumes impénétrables et souvent des tempêtes de neige que le vent amenait du pôle. Au milieu de tous ces obstacles , il déploya une énergie remarquable et la plus grande intelligence des ressources de la navigation. Il triompha des éléments ligués contre lui. Son expédition fut couronnée de succès : il ruina complètement les forts du Prince de Galles et d'York , appartenant à la Compagnie anglaise. Si , pour se conformer aux ordres rigoureux qu'il avait reçus, il détruisit des possessions alors ennemies, il n'oublia pas les égards qu'on doit au malheur. Instruit qu'à son approche, des Anglais avaient fui dans les bois, et qu'ils couraient le risque de mourir de faim ou de tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut la générosité de leur laisser des vivres et des armes avant son départ. On voit par ce trait d'humanité qu'il ne se distinguait pas seulement comme militaire et comme navigateur, il se recommandait encore par ses qualités personnelles. Plein d'esprit et de cette vivacité particulière aux habitants des pays méridionaux , il était agréable dans ses rapports avec ses égaux et ses inférieurs ; son esprit était pétillant de gaieté et d'inoffensantes saillies. Les Anglais qui avaient été à même de l'apprécier dans les combats qu'il leur avait livrés se plaisaient à reconnaître son mérite ; lui, de son côté, ne parlait qu'avec respect de l'immortel

Cook, et rendait constamment justice aux grands hommes étrangers qui avaient parcouru la même carrière que lui.

Lapérouse était depuis peu de temps de retour dans sa patrie, où ses succès lui avaient acquis une réputation incontestée d'habile marin, lorsque le gouvernement français, profitant des loisirs que lui laissait la paix qui venait d'être conclue avec l'Angleterre, crut devoir à son rang parmi les premières puissances maritimes, et plus encore à son zèle et à ses moyens pour l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes. Le roi Louis XVI, qui voulait de la gloire et du bonheur pour son peuple, et dont les connaissances en géographie étaient aussi vastes que profondes, traça lui-même, de concert avec le savant Fleurieu, ami de Lapérouse, le plan de cette expédition, dont le but était de découvrir des terres nouvelles ; d'y établir des relations commerciales ; de recueillir des données précises sur la pêche de la baleine dans l'Océan méridional, au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance ; sur la traite des pelleteries dans le N. O. de l'Amérique ; sur leur transport en Chine et même au Japon ; enfin, de reconnaître avec soin la partie N. O. de l'Amérique, les mers du Japon, les îles Salomon, et la côte S. O. de la Nouvelle-Hollande. Il fallait un chef habile pour accomplir dignement une telle mission : Lapérouse fut choisi. Plus que tout autre il était



apte à diriger la marche pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares. Un officier d'un grand mérite, le capitaine De Langle, dont il avait pu déjà reconnaître les qualités dans ses campagnes contre les Anglais, lui fut adjoint, et deux flûtes armées en frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. Lapérouse en personne dirigeait *la Boussole*, et *l'Astrolabe* était sous les ordres de De Langle. Les états-majors furent choisis par le commandant lui-même, et tous les officiers qui obtinrent l'honneur de faire la campagne se recommandaient par leurs lumières; enfin des savants de tous les genres, qui devaient se livrer aux recherches les plus propres à hâter les progrès des connaissances humaines, complétèrent le personnel de cette expédition importante\*.

Les vaisseaux français, munis d'excellents instruments et notamment de montres marines dont on avait récemment appliqué l'usage à la fixation de la longitude, mirent à la voile de la rade de Brest, le 1<sup>er</sup> août 1785. Ici commence cette série d'événements dont nous allons offrir la relation. Nous dirons par anticipation sur l'ordre chrono-

\* Dans cette réunion d'hommes éclairés, se trouvaient l'ingénieur Monneron, l'astronome Lepaute, les naturalistes Lamanon, Monges, Lamartinière, et le célèbre Monge que sa santé força de débarquer à Ténériffe pour revenir en Europe.

logique qu'après deux ans et demi de navigation, Lapérouse arriva en vue de Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande, le 21 janvier 1788. C'est de cette relâche qu'on reçut ses dernières lettres. Dès lors, le fil qui pouvait guider sur ses traces se rompit, et personne n'entendit plus parler de lui. Parfois seulement quelques vagues récits vinrent rappeler son nom au monde. L'Assemblée nationale, touchée de ses malheurs et de sa gloire, après avoir invité, au nom de l'humanité, des arts et des sciences, tous les navigateurs, à ne laisser échapper aucun renseignement qui pût éclairer sur les destinées des équipages français, ordonna, en 1791, l'armement de deux frégates pour aller à leur recherche. Le général d'Entrecasteaux, chargé du commandement de l'expédition, s'acquitta de ses instructions avec une patiente et courageuse sollicitude. Il visita successivement les îles des Amis, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles Hébrides, et passa, sans le savoir, à côté de l'île qui recelait les restes sans doute encore vivants des équipages de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Il revint dans sa patrie sans avoir pu obtenir le moindre renseignement, ni acquérir la moindre probabilité sur le sort de notre infortuné navigateur\*.

\* C'était à l'Anglais Dillon, et surtout au brave et savant capitaine Dumont d'Urville qu'il appartenait de dissiper les ténèbres épaisses qui entouraient le tombeau de Lapérouse et de ses intrépides compagnons. Vanikoro a vu leur naufrage. On lira dans notre appendice les détails intéressants de cette lamentable histoire, empruntés à M. d'Urville lui-même.

Par un autre décret, la même Assemblée nationale ordonna que les relations et cartes envoyées par Lapérouse, de la partie de son voyage jusqu'à Botany-Bay, seraient imprimées et gravées aux dépens de la nation. La rédaction fut confiée au général du génie Milet-Mureau, et le produit de la vente fut abandonné à la veuve du chef d'escadre, qui eut la douleur de descendre dans la tombe sans emporter la consolation d'être fixée sur le sort de celui auquel elle avait uni sa destinée \*.

---

\* Le Voyage de Lapérouse parut en 1797, en trois volumes in-4°, avec un atlas et un portrait gravés par Tardieu.

# VOYAGES ET AVENTURES

DE

# LAPÉROUSE.



## CHAPITRE PREMIER.

Traversée de Prest à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil. — Séjour à la Concepcion du Chili.

La traversée de l'expédition n'eut rien d'intéressant jusqu'à l'île de Madère, où le négociant anglais Johnston fit aux navigateurs l'accueil le plus favorable. Le 19 août, on mouilla à Ténériffe. On s'occupa aussitôt de construire un observatoire à terre ; les instruments y furent placés, et on détermina la marche des horloges astronomiques par des hauteurs correspondantes du soleil ou des étoiles, afin de vérifier le plus promptement possible le mouvement des horloges marines des deux frégates. Le gouverneur

général des îles Canaries ne cessa , pendant le séjour des Français dans la rade , de leur donner les plus grandes marques d'amitié.

Lapérouse quitta Ténériffe le 30 août. La traversée jusqu'à la ligne se fit avec le plus grand calme. Les vents alizés cessèrent par les 14° nord , et furent constamment de l'O. au S. O. Ils forcèrent le commandant à suivre la côte d'Afrique , qu'il prolongea à environ soixante lieues de distance.

Le 29 septembre, on coupa l'équateur par 48° de longitude occidentale. On n'avait aucun indice de terre , à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*. Dans ces parages les bâtiments furent longtemps environnés de thons ; mais on n'en put prendre qu'un petit nombre ; ces poissons étaient si gros qu'ils cassaient toutes les lignes. Chacun de ceux que l'on pêcha pesait au moins soixante livres.

Le 16 octobre , à dix heures du matin , on aperçut les îles de Martin-Vaz. Après avoir bien déterminé leur position , on fit route au plus près , tribord amure , vers l'île de la Trinidad , distante de Martin-Vaz d'environ neuf lieues dans l'O. S. O. Ces îles de Martin-Vaz ne sont ,

à proprement parler, que des rochers ; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois flots séparés entre eux par de très-petites distances ; quand on les voit de loin, on les prendrait pour cinq têtes.

Au coucher du soleil, on vit l'île de la Trinidad, qui restait à l'O. 8 degrés nord. Le vent était toujours au N. N. O. On passa toute la nuit à courir de petits bords, en se tenant dans la partie de l'E. S. E. de l'île. Lorsque le jour parut, on continua la bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du matin on n'était plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du S. E. qui restait au N. N. O. Lapérouse aperçut, au fond de l'anse formée par cette pointe, un pavillon portugais hissé sur un petit fort, autour duquel se groupaient cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua sa curiosité ; il résolut d'envoyer un canot à terre, afin de s'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais. Le lendemain, 18 octobre au matin, *l'Astrolabe* n'étant plus qu'à une demi-lieue de terre, détacha sa biscaïenne, commandée par le lieutenant de vaisseau Vanjuas. Deux naturalistes, Lamartinière et le P. Receveur, accompagnèrent

cet officier : ils descendirent au fond de l'anse entre deux rochers ; mais la lame était si grosse, que le canot et son équipage auraient infailliblement péri sans les prompts secours que les Portugais lui donnèrent. Ils tirèrent le canot sur la terre pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer. Le lieutenant Bontin, accompagné du géologue Lamanou et de l'ingénieur Monnerou, fut aussi détaché avec un canot ; mais il avait ordre de ne pas descendre si la biscaïenne de *l'Astrolabe* était arrivée avant lui. En conséquence, il ne s'approcha que jusqu'à une portée de fusil du rivage. Il sonda la rade, et la sonde rapporta constamment un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. L'ingénieur Monnerou dessina le fort tout aussi bien que s'il eût été sur la plage, et Lamanou constata que les rochers n'étaient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. L'île n'offre aux yeux qu'un roc presque stérile ; on ne voit de la verdure et quelques rares arbustes que dans les gorges étroites des montagnes. C'est dans une de ces vallées, au S. E. de l'île, qui n'a environ que trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement. Le motif qui les a décidés à occuper une île où les hommes et les animaux ne peuvent trouver leur subsis-

tance, est, sans aucun doute, la crainte de voir quelque autre nation de l'Europe s'en emparer pour établir un commerce interlope avec le Brésil.

Les deux lieutenants ayant rapporté qu'il étoit impossible de se procurer à la Trinidad l'eau et le bois qui manquaient aux vaisseaux, Lapérouse se décida immédiatement à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, ancienne relâche des bâtimens français qui se rendaient dans la mer du Sud.

Le 18 octobre à midi, on fit route à l'O. pour l'Ascencion \*, jusqu'au 24 au soir; mais reconnaissant que ses peines étaient perdues, Lapérouse prit le parti d'abandonner la recherche de cette île. Le 25, on essuya un orage des plus violents. Depuis ce jour, le temps fut constamment mauvais jusqu'à l'arrivée à Sainte-Catherine. Les bâtimens furent enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que l'on observe sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Le 6 novembre, on mouilla entre l'île Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux.

\* Il ne faut pas confondre cette île de l'Ascencion avec celle du même nom placée au N. O. de Sainte-Hélène.



Après quatre-vingt-seize jours de navigation, il n'y avait pas un seul malade à bord ; la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages. A la vérité, le commandant n'avait négligé aucune des précautions prescrites par la prudence et l'expérience pour conserver les vivres dans un état convenable ; il avait en outre eu le soin d'entretenir la gaité à bord, en permettant aux équipages de se livrer chaque soir, pendant deux heures, à des amusements et à des danses, lorsque le temps le permettait.

L'île Sainte-Catherine s'étend du N. au S. sur une longueur d'environ douze lieues. Sa largeur de l'E. à l'O. n'est que de deux lieues. Elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Senhora do Desterro, capitale de l'île. Le terrain est très-fertile, et produit presque de lui-même toutes sortes de fruits, de légumes et de graines ; il est couvert d'arbres toujours verts, mais tellement entremêlés de ronces et de lianes qu'on ne peut traverser les forêts qu'en se frayant un passage avec la hache ; ces forêts recèlent d'ailleurs un grand nombre de ser-

pent's, dont la morsure est presque toujours mortelle. Les habitations de l'île sont toutes sur le bord de la mer; les bois qui les environnent répandent au loin une odeur délicieuse, remplis qu'ils sont d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques. Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre, et manque totalement d'objets manufacturés; les paysans y sont presque nus et couverts de haillons. La pêche de la baleine est très-abondante dans ces parages.

L'arrivée des bâtiments français répandit une espèce de terreur dans le pays. Les différents forts tirèrent le canon d'alarme, ce qui détermina Lapérouse à mouiller de bonne heure et à envoyer un canot à terre avec un officier, pour faire connaître ses intentions pacifiques et le besoin qu'il avait d'eau, de bois et de rafraîchissements. L'officier chargé de cette négociation trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes; une médaille en bronze, qu'il remit au gouverneur de la ville, convainquit celui-ci de l'objet de la relâche des Français. Aussitôt des ordres furent donnés pour qu'on leur vendit, au meilleur marché possible, tout ce qui leur était nécessaire. En arrivant à Sainte-Catherine, Lapérouse s'était flatté d'être en état de remettre

à la voile sous cinq ou six jours au plus ; mais les vents du sud et les courants furent si violents, que la communication avec la terre fut souvent interrompue, et que le départ des frégates se trouva retardé. Du reste, les équipages n'enrent qu'à se louer de l'hospitalité des habitants de l'île ; le trait suivant en fournira la preuve. Le canot de Lapérouse ayant été renversé par la lame dans une anse où il faisait conper du bois, les insulaires qui aidèrent à le sauver forcèrent les matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes à côté d'eux. Peu de jours après, ils rapportèrent à bord les voiles, les mâts, le grapin et le pavillon de ce canot, objets qui auraient pu leur être de la plus grande utilité pour leurs pirogues.

Le 16 novembre, au soir, après avoir embarqué des provisions en bœufs, cochons et volailles, pour nourrir l'équipage pendant plus d'un mois, le commandant envoya ses paquets au gouverneur, qui se chargea de les faire parvenir à Lisbonne, à l'adresse du consul français dans cette ville. Chacun écrivit à ses parents et à ses amis, et l'on se flattait de mettre à la voile le lendemain ; mais les vents du nord retinrent les bâtimens dans la baie jusqu'au 19. On appa-

reilla à la pointe du jour; le calme força de remouiller pendant quelques heures, et l'on ne fut en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28. Ce jour-là on essuya un coup de vent très-violent de la partie de l'est; c'était le premier depuis le départ de Brest. Lapérouse remarqua avec satisfaction que, si ses bâtimens marchaient mal, ils se comportaient fort bien dans les mauvais temps, et qu'ils pourraient facilement résister aux grosses mers qu'ils allaient parcourir.

Le 7 décembre, on naviguait par  $44^{\circ} 38'$  de latitude S., et  $34^{\circ}$  de longitude occidentale. On voyait passer des goëmons, et les frégates étaient depuis plusieurs jours entourées de pétrels et d'albatros, qui n'approchent jamais des côtes que dans la saison de la ponte. Ces faibles indices de terre entretenaient cependant les espérances des équipages, et les consolaient des mers affreuses dans lesquelles on naviguait. Mais Lapérouse n'était pas sans inquiétude en considérant qu'il avait encore 35 degrés à remonter dans l'O. jusqu'au détroit de Le Maire, où il lui importait beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

On courut des bordées entre 44 et 45° de latitude jusqu'au 24 décembre. Le 25, les vents se fixèrent au S. O. et durèrent plusieurs jours; ils contraignirent Lapérouse de prendre la route à l'O. N. O., et de s'écarter du parallèle qu'il suivait constamment depuis vingt jours, dans le but de s'assurer de l'existence de l'île *Grande*, de La Roche. Comme la saison était très-avancée, il se détermina à ne plus faire que la route qui le rapprochait le plus de l'ouest, craignant beaucoup de s'être exposé à doubler le cap Horn dans la mauvaise saison. Mais les temps furent plus favorables qu'il ne l'avait espéré; les coups de vent cessèrent avec le mois de décembre, et le mois de janvier fut au moins aussi beau que celui de juillet en Europe.

On eut quelques jours de calme et de belle mer; les officiers des deux frégates en profitèrent pour faire des parties de chasse en canot. Dans leurs différentes excursions, ils tuèrent une grande quantité d'oiseaux qui voltigeaient sans cesse autour des bâtiments; c'étaient des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels. Ces oiseaux, accommodés avec une sauce piquante, avaient un assez bon goût; les matelots les préféraient à la viande salée.

Le 14 janvier 1786, on eut enfin la sonde de la côte des Patagons par  $47^{\circ} 50'$  de latitude S., et  $64^{\circ} 37'$  de longitude O. Le 21, on eut connaissance du cap Beau-Temps, ou de la pointe nord de la rivière de Gallegos, sur la côte de la Patagonie, et le 25, à deux heures, on releva à une lieue au sud du cap San-Diego, qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire. A trois heures, on donna dans le détroit. Le vent était si favorable et la saison si avancée, que Lapérouse se détermina à faire route, sans perdre un instant, pour doubler le cap Horn. Il se dirigea vers l'île Juan-Fernandez, qui était sur son chemin, et où il devait trouver de l'eau et du bois, avec quelques rafraîchissements bien préférables aux pingouins du détroit.

Durant la navigation des frégates dans le détroit de Le Maire, les sauvages, suivant leur usage, allumèrent de grands feux, pour engager les Français à mouiller. A une demi-lieue de la Terre de Feu, on fut entouré de balcines. On s'apercevait facilement qu'elles n'avaient jamais été inquiétées; les vaisseaux ne les effrayaient point; elles nageaient majestueusement à la portée du pistolet. L'horizon était si embrumé dans la partie de l'est, que l'on ne distingua pas la

Terre des États, dont on n'était cependant éloigné que de cinq lieues. On serra la Terre de Feu d'assez près pour apercevoir, avec les lunettes, des sauvages qui attisaient de grands feux, seule manière qu'ils aient d'exprimer leur désir de voir relâcher les vaisseaux.

L'expédition doubla le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que ne l'avait espéré son commandant. Le 9 février, elle était par le travers du détroit de Magellan, dans la mer du Sud, continuant sa route vers l'île de Juan-Fernandez. Mais Lapérouse, s'étant aperçu que ses vivres diminuaient et que les vers commençaient à attaquer son biscuit, se détermina à faire voile pour la Concepcion du Chili, où il savait pouvoir se procurer des provisions en abondance et à bon marché.

Le 22 février au soir, on eut connaissance de l'île Mocha, qui est à environ cinquante lieues dans le sud de la Concepcion. Le lendemain, à deux heures, on doubla la pointe de l'île Quinquirine; mais les vents du sud, si favorables jusqu'alors à l'expédition, devinrent contraires; on courut différents bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Vainement Lapérouse cher-

cha-t-il avec une longue-vue à découvrir la ville de la Concepcion, que, d'après le plan du P. Frézier, il savait devoir être au fond de la baie, dans la partie du S. E. ; il n'aperçut rien. A cinq heures, des pilotes s'approchèrent des bâtimens et apprirent au commandant que la ville qu'il cherchait avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751 ; qu'elle n'existait plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Ils l'informèrent aussi qu'il était attendu à la Concepcion, et que des lettres du ministre d'Espagne l'y avaient précédé. On continua à louvoyer pour approcher le fond de la baie, et à neuf heures on mouilla, par neuf brasses, à environ une lieue dans le N. O. de Talcaguana. A dix heures on reçut la visite d'un capitaine de frégate de la marine espagnole, envoyé par le commandant de la Concepcion, et qui fit apporter à bord de la viande fraîche, des fruits et des légumes en abondance. La bonne santé de l'équipage parut le surprendre ; jamais, en effet, aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili sans avoir de malades, et il ne s'en trouvait pas un seul sur les deux frégates.

Le 24, à sept heures du matin, on appareilla,



et à onze heures on mouilla dans l'anse de Talcaguana ; on voyait encore , dans la direction de l'ouest , les ruines de l'ancienne Concepcion. Après la destruction de cette ville , les habitants s'étaient dispersés et avaient campé sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement , à un quart de lieue de la rivière de Biobio , et à trois lieues de l'ancienne Concepcion. Ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché , la cathédrale , les maisons religieuses y furent transférés. Cette cité occupe un grand espace dans la plaine , parce que les maisons , bâties en torchis ou en briques cuites au soleil , n'ont qu'un étage , afin de mieux résister aux tremblements de terre qui se renouvellent presque tous les ans. A cette époque elle renfermait déjà plus de dix mille habitants , et promettait de devenir riche et florissante.

Il n'est pas au monde de climat plus fertile que celui de cette partie du Chili ; le blé y rapporte soixante pour un , la vigne y est également très-productive. Les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables , qui , sans aucun soin , y multiplient au-delà de toute expression. Le seul travail des habitants est d'enclore de bar-

rières les propriétés, et de garder dans des enceintes (*corrales*) les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Par malheur, ce pays produit de l'or; presque toutes les rivières y sont aurifères. L'indigène, en lavant la terre qui recèle ce métal pernicieux, peut gagner chaque jour une demi-piastre; mais, comme les vivres sont très-abondants, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin; il ne connaît ni nos arts, ni notre luxe, et ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie. Aussi les maisons des plus riches habitants sont-elles sans aucun meuble. Du reste, ils sont extrêmement polis et obligeants; l'accueil fait à Lapérouse et à ses compagnons en est la preuve.

*L'Astrolabe* et *la Boussole* étaient à peine mouillées devant le village de Talcaguana, que le commandant par *intérim* se rendit à bord, et conduisit Lapérouse et ses officiers à la Concepcion. Ils descendirent chez le commandant de l'artillerie, nommé Sabatero, où on leur servit un dîner splendide; le soir, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville. Le costume de ces dames, si différent de celui auquel leurs yeux étaient accoutumés, frappa singulièrement les Français; il se composait

d'une jupe plissée, laissant à découvert la moitié de la jambe, et attachée bien au-dessous de la ceinture; de bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; de souliers si courts, que tous les doigts étaient repliés, en sorte que le pied était presque rond. Leurs cheveux étaient sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombaient sur les épaules. Leur corsage est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs: ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue ou qu'il fait froid; mais dans les appartements elles ont l'habitude de les mettre sur leurs genoux. En général les habitants de la Concepcion sont si hospitaliers qu'il n'est pas de port européen où des étrangers puissent être reçus avec autant d'aménité.

Les Français n'avaient pas encore quitté la Concepcion lorsque le gouverneur O'Higgins revint de la frontière où il était allé terminer des négociations avec les Indiens. Né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart, O'Higgins venait de rendre

un important service à sa patrie d'adoption en signant un traité de paix avec les sauvages qui sans cesse dévastaient les habitations éloignées, égorgaient les hommes, les vieillards, les enfants, et enlevaient les femmes en captivité. Il enchérit encore sur les politesses du gouverneur par *intérim* à l'égard des voyageurs. Lapérouse, avant son départ, résolut de donner une fête générale et d'y inviter toutes les dames de la Concepcion. A cet effet on dressa une tente au bord de la mer; plus de cent cinquante personnes, hommes ou femmes, ne craignirent pas de faire trois lieues pour se rendre à l'invitation des Français. On leur donna un grand repas, qui fut suivi d'un bal. La fête se termina par un feu d'artifice et par l'ascension d'un ballon de papier assez grand pour faire spectacle.

---



## CHAPITRE II.

Arrivée à l'île de Pâque (Waihou). — Description de cette île.  
— Mœurs de ses habitants. — Relâche aux îles Hawaii  
(Sandwich).

Toutefois les plaisirs ne faisaient point oublier à Lapérouse le but sérieux de son voyage. Le 15 mars, après avoir réparé ses bâtiments et embarqué l'eau et le bois dont il avait besoin, il donna le signal d'appareiller. Ce ne fut que le 19 que les vents du sud lui permirent de s'éloigner de terre; il dirigea sa route vers l'île de Juan-Fernandez dont il ne prit pas connaissance. Le 23, on était par 30° 29' de latitude sud, et 85° 51' de longitude occidentale. Le 24, les vents se fixèrent à l'est; ils ne varièrent pas de cinq degrés jusqu'à cent vingt lieues en-

viron de l'île de Pâque (Waïhou). Le 8 avril, on eut connaissance de cette île, et le lendemain les deux vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de Cook. Les naturels vinrent en grand nombre, joyeux et confiants, sur ces navires étrangers; mais Lapérouse, qui, d'après les relations des différents voyageurs, savait que ces hommes sont de grands enfants, chez lesquels la vue des objets apportés d'Europe fait naître le désir, et qu'ils mettent tout en œuvre pour s'en emparer, crut qu'il fallait les retenir par la crainte. Il ordonna donc qu'on descendît à terre avec un appareil guerrier. Cette descente se fit avec quatre canots et douze soldats armés. Tous les officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires pour le service à bord des deux frégates, accompagnaient le commandant. L'escorte, en y comprenant l'équipage des embarcations, se composait de soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents insulaires attendaient les Français sur le rivage; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes, le plus grand nombre nus; plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge. Leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie; ils s'avancè-

rent pour présenter la main aux étrangers et faciliter leur descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur, et du pied de ces montagnes le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que Lapérouse croit propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre. Elles parurent au commandant les mêmes que celles de l'Île-de-France, appelées dans ce dernier pays *girau-mons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit. Ces pierres, que les Français trouvaient si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature : elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres, que ces insulaires ont en l'imprudence de couper dans des temps sans doute très-reculés, ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources.

Le premier soin de Lapérouse, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec les soldats armés, rangés en cercle. On enjoignit aux



habitants de laisser cet espace vide, et on y dressa une tente. On descendit ensuite à terre les présents destinés aux naturels, ainsi que les différents bestiaux; mais comme le commandant avait expressément défendu de tirer, et que ses ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil ceux qui seraient trop incommodés, bientôt les soldats furent eux-mêmes en butte à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru: ils étaient au moins huit cents, et parmi eux se trouvaient plus de cent cinquante femmes, dont plusieurs avaient une physionomie assez agréable. Pendant que quelques-uns d'eux occupaient les étrangers, les autres enlevaient les chapeaux et les mouchoirs. Tous paraissaient complices des vols qui se faisaient; car à peine étaient-ils commis, que, comme une nuée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant; mais voyant que les Français ne faisaient aucun usage de leurs fusils, ils revenaient quelques minutes après, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin; ce manège dura toute la matinée. Comme les bâtiments devaient partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne permettait pas aux officiers de s'occuper de l'éducation de ces sauvages, les Français prirent le parti de s'amuser des ruses qu'ils

employaient pour les voler ; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait qui aurait pu avoir les suites les plus funestes, Lapérouse annonça qu'il ferait rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient dérobés. Ces naturels étaient sans armes : trois ou quatre seulement avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable ; quelques-uns paraissaient avoir de l'autorité sur les autres. Lapérouse les prit pour des chefs ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs.

« Nous n'avions, dit Lapérouse, que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre de temps ; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant ; je le chargeai, en outre, du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre. Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. De Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monuments, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peu-

ple extraordinaire. Ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin accompagnèrent M. De Langle. La seconde troupe, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monuments, les plates-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monuments, donné par Hodges, dessinateur de l'expédition de Cook, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plates-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, semblent être l'ouvrage de la population actuelle, que je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter à deux mille âmes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfants que dans aucun autre pays; et comme, sur environ douze cents habitants que notre arrivée avait attirés vers la baie, il n'y avait au plus que trois cents femmes, j'ai dû supposer que les insulaires

de l'autre côté de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfants, étaient restées dans leurs maisons, en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent le voisinage de la baie. La relation de M. De Langle confirme cette opinion; il a rencontré de l'autre côté de l'île beaucoup de femmes et d'enfants.

» Nous sommes tous entrés dans ces cavernes où Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitants n'eussent caché leurs femmes lorsque le capitaine Cook mouilla dans ces îles en 1772. Mais il m'est impossible d'en deviner la raison. C'est peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple que nous sommes redevables de la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

» Tous les monuments qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché, notre dessinateur, a donné un dessin fort exact, paraissent très-anciens. Les morts sont placés dans des morais ou tombeaux,

autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on y trouve. La forme actuelle de leur gouvernement a tellement nivelé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupent du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue.

» La plus remarquable des pyramides que nous ayons vues est blanchie d'une eau de chaux. Ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a indiqué que ces pierres couvraient un tombeau. Levant ensuite les mains au ciel, il a voulu nous faire entendre, à coup sûr, qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avois que je les croyais fort éloignés de cette idée; mais, ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. De Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus conservé de doutes à cet égard. Nous n'avons cependant reconnu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre leurs statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré pour elles beaucoup de vénération. Ces bustes, de taille

colossale , et qui attestent le peu de progrès que ces insulaires ont fait dans la sculpture , sont façonnés avec une production volcanique , connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère , que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice , et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui , un poids aussi considérable ; mais il est certain que c'est une pierre volcanique fort légère , et qu'avec des leviers de cinq ou six toises , et en glissant des pierres dessous , on peut parvenir à élever un poids beaucoup plus considérable : cent hommes suffisent pour cette opération. Devant cette explication , le merveilleux disparaît , et l'on rend à la nature sa pierre de *lapillo* , qui n'est point factice , comme on l'avait cru d'abord. »

La dixième partie de l'île à peine est cultivée ; néanmoins Lapérouse pense que trois jours de travail suffisent à chaque naturel pour se procurer la subsistance d'une année. Les maisons sont communes à tout un village ou district. Une de ces maisons , mesurée par le capitaine français , avait trois cent dix pieds de longueur , dix pieds

de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation et en se glissant sur les mains. Cette maison pouvait contenir plus de deux cents personnes; elle formait à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites habitations peu éloignées. Quelques maisons sont souterraines; mais les autres sont construites avec des joncs très-artistement arrangés et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est appuyé sur un socle en pierre de taille, de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente, en se repliant en voûte; des nattes de jonc garnissent l'espace qui existe entre ces perches.

A une heure après midi, Lapérouse revint à la tente, dans le dessein de retourner à son bord, afin que le capitaine Clonard, son second, pût à son tour descendre à terre. Il y trouva presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir. L'indulgence des équipages avait enhardi les voleurs, qui n'épargnèrent pas même le commandant. Un sauvage, qui l'avait aidé à descendre d'une plate-forme, lui enleva son chapeau, après lui

avoir rendu ce service, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres. Lapérouse ne le fit pas poursuivre; il ne voulait pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, lorsque tous ses compagnons avaient la tête nue.

Bientôt deux officiers de *l'Astrolabe* vinrent avertir que les naturels avaient commis un vol nouveau, à la suite duquel il s'était élevé une rixe entre eux et les matelots. Des plongeurs avaient coupé le cablot de la frégate, et avaient enlevé son grapin; on ne s'aperçut du vol que lorsque les coupables furent parvenus dans l'intérieur de l'île. Comme le grapin était un objet très-utile, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres, et se virent contraints de tirer un coup de fusil à poudre qui ne produisit aucun effet; force leur fut d'en tirer un à plomb, dont quelques grains atteignirent un des sauvages; cette décharge les intimida, et les officiers purent regagner tranquillement la tente; mais le grapin n'en fut pas moins perdu. Peu de temps après, les sauvages reparurent autour de l'établissement des Français, et les rapports d'amitié se rétablirent comme à la première entrevue. Ce qui achèvera de peindre ces insulaires, c'est



qu'au moment où le capitaine De Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre à une espèce de chef, celui-ci les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre. Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte ; cependant ils n'ignorent pas qu'ils commettent en s'y livrant une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite dès qu'ils avaient dérobé quelque objet, pour éviter sans doute d'en être punis.

Lapérouse retrouva à l'île de Pâques tous les arts des îles de la Société (Taïti), mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues y ont la même forme ; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, pouvant porter quatre hommes au plus. Du reste, les naturels s'en servent fort peu ; ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en revenant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte est peu poissonneuse, et les insulaires

tirent tous leurs aliments du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer. lequel est semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. Ils cultivent les champs avec beaucoup d'intelligence. Ils arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et de leurs cendres fertilisent la terre. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le *solanum* ou la morelle. Leur manière de faire cuire les aliments est la même que celle des îles de la Société : elle consiste à creuser un trou dans la terre, et à couvrir leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes ou de charbons mêlés de terre, en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils prirent de mesurer les bâtimens français prouva à Laférouse qu'ils ne voyaient pas nos arts en êtres stupides ; ils examinèrent attentivement les câbles, les ancres, la boussole, la roue du gouvernail, et revinrent le lendemain pour en prendre de nouveau la mesure ; ce qui fût supposer au capitaine qu'ils avaient eu quelque discussion à terre à ce sujet, et qu'ils en

était resté quelques doutes. Cet examen montrait péremptoirement qu'ils étaient capables de réflexion, ce qu'avait déjà établi leur conduite à la vue des armes à feu, puisque le seul geste d'un fusil en joue les avait fait fuir. Aussi cette découverte produisit-elle une fâcheuse impression sur l'esprit de leurs hôtes : ceux-ci les quittèrent, n'emportant d'eux qu'une faible estime et déplorant la manière dont ils avaient accueilli le bien qu'ils avaient voulu leur faire.

Après avoir laissé des animaux utiles et semé des graines d'Europe sur cette terre de voleurs, Lapérouse quitta la baie de Cook le 10 avril 1786, et ne la perdit de vue que le lendemain. Les vents, jusqu'au 17, furent constamment du S. E. à l'E. S. E. ; le temps était extrêmement clair ; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'E. N. O., où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20. On commença alors à prendre des bouites, qui suivirent constamment les frégates jusqu'aux îles Sandwich (Hawaii), et fournirent presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette excellente nourriture maintint leur santé dans le meilleur état. On naviguait dans des mers inconnues ; la route que suivaient les bà-

timents était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique. Lapérouse se flattait, dans un trajet de près de deux mille lieues, de l'espoir de faire quelque découverte; il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts, et un prix était promis à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, les frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Le 7 mai, par huit degrés de latitude nord, on aperçut beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des pa-le-en-queue; on vit aussi beaucoup de tortues passer le long du bord. On en prit deux qui étaient fort bonnes. De l'apparition de ces animaux, Lapérouse conclut qu'il avait passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée, car un rocher au milieu des mers leur sert plutôt de repaire qu'un pays cultivé. Le 15, on était par 19° 17' de latitude nord, et 130 degrés de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Hawaii. Lapérouse

pensa qu'en prolongeant sa route jusqu'à ces dernières îles, il rendrait un service important à la géographie s'il parvenait à bien fixer le gisement des terres que les Anglais n'avaient pas été à même d'explorer, particulièrement l'île Mawi, et à faire disparaître des cartes des noms oiseux, désignant des îles qui n'existaient pas, et éternisant des erreurs très-préjudiciables à la navigation. Le 28 mai au matin, il eut connaissance des montagnes neigieuses d'Hawaï, et bientôt après de celles de Mawi, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Il força de voiles pour approcher de terre; mais il en était encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit; il la passa sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et pour chercher un mouillage sous le vent de Mawi. A neuf heures du matin, on releva la pointe de cette île, à l'ouest. Son aspect était ravissant; on en prolongea la côte à une lieue; elle court dans le canal au S. O. un quart O. On voyait l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des naturels; ces habitations étaient si multipliées qu'on pouvait prendre un espace de trois ou quatre lieues pour un seul village.

Toutes les cases étaient sur le bord de la mer , et les montagnes en étaient si rapprochées , que le terrain habitable paraissait avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Qu'on juge des sensations que durent éprouver les pauvres marins, réduits, dans ces climats brûlants , à une bouteille d'eau par jour, à la vue des arbres qui couronnaient les montagnes, de la verdure des bananiers qui entouraient les habitations ; mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force , et, nouveaux Tantales, ils ne pouvaient que dévorer des yeux des trésors qu'il leur était impossible d'atteindre.

La brise avait forcé, et l'on faisait deux lieues à l'heure. Lapérouse voulait terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île , jusqu'à celle de Morokims , auprès de laquelle il se flattait de trouver un mouillage à l'abri des vents alisés. Ce plan, dicté par les circonstances impérieuses dans lesquelles il se trouvait, ne lui permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte ; elles étaient chargées de fruits et de cochons, que les sauvages proposaient aux étrangers d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes ces pirogues atteignirent l'une ou l'autre frégate ; mais Lapérouse continuait sa route avec tant de vitesse, que le sillage des navires les remplissait d'eau et les faisait chavirer. Les insulaires étaient obligés de larguer la corde qu'on leur avait filée ; ils se jetaient à la nage, soulevaient leurs pirogues avec les épaules, en vidaient l'eau, et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaies, à regagner auprès des frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été aussitôt occupé par d'autres, auxquels le même accident était arrivé. Plus de quarante pirogues furent ainsi successivement renversées ; et quoique le commerce que les Français faisaient avec les naturels convint parfaitement aux uns et aux autres, il fut impossible aux premiers de se procurer plus de quinze cochons et quelques fruits.

Les pirogues étaient à balancier ; chacune portait de trois à cinq hommes ; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur. Leur poids n'excédait pas cinquante livres. C'est cependant avec ces frêles embarcations que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversant des canaux

qui ont jusqu'à vingt lieues de largeur ; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer, sous ce rapport, que les phoques et les loups marins.

A mesure que les vaisseaux avançaient, les montagnes semblaient s'éloigner dans l'intérieur de l'île, qui se montrait sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune ; on n'apercevait plus de cascades, les arbres étaient peu rapprochés dans la plaine ; les villages ne se composaient que de dix ou douze cabanes, très-éloignées les unes des autres. Quel contraste avec le pays qu'on laissait derrière soi ! Les Français ne trouvèrent un abri que lorsqu'ils eurent sous les yeux un rivage affreux, où la lave avait autrefois coulé.

Les bâtiments gagnèrent un mouillage à un tiers de lieue de terre. Ils étaient abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de temps à autre, occasionnaient de fortes rafales. Cette rade était d'autant plus mauvaise qu'on y était exposé à des courants qui empêchaient de tenir debout au vent. Les naturels de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant,



pour commercer avec les étrangers, des bananes, des racines de *taro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Lapérouse ne voulut leur permettre de monter à bord que lorsque les frégates furent mouillées et les voiles serrées; il leur déclara qu'il était *tabou*, mot qui, dans leur idiôme, exprime une chose à laquelle leur religion défend de toucher. Cette déclaration eut tout le succès qu'il en attendait. Le capitaine De Langle, qui n'eut pas la même précaution, vit un moment le pont de sa frégate embarrassé d'une multitude de ces sauvages; mais ils étaient si dociles, qu'il fut très-facile de les faire rentrer dans leurs pirogues.

Le lendemain, à huit heures du matin, quatre canots débarquèrent les Français sur cette terre; les deux premiers portaient vingt soldats armés; Lapérouse et De Langle, suivis de tous les officiers et passagers qui n'étaient pas retenus à bord par leur service, étaient dans les deux autres. Cet appareil, que faisait excuser la catastrophe encore toute récente de l'infortuné Cook, n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étaient dans leurs pirogues, au nombre de plus de cent vingt, hommes, femmes et en-

faits, et commencèrent aussitôt leur commerce. Deux d'entre eux, qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils adressèrent très-gravement à Lapérouse une assez longue harangue, dont pas un mot ne fut compris, et lui offrirent en présent un cochon, qu'il accepta. Il leur donna en retour des médailles, des haches et quelques morceaux de fer, objets d'un prix inexprimable pour eux. Ces libéralités achevèrent de gagner aux Français l'amitié des insulaires.

Lapérouse rencontra dans sa promenade quatre petits villages de dix à douze maisons; elles étaient construites et couvertes en paille, et avaient la forme des chaumières de certaines campagnes de France. Les toits étaient à deux pentes; la porte, placée dans le pignon, n'avait que trois pieds d'élévation, et l'on ne pouvait y entrer sans se courber. Les meubles consistaient en nattes, qui, comme nos tapis, formaient un parquet très-propre, sur lequel les insulaires couchaient. Ils n'avaient d'autres ustensiles de cuisine que des calabasses peintes de diverses couleurs. Leurs étoffes étaient faites avec le mûrier à papier; mais quoiqu'elles fussent peintes avec une grande variété. Lapérouse en trouva

la fabrication inférieure à celle des étoffes des autres insulaires de la mer du Sud.

A son retour à bord, le commandant apprit que son second, le capitaine Clonard, avait reçu un chef, et avait acheté de lui un manteau et un beau casque rouge; il avait en outre fait l'acquisition de plus de cent cochons, de bananes, de patates, de taro, de nattes, d'une pirogue à balancier et de différents petits meubles en plumes et en coquilles. Mais les deux frégates chassaient sur leurs ancres; la brise était très-forte de l'E. S. E. Il fallut donner le signal d'appareiller. On n'acheva de lever l'ancre qu'à cinq heures du soir; jusqu'à huit heures on eut de folles brises, avec lesquelles on ne put faire une demi-lieue. Enfin, le vent se fixa au N. N. O. La pérouse dirigea sa route à l'ouest, passant à une égale distance de la pointe du nord-ouest de l'île de Tahourowa, et de la pointe sud-ouest de l'île Ranay. Au jour, il mit le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morokaï, qu'il rangea à trois quarts de lieue, et débouqua par le canal qui sépare l'île d'Oahou de celle de Morokaï. Le 1<sup>er</sup> juin, à six heures du soir, toutes les îles étaient dépassées. Moins de quarante-huit heures

avaient suffi à Lapérouse pour reconnaître cet archipel et pour atteindre le but qu'il s'était proposé, d'éclaircir un point de géographie fort important, en enlevant des cartes espagnoles cinq ou six îles qui n'existaient pas.

---



### CHAPITRE III.

Départ des îles Hawaii. — Côte N. O. de l'Amérique. — Port des Français. — Premier désastre de l'expédition. — Description du port des Français. — Mœurs et usages de ses habitants.

Les frégates furent dirigées vers la côte N. O. de l'Amérique. Aussitôt qu'elles eurent quitté le mouillage de Mawi, on remarqua la disparition des bancs de poissons qui les avaient suivies depuis les environs de l'île de Pâques, c'est-à-dire l'espace de près de quinze cents lieues. L'approche d'une température à laquelle ils n'auraient pu résister fut certainement la cause qui les fit rétrograder. Le 9 juin, par 34° de latitude nord, les brumes commencèrent. L'hu-

midité était extrême, le brouillard ou la pluie avait pénétré les vêtements des matelots. Pour prévenir le scorbut, dont la température humide est le principe le plus actif, Lapérouse ordonna de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont, où couchaient les équipages. Il fit distribuer à chaque homme une paire de bottes, et on rendit les vêtements de drap, qui avaient été mis en réserve depuis la sortie des mers du cap Horn. On fit aussi mêler au *grog* \* du déjeuner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires.

Ces différentes précautions n'occupaient pas seules les loisirs des Français pendant une aussi longue traversée. Au lieu d'une grande provision de farine et de biscuit, on avait, avant le départ de Brest, embarqué du blé étuvé, qui devait mieux se conserver. Pour la mouture, on s'était muni de meules que quatre hommes devaient mettre en mouvement; mais lorsqu'on voulut en faire usage, on reconnut que le grain

\* Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et de deux parties d'eau.

n'était que brisé, et non moulu. Heureusement l'esprit inventif du capitaine De Langle, aidé d'un matelot dont le premier état avait été celui de garçon meunier, obvia à cet inconvénient; il imagina d'adapter aux petites meules un mouvement de moulin à vent; il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisait tourner, mais bientôt il leur substitua une manivelle. Par ce moyen, on obtint une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et l'on put moudre chaque jour deux quintaux de blé.

Depuis le départ des îles Hawaïi jusqu'à l'atterrage des frégates sur la côte nord de l'Amérique, les vents furent constamment favorables. A mesure qu'on avançait, on voyait passer des algues d'une espèce tout-à-fait nouvelle pour les navigateurs: c'était un tuyau de quarante à cinquante pieds de long, terminé par une boule de la grosseur d'une orange. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeurs et les canards révélaient aussi l'approche de la terre; elle se montra enfin le 23 juin, à quatre heures du matin. Le brouillard, en se dissipant, laissa voir tout à coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges. On reconnut le mont Saint-



Élie de Behring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages. La vue de la terre qui, après une longue navigation, procure ordinairement des sensations si agréables, ne produisit pas le même effet sur nos navigateurs. L'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges, qui couvraient un sol stérile et sans arbres ; les montagnes paraissaient peu distantes de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante à deux cents toises. Ce plateau noir, dénué de toute verdure, comme calciné par le feu, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages.

Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25 ; mais, le 26, le temps fut très-beau. La terre se montra distinctement à deux heures du matin ; on la prolongea pendant deux lieues. Lapérouse se flattait enfin de l'espoir d'avoir rencontré un port. Un des officiers de l'expédition, le chevalier de Monti, fut envoyé en reconnaissance avec trois canots ; il rapporta que la côte formait seulement, en cet endroit, un enfoncement assez considérable dans le nord-ouest, mais que rien n'y mettrait à l'abri des vents. La mer brisait avec force sur le rivage qui

était couvert de bois flottés. Cette baie reçut le nom de *Baie de Monti*.

Lapérouse reconnut ensuite la rivière de Behring, et le 2 juillet, à midi, il releva le mont Beau-Temps par  $58^{\circ} 36'$  de latitude, et  $140^{\circ} 31'$  de longitude. A deux heures, il découvrit un enfoncement, qui parut une très-belle baie. Il fit route pour en approcher. Deux officiers de chaque frégate furent expédiés pour en faire la reconnaissance. D'après le rapport favorable qu'ils en firent, les frégates s'avancèrent vers la passe. On aperçut bientôt les sauvages, qui faisaient des signes d'amitié en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs. Plusieurs de leurs pirogues pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin. Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur; il est situé à trente-trois lieues de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles sur cette côte; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à deux cents lieues de William's Sound. La tranquillité de l'intérieur de la baie était bien séduisante pour des navigateurs qui se trouvaient dans l'absolue nécessité de refaire et de changer presque entièrement leur arriimage. Lapérouse imposa à ce lieu le nom de

*Port des Français.* Le 3, à six heures du matin, les vaisseaux donnèrent dans l'entrée, et mouillèrent à une demi-encâblure du rivage, non sans avoir couru le risque de faire naufrage, poussés qu'ils étaient par un vent ouest nord-ouest qui souffla subitement, et qui les porta dans la baie avec une impétuosité effroyable.

Dès que les Français eurent mouillé dans la baie, presque tous les sauvages des environs se rendirent auprès d'eux avec leurs pirogues chargées d'une quantité considérable de peaux de loutres, qu'ils échangeèrent contre des herminettes, des haches et du fer en barre dont ils se montraient fort avides. Ils donnèrent d'abord des saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et on ne put se procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer.

Lapérouse établit son observatoire sur une île située dans le lac, qui n'était distante des vaisseaux que d'une portée de fusil; on y forma un établissement pour le temps de la relâche, on y dressa des tentes pour les voiliers et les forgerons; on y mit en dépôt les pièces à eau de l'arrimage, qu'on refît entièrement.

Les Français se croyaient sur cette île à l'abri de l'avidité des indigènes du continent ; ils apprirent bientôt à les connaître. Ces sauvages passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour les voler ; mais on faisait bonne garde à bord des vaisseaux. Leur importunité devint telle, qu'ils forcèrent Lapérouse à lever son établissement : ils débarquaient la nuit du côté du large, traversaient un bois très-fourré dans lequel il était impossible aux Français de pénétrer ; et se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans agiter même la moindre feuille, ils parvinrent, malgré la vigilance des sentinelles, à dérober plusieurs effets. Ils poussèrent l'adresse jusqu'à entrer de nuit dans la tente où couchaient les officiers Darband et Lariston, qui étaient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent, sans être aperçus par aucun des douze hommes de service, un fusil garni d'argent, et les habits des deux officiers, qui avaient cependant en la précaution de les placer sous leur chevet.

Ces obstacles n'empêchaient pas les canots et les chaloupes de faire l'eau et le bois ; tous les officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différents détachements de travailleurs qu'on

était obligé d'envoyer à terre. Leur présence et leur nombre imposaient aux sauvages. Pendant ce temps, les ingénieurs Monacron et Bernizet levaient le plan de la baie dans un canot bien armé. Pour avoir une juste idée de cette baie, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'il est impossible de mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur ces amas immenses de rochers condamnés par la nature à une éternelle stérilité. Jamais un souffle de vent ne vient rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace, qui se détachent très-fréquemment des différents glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y était si calme et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se faisait entendre à plus d'une demi-lieue, ainsi que le bruit des oiseaux de mer qui venaient déposer leurs œufs dans les anfractuosités des rochers.

Lapérouse espérait trouver au fond de cette baie des canaux par lesquels il pourrait pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Il supposait qu'elle devait aboutir à quelque grande rivière

coulant entre deux montagnes et prenant sa source dans un des grands lacs du Canada. Mais cette supposition n'était qu'une chimère. Après s'être avancé en canot, avec plusieurs de ses officiers, l'espace d'une lieue et demie environ, le commandant ne vit qu'une impasse qui se terminait par deux glaciers immenses ; on fut obligé d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement. Le capitaine De Langle, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier. Après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de danger, des crevasses d'une très-grande profondeur ; ils n'aperçurent qu'une continuation sans fin de neige et de glace.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été la cause du mouillage dans la baie, était achevé ; les canons étaient en place, l'arrimage réparé ; les provisions d'eau et de bois étaient faites ; les ingénieurs avaient achevé leur plan, lorsqu'une catastrophe affreuse, prélude de cette longue suite de malheurs qui devaient se terminer plus tard par un double naufrage, vint frapper l'expédition, jusque là si prospère.

Le 13 juillet, trois embarcations, commandées par le lieutenant Descures, partirent pour opérer le sondage de la baie. Comme l'ardeur irréfléchie de cet officier avait été remarquée à plusieurs reprises, Lapérouse crut devoir lui donner par écrit des instructions, dont la principale était de ne pas s'approcher de la passe de l'entrée avant l'heure de la mer étale, parce que, pendant l'action de la marée, il y régnait une barre dangereuse qui portait sur des brisants. Les canots étaient partis à six heures du matin; à dix heures, Lapérouse vit avec étonnement revenir celui de la *Boussole*, que ramenait l'enseigne Boutin. L'air de cet officier n'était pas propre à rassurer les Français. La plus vive douleur était peinte sur son visage. Il raconta bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé lui-même que parce que son sang-froid et son intrépidité lui avaient fait entrevoir tout d'abord les ressources qui lui restaient dans un si pressant danger. Descures, se croyant encore éloigné de la passe, s'était trouvé tout à coup dans les eaux du courant; en vain les rameurs de son canot avaient-ils fait des efforts surnaturels pour rétrograder; l'embarcation avait été engloutie en un instant avec tous ceux qui la montaient. En-

traine, en suivant son commandant au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, le lieutenant Boutin imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un; mais tous ses efforts firent inutiles; il fut constamment repoussé par la marée, et eut la douleur de voir en un instant ses infortunés compatriotes périr sans pouvoir leur porter aucun secours.

Peu d'instants après, arriva le capitaine De Langle, qui annonça à Lapérouse que le malheur était encore plus grand qu'il ne le croyait. La chaloupe de *l'Astrolabe* avait partagé la triste destinée de celle de *la Boussole*. Cette embarcation, dirigée par les deux frères De Laborde<sup>\*</sup>,

\* Laborde-Marchainville et Laborde-Boutervilliers.



se trouvait en dehors de l'action du courant lors de la catastrophe de Descures ; mais ces généreux officiers, ne prenant conseil que de leur courage, n'hésitèrent pas à courir au secours de leurs compagnons, et périrent comme eux. En racontant cette scène de deuil, le bon et généreux De Langle versait d'abondantes larmes. Depuis son départ de France, il s'était fait une loi de ne jamais détacher pour la même corvée les deux frères qui s'aimaient tendrement, et ce n'était que dans cette occasion fatale, qu'il avait cédé au désir témoigné par eux d'aller se promener et chasser ensemble.

Les sauvages vinrent aussi à bord en pirogues pour annoncer ce funeste événement ; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tout secours avait été impossible. Les Français les comblèrent de présents, et tâchèrent de leur faire comprendre que toutes leurs richesses appartiendraient à celui qui parviendrait à sauver un seul homme. Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité ; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. Lapérouse avait déjà envoyé sa chaloupe, sous les ordres du capitaine Clo-

nard, vers l'est, où devaient aborder ceux qui, contre toute apparence, auraient eu le bonheur de se sauver. Le capitaine De Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter. Presque tous les officiers voulurent s'associer à ces tristes recherches : ils firent trois lignes sur le bord de la mer, où le plus mince débris ne fut pas même jeté. Le commandant, qui était resté à bord, avec les équipages nécessaires pour garder les deux vaisseaux, avait conservé quelque espérance, tant l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde ; mais le retour des chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de jeter tout le monde dans une consternation qu'aucune expression ne saurait rendre.

Il ne restait plus aux Français qu'à quitter promptement un pays qui leur avait été si funeste ; mais ils devaient aux familles de leurs malheureux amis de rester encore quelques jours sur cette terre de désolation. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes et des doutes en Europe. Lapérouse se décida donc à attendre plusieurs jours ; mais son attente ne fut couronnée d'aucun succès. Il fut impossible de retrouver même les cadavres des vingt-

va naufragés, et , le 30 juillet, dix-huit jours après le fatal événement, il se résigna enfin à mettre à la voile. Avant le départ, il fit ériger sur l'île du milieu de la baie, à laquelle il donna le nom d'*Île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire des malheureuses victimes. On composa l'inscription suivante, qui fut enterrée dans une bouteille au pied du cénotaphe :

A L'ENTRÉE DE CE PORT,  
ONT PÉRI VINGT-UN BRAVES MARINS;  
QUI QUE VOUS SOYEZ,  
MÉLEZ VOS LARMES AUX NÔTRES.

Pendant son séjour forcé dans le port des Français, Lapérouse recueillit de nombreux renseignements sur les avantages et les inconvénients de cette station, sur ses productions végétales et minérales, sur les mœurs et les coutumes des sauvages. La baie est située par 58° 37' de latitude nord, et 139° 50' de longitude occidentale. Le climat de la côte est infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson. Durant trois ou quatre mois de l'année, la végétation est très-vigoureuse. On trouva sur la plage le céleri, l'oseille à feuille ronde, le pois sauvage, le mille-feuille, la chicorée et le mimulus. Chaque jour et

à chaque repas, la chaudière de l'équipage en était remplie. Les bois offraient en abondance des fraises, des framboises, des groseilles; les rivières, des truites et des saumons; mais, dans la baie, on ne prit que des *flétons*, dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles, et d'autres poissons connus sur les côtes de France.

Les chasseurs virent dans les bois des ours, des martres, des écureuils; et les naturels vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine et de renard roux.

Si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé à celui d'aucun pays, et les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau moins effrayant. Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres, ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment, sur le rivage, une espèce de quai; leur pente est si rapide que les bouquetins mêmes ne pourraient les gravir au-delà de deux ou trois cents toises; toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers

immenses, dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer.

La nature devait à une terre aussi affreuse des habitants qui différassent autant des peuples civilisés que le site qu'on vient de décrire diffère des plaines cultivées de l'Europe : aussi grossiers et aussi barbares que le sol est rocailleux et agreste, ces hommes n'habitent cette terre que pour la dépeupler : en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. Lapérouse vit des femmes et des enfants manger des fraises et des framboises ; mais il pensa que ces fruits devaient être un mets insipide pour des êtres qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts.

La manière dont ils vivent excluant toute subordination, ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance ; violents et prompts à s'irriter, ils ont sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse ne peut pas être productive, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre, en moins d'une heure, le poisson nécessaire à leur

famille ; oisifs le reste de la journée , ils la passent au jeu , pour lequel ils ont un penchant aussi violent que certains habitants de nos grandes cités : c'est la principale source de leurs querelles.

Pendant tout le temps du séjour des Français dans la baie , les sauvages , dans leurs pirogues , furent sans cesse autour des frégates ; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutres. Ils saisissaient toutes les occasions de voler ; ils arrachaient les pièces de fer qu'ils pouvaient parvenir à enlever , et ils examinaient surtout par quel moyen ils pourraient , pendant la nuit , tromper la vigilance des gardes. Lapérouse faisait monter à bord les principaux personnages ; il les chargeait de présents , et ces mêmes hommes , qu'il comblait d'égards et de politesses , ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux , on pouvait être certain qu'ils avaient dérobé quelque chose. Suivant la recommandation du commandant , les enfants recevaient des caresses et de petits présents de tous les gens de l'équipage ; mais les parents étaient absolument insensibles à ces mar-

ques de déférence. Lorsqu'ils demandaient à accompagner leurs enfants à bord, ce n'était que pour avoir une occasion de satisfaire leur penchant au vol; et plus d'un père profita du moment où l'on paraissait le plus occupé de son fils, pour enlever et cacher, sous sa couverture de peau, tout ce qui lui tombait sous la main.

Les Français ne descendaient à terre qu'armés et en force. Les sauvages craignaient tellement les fusils, que huit ou dix hommes en armes imposaient à tout un village. On donne ce nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbre; au milieu était un feu, au-dessus duquel pendaient des poissons, qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis, les femmes et les enfants d'un côté, et les hommes de l'autre. Chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de l'autre, ayant sa pirogue et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y faire la moindre at-

attention. Les cabanes sont d'une malpropreté et d'une puanteur à laquelle on ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Les sauvages ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin naturel ; ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre ni le mystère. Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons ne sont jamais lavés ; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rongis qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs aliments. Ils connaissent aussi l'usage de les rôtir ; leur manière ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Ils sont errants pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins ; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays, pour chasser les castors et les autres animaux, dont ils apportèrent plusieurs fois les dépouilles aux Français. Quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est pourtant point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres, ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance ; il y en a assez ordinaire-



ment trois ou quatre par cabane ; ils sont petits et ressemblent au chien de berger de Buffon ; ils n'aboient presque pas ; ils n'ont qu'une espèce de sifflement , et sont si sauvages , qu'ils paraissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles ; ils y attachent divers petits ornements ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant , qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives , et ils se servent , pour cette opération , d'un grès arrondi , ayant la forme d'une langue. L'ocre , le noir de fumée , la plombagine , mêlés avec l'huile de loup marin , leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Dans les jours d'apparat , leurs cheveux sont pendants , poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer. Une simple peau est jetée sur leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu , à l'exception de la tête , qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé ; quelquefois ils placent sur leur tête , sans doute dans le but de paraître plus effrayants aux yeux

de leurs ennemis, des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigles, ou bien des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois.

Quelques sauvages avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'original tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, imitant le bruit des grelots lorsqu'il dansait. Lapérouse ne vit de tatouage que sur les bras de quelques femmes. Celles-ci ont un usage qui les rend hideuses : toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche : elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois ponces. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle. Les Français les engagèrent souvent à quitter cet ornement ; mais elles paraissaient y attacher un sentiment de pudeur, car elles s'y refusaient ou s'y déterminaient avec peine. La lèvre inférieure

tombait alors sur le menton, et ce second tableau n'était guère plus séduisant que le premier. Ces femmes, du reste, couvertes de peaux puantes et le plus ordinairement non tannées, sont les créatures les plus dégoûtantes qu'il y ait sous le ciel.

Les naturels du port des Français ne ressemblent nullement aux Esquimaux, race dont jusqu'alors on avait cru qu'ils faisaient partie, ils sont beaucoup plus grands, maigres, peu robustes, et maladroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche. La manière dont ils pêchent à la ligne est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau ; chaque pirogue jette douze à quinze lignes ; à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après : ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes, sans avoir l'ennui de les tenir à leur main.

Ces hommes ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est beaucoup plus avancée que celle des

habitants de la mer du Sud : ils savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différents animaux, et faire à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc ; ils sculptent très-passablement des figures d'hommes et d'animaux en bois ou en pierre ; ils savent aussi tailler en bijoux la serpentine, et lui donner le poli du marbre.

Nous avons déjà parlé de leur passion pour le jeu ; celui auquel ils se livrent habituellement avec une espèce de frénésie est absolument un jeu de hasard ; ils ont trente bâchettes, dont chacune a, comme nos dés, des marques différentes ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bâchettes, gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce penchant au jeu les rend tristes et soucieux. Lapérouse néanmoins les entendit souvent chanter ; le chef qui venait le visiter faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord et y jouait une pantomime qui exprimait ou un combat, ou une surprise, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse était

agréable et assez harmonieux. Un dernier trait achèvera de peindre ces peuples : ils sont anthropophages. Lapérouse déclare qu'il n'aperçut chez eux aucune trace de cette féroce coutume ; mais la relation du capitaine anglais John Meares établit d'une manière certaine que ces naturels ne le cèdent en rien, sous ce rapport, aux autres sauvages de la côte nord-ouest de l'Amérique.

---

trait  
thro-  
chez  
mais  
éta-  
s ne  
tres  
ic.

## CHAPITRE IV.

Départ du port des Français. — Exploration de la côte d'Amérique. — Arrivée et séjour à Monterey, sur la côte de la Californie.

Le 30 juillet 1786, Lapérouse quitta enfin ces bords finestes, pour continuer son exploration des côtes américaines. Les commencements de la nouvelle navigation ne furent pas heureux. La brume, la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 août à midi. Ce jour-là, les brouillards se dissipèrent, et l'on reconnut parfaitement l'entrée de Cross-Sound, où se terminent les hautes montagnes couvertes de neiges. Les terres qui bordent la mer sur ce point, bien qu'encore élevées de huit à neuf cents toises, sont

couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Au coucher du soleil, Lapérouse releva la pointe de l'ouest de Cross-Sound : le mont Beau-Temps et le mont Crillon lui restaient au nord-ouest. Cette dernière montagne, presque aussi élevée que le mont Beau-Temps, est au nord de Cross-Sound, comme le mont Beau-Temps est au nord de la baie des Français ; elles servent de reconnaissance au port qu'elles avoisinent. Le 5, on releva un cap au sud de l'entrée de Cross-Sound ; on l'appela cap *Cross*. Le même jour, on découvrit la *baie des Iles de Cook*.

Les jours suivants, on reconnut qu'au sud du cap Engano \*, la côte d'Amérique est bordée, sur un espace de plus de dix lieues, d'îles nombreuses, et que le continent est fort loin derrière ces îles, entre lesquelles il doit se trouver de bons ports et de belles baies. Lapérouse appela l'une de ces baies *Tchirikov*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Le même jour au soir, il eut connaissance d'un groupe de cinq îlots, séparés du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, et auxquels il donna le nom

\* Cap Edgecumbe de Cook.

d'îles de *La Croyère*, du nom du géographe français de Lisle de la Croyère, qui s'était embarqué avec le capitaine Tchirikov, et qui mourut pendant cette campagne.

Depuis le 55° degré jusqu'au 53°, la mer fut couverte de l'espèce de plongeon, nommé par Buffon *macareux du Kamtchatka*. Cet oiseau est noir; son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches, qui s'élèvent en huppées, comme celles des kakatoës. Il ne s'éloigne jamais de terre de plus de cinq à six lieues, et lorsqu'on le rencontre, on doit être à peu près certain qu'on n'en est qu'à cette distance.

Le 19 au soir, on eut connaissance d'un cap qui terminait la côte d'Amérique. L'horizon était très-clair, et l'on n'apercevait au-delà que quatre ou cinq petits îlots, auxquels on donna le nom d'îles *Kerouart*; la pointe fut appelée *cap Hector* \*. C'était le terme de la côte que l'on suivait depuis deux cents lieues. Lapérouse dirigea sa course au nord, afin de découvrir le revers des terres qu'il venait de prolonger à l'est. Il longea à une lieue les îlots Kerouart et le cap Hector, et

\* Cap Saint-James de Dixon.



traversa des courants très-forts ; ils l'obligèrent même d'arriver et de s'éloigner de la côte. La nuit ne lui permit pas d'avancer davantage , et il se tint bord sur bord. Au jour, il reprit sa route de la veille. Il vit le revers de la baie de La Touche, auquel il donna le nom de *cap Buache*, et plus de vingt lieues de la côte orientale qu'il avait prolongée les jours précédents.

Le 24, il reconnut un groupe d'îles plates, sans arbres, sans buissons, quoique la côte fût couverte d'herbe et de bois flotté; il les nomma *Iles Sartine*. Le 25, il continua de courir à l'est vers l'entrée de Nootka. Une brume très-épaisse, qui s'éleva à cinq heures du soir, lui cacha entièrement la terre, et il dirigea sa route vers la pointe des brisants, quinze lieues au sud de Nootka, afin de reconnaître la partie de côte comprise entre le cap Flattery et la pointe des brisants, que le capitaine Cook n'avait pas été à même d'explorer : cet espace est d'environ trente lieues.

Le 5 septembre, on se trouvait par les  $42^{\circ} 58' 56''$  de latitude nord, et  $127^{\circ} 5' 20''$  de longitude, au travers de neuf petites îles ou rochers nus, qui furent nommés *Iles Necker*. On conti-

mu à prolonger la terre : à trois ou quatre lieues de distance, on n'apercevait que le sommet des montagnes au-dessus des nuages ; elles étaient couvertes d'arbres, et l'on n'y voyait point de neige. A la nuit, la terre s'étendait jusqu'au S. E. ; mais les vigies assuraient l'avoir vue jusqu'au S.  $1\frac{1}{4}$  S. E. Incertain de la direction de cette côte qui n'avait jamais été explorée, Lapérouse fit petites voiles au S. S. O. Au jour, on apercevait encore la terre, qui s'étendait du N. au N.  $1\frac{1}{4}$  N. O. On gouverna au S. E.  $1\frac{1}{4}$  E. pour s'en approcher ; mais, à sept heures du matin, le 6, un brouillard épais la fit perdre de vue. On trouva le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique que dans les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent, au moins par intervalle, de la vue de tout ce qui se trouve au-dessous de leur horizon : la terre ne s'y montra pas une seule fois avec toutes ses formes.

Le 7, le brouillard fut encore plus épais que le jour précédent ; il s'éclaircit cependant vers midi, et l'on vit des sommets de montagnes dans l'est, à une assez grande distance. On aperçut sur la cime d'une de ces montagnes un volcan dont la flamme était très-vive ; mais bientôt une

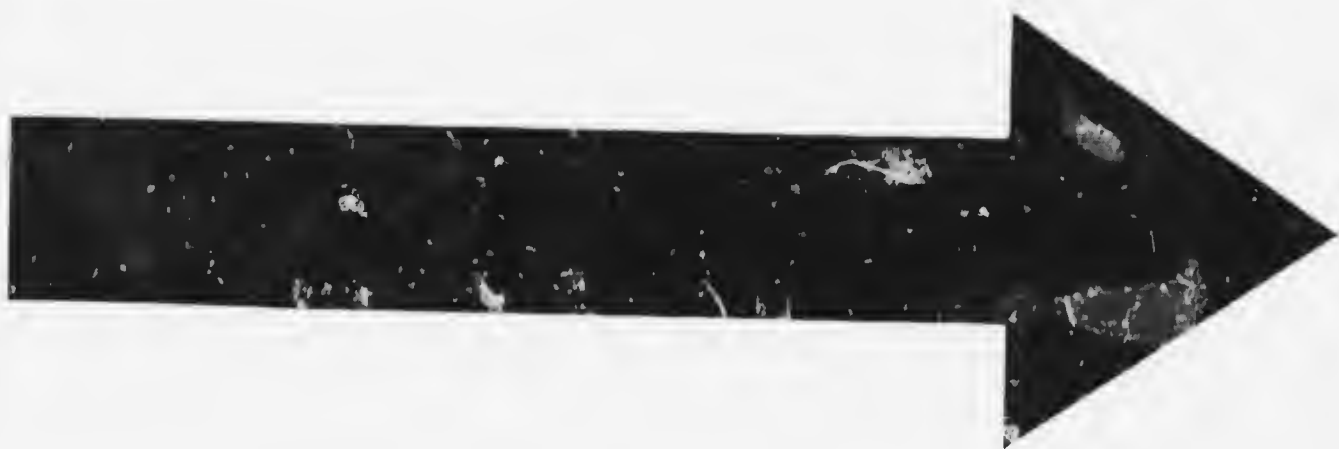
brume épaisse déroba la vue de ce spectacle aux navigateurs : il fallut encore s'éloigner de terre. Dans la crainte de rencontrer, en suivant une route parallèle à la côte, une île ou un rocher écarté du continent, Lapérouse prit la bordée du large.

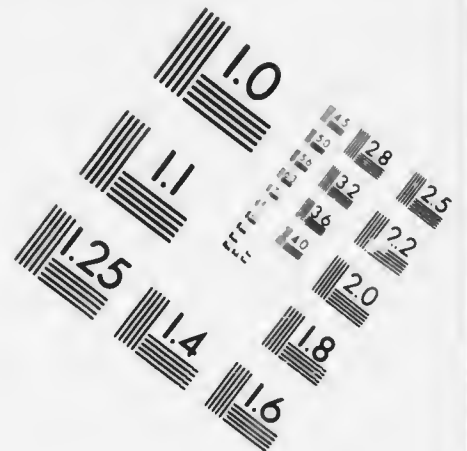
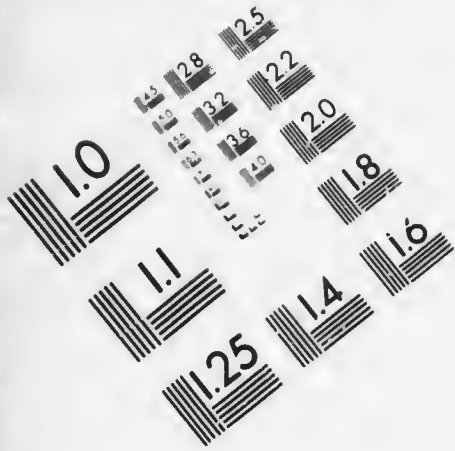
Le 13, on aperçut la terre très-embraumée. Il était impossible de la reconnaître. On en approcha à une lieue. Les brisants se voyaient très-distinctement. A l'entrée de la nuit, on reprit la bordée du large, et au jour on porta vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. On suivit alors la côte de très-près, et, à trois heures après-midi, on eut connaissance du fort espagnol de Monterey, et de deux bâtiments à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires forcèrent les frégates de mouiller à deux lieues au large, et le lendemain elles laissèrent tomber l'ancre à deux encablures de terre.

La baie de Monterey, formée par la pointe du *Nouvel-An* au nord, et par celle des *Cyprés* au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses. La

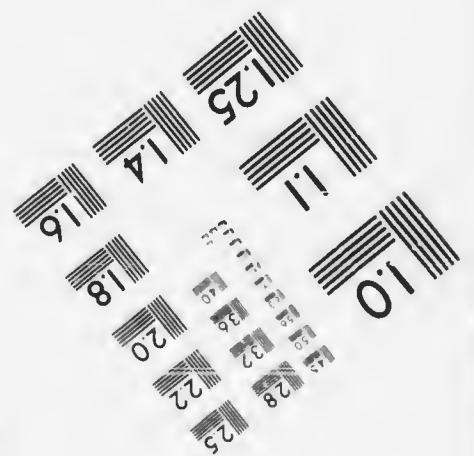
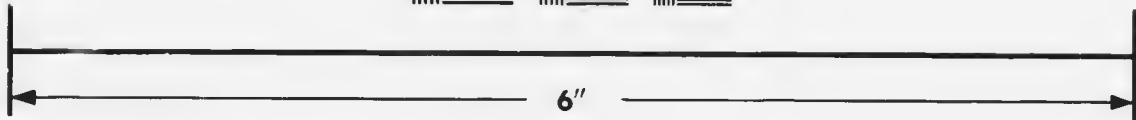
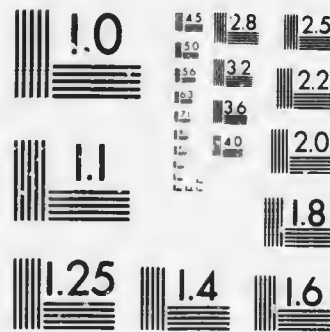
mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit qui s'entend de plus d'une lieue. Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut se faire une idée ni de la quantité de baleines dont les frégates furent environnées, ni de leur familiarité. Elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet, et occasionnaient dans l'air une très-grande puanteur. Ce phénomène étonna les Français; mais les habitants leur apprirent que l'eau lancée par les cétacés était imprégnée de cette mauvaise odeur, qui se répand à une assez grande distance. La mer était couverte de pélicans. Il paraît que ces oiseaux, qui ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, sont très-communs sur toute la côte de la Californie.

Les naturels de Monterey, petits, faibles et d'un teint approchant de la couleur des nègres, sont très-adroits à tirer de l'arc. Les Français les virent tuer les oiseaux les plus petits; il est vrai que leur patience pour les approcher est inexplicable: ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas. Leur adresse contre les bêtes fauves est encore plus étonnante. Lapérouse vit un





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

9  
25  
22



sauvage avec une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de bronter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que les chasseurs français l'eussent tiré à trente pas, s'ils n'eussent pas été prévenus du stratagème. Ils approchent ainsi des troupeaux de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Loreio, simple vilage avec un fort, est le seul presidio de l'ancienne Californie, sur la côte de l'est de cette presqu'île. Le pays est malsain. La terre de la province de Sonora, qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante. On trouve dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, avantages bien plus précieux que les pêcheries de perles de la presqu'île, qui exigent un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale offre à ses habitants encore plus d'éléments de prospérité : son premier établissement, San-Diego, ne date que de 1769 : c'est le presidio le plus au sud, comme San-Francisco est le plus au nord. Ces presidios ou missions sont l'ouvrage de la piété des Espagnols, qui les établirent dans l'unique but de convertir



et de civiliser les indigènes de ces contrées. La salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnaient à cette partie de l'Amérique une supériorité infinie sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne pouvaient être compensées par quelques perles qu'il fallait arracher du sein de la mer. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce. On trouve sur les étangs et sur le bord de la mer tous les oiseaux aquatiques en très-grande quantité. Cette terre est aussi d'une fécondité inexprimable. Les légumes y réussissent parfaitement. Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili. Le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un. En somme, le climat diffère peu de celui des provinces méridionales de France.

La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit sa fertilité à l'humidité de l'air. Le courant d'eau le plus à portée du presidio en est éloigné de deux lieues. Cette rivière, qui coule auprès de la mission de San-Carlos, et qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et aux sauvages, est

appelée par les anciens navigateurs *Rivière du Carmel* ; avec un peu de travail , elle pourrait arroser les jardins de la mission.

Les frégates mouillèrent , comme nous l'avons dit , le 14 septembre au soir , à deux lieues au large , en vue du presidio et de deux bâtimens qui étaient dans la rade. Le lendemain , elles appareillèrent à dix heures du matin , et mouillèrent à midi dans cette même rade. Elles y furent saluées de sept coups de canon qu'elles rendirent , et Lapérouse envoya un officier chez le gouverneur avec la lettre du ministre d'Espagne , qui lui avait été remise en France avant son départ ; elle était décachetée et adressée au vice-roi du Mexique , dont l'autorité s'étendait jusqu'à Monterey , quoique le presidio fût éloigné de onze cents lieues de la capitale.

Le commandant du fort des deux Californies fit aux Français le même accueil que s'ils eussent été ses compatriotes ; ce loyal militaire joignit à ces manières généreuses les procédés les plus honnêtes : il envoya aux équipages des frégates des bœufs , des légumes et du lait. Sa maison devint bientôt la leur , et il leur fut permis de disposer de tous ses domestiques.

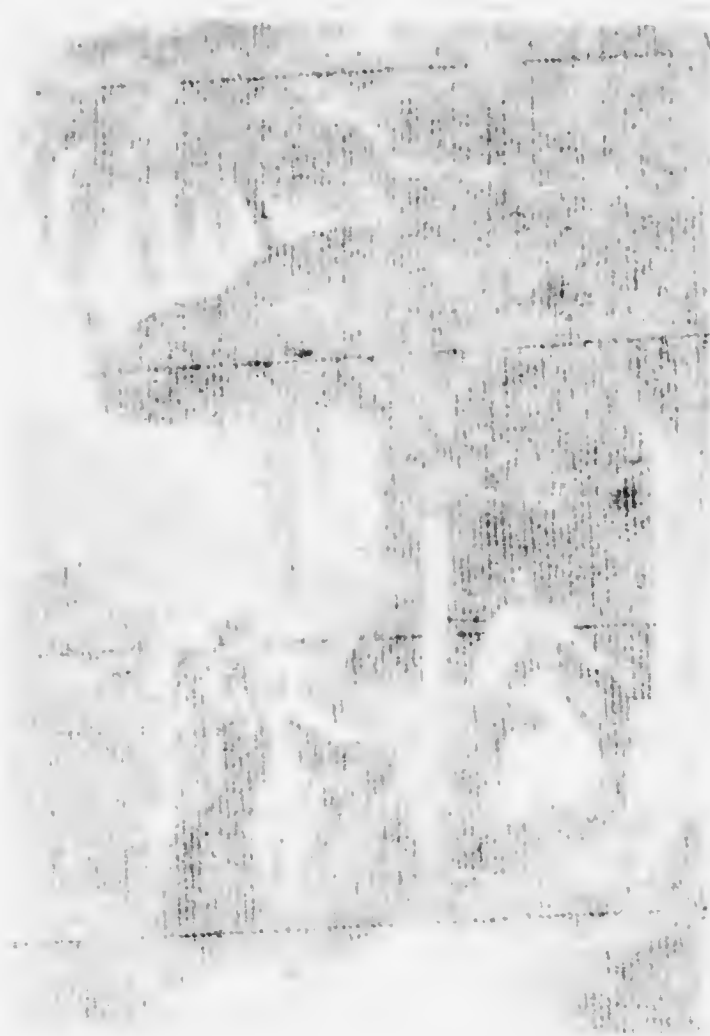
rière du  
pourrait

avons  
eues au  
liments  
, elles  
mouil-  
s y fu-  
es ren-  
chez le  
pagne,  
on dé-  
a vice-  
usqu'à  
né de

ornies  
cus-  
e joi-  
és les  
s fré-  
mai-  
rmis







Les Pères de la mission de San-Carlos, éloignée de deux lieues de Monterey, arrivèrent bientôt au presidio. Ces hommes vraiment apostoliques, qui avaient abandonné la vie paisible du cloître, pour se livrer aux fatigues, aux soins et aux sollicitudes de tous les genres, se montrèrent aussi obligeants pour les étrangers que les officiers du fort et des frégates, et les engagèrent à aller dîner chez eux. Les voyageurs acceptèrent cette offre avec empressement, et furent reçus comme des seigneurs qui font leur première entrée dans leurs terres. Le président des missions, revêtu de sa chape, les attendait sur la porte de l'église, qui était illuminée comme aux plus grands jours de fête; il les conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureux succès de leur voyage.

Ils avaient traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les sauvages des deux sexes étaient rangés en haie; leur physionomie n'annonçait point l'étonnement. L'église, quoique convertie en chaume, était fort propre; elle était dédiée à saint Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur les originaux d'Italie, parmi lesquelles se remarquait un ta-

bleau de l'enfer et un tableau du paradis, très-propres à frapper les sens des nouveaux convertis. En sortant de l'église, les Français traversèrent de nouveau la haie des naturels, qui n'avaient point quitté leur poste; les enfants s'étaient seulement un peu écartés, et formaient des groupes auprès de la maison des missionnaires. Les cabanes de ces sauvages sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple; huit à dix bottes de paille, arrangées sur des piquets fixés dans la terre, les garantissent bien ou mal de la pluie et du vent, et plus de la moitié de la cabane reste découverte lorsque le temps est beau. Cette architecture, généralement usitée dans les deux Californies, n'a jamais pu être changée malgré les exhortations des missionnaires; les sauvages répondent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité d'insectes, et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures.

La couleur de ces indigènes, qui est celle des nègres, la maison des religieux, leurs magasins bâtis en briques et enduits en mortier, l'aire du sol sur lequel on foulait le grain, les bœufs, les



chevaux, tout enfin rappelait aux voyageurs une habitation de Saint-Domingue. Comme dans cette colonie, les hommes et les femmes étaient rassemblés au son de la cloche; un religieux les conduisait au travail, à l'église et à tous les autres exercices. Les moines, par leurs réponses aux différentes questions qui leur furent adressées, révélèrent aux Français le régime de cette espèce de communauté religieuse, dont ils étaient les supérieurs au spirituel comme au temporel. Voici comment s'exprime la relation :

« Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe, qui durent une heure; pendant ce temps on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu; cette espèce de bouillie, que les naturels appellent *atole*, et dont ils sont très-friands, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel. Le repas dure trois quarts d'heure, après quoi ils se rendent tous au travail. Les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différents besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou de deux religieux. Les femmes ne sont guère chargées

que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfants, et de faire rôtir et moudre le grain. Cette dernière opération est très-longue et très-pénible, parce que ces femmes n'ont qu'un cylindre pour écraser le grain sur la pierre. Le capitaine De Langle, témoin de l'opération, fit présent de son moulin aux missionnaires. Il en fit construire un autre à ailes pour l'usage des frégates, qui fut conservé tout le reste de la campagne.

» A midi, les cloches annoncent le dîner. On retourne au travail à deux heures, et on ne le quitte qu'à cinq. On fait ensuite la prière du soir, qui dure près d'une heure. Après cette prière, on distribue une nouvelle ration d'*atole*, pareille à celle du déjeuner.

» Les récompenses sont de légères distributions particulières de grain, dont les sauvages font de petites galettes, qu'ils font cuire sous la braise, et les jours de fête la ration est en bœuf. On leur permet souvent de pêcher et de chasser pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entre eux, quoi-

que leur système de fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée, lorsque tous les habitants sont absents.

» Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas ; mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens ; ils se peignent aussi le corps en noir, lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont été obligés de tolérer cette coutume, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis. Les liens de la famille ont moins de force pour eux que ceux de l'amitié. Les enfans reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane dès qu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance ; mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère, qui les a élevés avec une douceur extrême, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre les enfans du même âge.

» Les vieillards qui ne sont plus en état de chasser vivent aux dépens de tout le village, et sont assez considérés. Les sauvages indépendans sont fréquemment en guerre ; mais la

crainte des Espagnols leur fait respecter les missions. Ils ne pratiquent pas habituellement l'anthropophagie ; cependant , lorsqu'ils ont vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des hommes ou des chefs courageux , ils en mangent quelques morceaux , moins en signe de haine et de vengeance que comme un hommage qu'ils rendent à leur valeur , et dans la persuasion que cette nourriture est propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent la chevelure des vaincus , et arrachent leurs yeux , qu'ils ont l'art de préserver de la corruption , et qu'ils conservent précieusement , comme des marques de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts et de déposer leurs cendres dans des *morais* (tombeaux). Ils n'ont aucune connaissance d'un Dieu ni d'un avenir , à l'exception de quelques peuplades du sud , qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires. Ils plaçaient leur paradis au milieu des mers , où les élus jouissaient , suivant leur croyance , d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlants , et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

» Les missionnaires , persuadés que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée,

n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion. Ils sont respectés des Indiens, comme des êtres supérieurs qui sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et ils vivent au milieu des villages dans la plus grande sécurité; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil \*.

La Californie septentrionale, ou nouvelle Californie, dont l'établissement le plus au nord est San-Francisco, n'a de bornes que celles de l'Amérique; et les frégates françaises, en pénétrant jusqu'au mont Saint-Elie, n'en atteignent pas les limites. Tout le long de cette côte, la loutre, cet amphibie si précieux pour sa fourrure, est aussi abondante que les loups marins sur la côte

\* Depuis l'époque où Lapérouse écrivait ces lignes, l'état des deux Californies a subi de grandes modifications. Ces provinces ont été entraînées dans le mouvement insurrectionnel qui a séparé l'Amérique espagnole de la mère patrie. Toutefois, les missionnaires qui consacrent leur vie à fonder la prospérité et la civilisation de ces hommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance continuent leur œuvre évangélique dans ces contrées. Aujourd'hui, les deux Californies font partie de la confédération mexicaine, sans néanmoins jouir des avantages accordés aux États confédérés. La petite ville de Monterey, dont la population ne dépasse pas un millier d'habitants, et dont le port est loin de mériter la célébrité que les Espagnols ont voulu lui faire, est le chef-lieu de ce gouvernement.

du Labrador et de la baie d'Hudson. Les naturels, qui ne sont pas aussi bons marins que les Eskimaux, et dont les canots ne sont faits que de joncs, les prennent à terre avec des laes, ou les assomment à coups de bâtons lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage. A cet effet, ils se tiennent cachés derrière les rochers, car au moindre bruit cet animal s'effraie et plonge tout de suite dans l'eau.

La Nouvelle-Californie, malgré sa fertilité, n'est encore que fort peu peuplée. La cause doit en être attribuée à sa trop grande distance de l'Europe et au système gouvernemental qui n'admet qu'exceptionnellement la propriété et une certaine liberté pour les indigènes convertis.

Dès le jour de leur arrivée, les Français s'étaient occupés du soin de faire leur eau et leur bois. Les botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes; mais la saison n'était pas favorable: la chaleur de l'été les avait entièrement desséchées, et les graines en étaient répandues sur la terre. On put cependant reconnaître la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurore mâle, l'armoïse, le thé du Mexique, la verge d'or du

Canada, l'aster, la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre et la menche aquatique. Les jardins du gouverneur et des Franciscains missionnaires étaient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies par les équipages.

Lapérouse voulut récompenser les services que lui avaient rendus les soldats espagnols par le don d'une pièce de drap bleu; il envoya aux missions des couvertures, des étoffes, des rassades, et généralement tout les petits effets qui pouvaient leur être nécessaires. Le 22 septembre, il prit congé du commandant, des missionnaires et des naturels, qui avaient accueilli si favorablement ses équipages; et le soir même, tout étant embarqué, les bâtiments furent prêts à mettre à la voile. Ils emportaient autant de provisions qu'ils en avaient à leur sortie de la Concepcion.

---





## CHAPITRE V.

Traversée de Monterey à Macao. — Relâche dans la baie de ce nom. — Arrivée à Manille. — Détails sur cette île.

En partant de Monterey, Lapérouse forma le projet de diriger sa route au S. O., dans le but de visiter les îles Mariannes. La traversée fut d'abord très-heureuse; mais, le 18 octobre, les vents passèrent à l'ouest, et y restèrent aussi opiniâtrément que dans les hautes latitudes. On lutta pendant huit ou dix jours contre cet obstacle; les pluies et les orages furent presque continuels; l'humidité était extrême dans les entreponts; toutes les hardes des matelots étaient mouillées, et le commandant redoutait que le

scorbut ne fût la suite de ce contre-temps. Le 4 novembre, par  $24^{\circ} 4'$  de latitude nord, et  $165^{\circ} 2'$  de longitude occidentale, on eut connaissance d'une île peu considérable. Ce n'était, en quelque sorte, qu'un rocher de cinq cents toises de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation. On n'y voyait pas un seul arbre; mais il y avait beaucoup d'herbe sur le sommet. Lapérouse en approcha à un tiers de lieue; les bords étaient à pic comme un mur, et la mer brisait avec force. Ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Cette terre reçut le nom d'*île Necker*.

Pendant cette journée, il y eut constamment des vigies au haut des mâts. Le temps était par grains et pluvieux; il y avait cependant, de moment en moment, de très-belles éclaircies, et l'horizon s'étendait alors à dix ou douze lieues. Au coucher du soleil surtout il fut le plus beau du monde. La lune, qui était presque pleine, répandait une si grande lumière, que Lapérouse crut pouvoir faire route. Toutefois il ordonna de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étaient à l'est; on gouvernait à l'ouest. Vers une heure et demie du matin, on

aperçut des brisants, à deux encâblures de l'avant des frégates. La mer était si belle qu'ils ne faisaient presque pas de bruit et ne déferlaient que de loin en loin. Les deux capitaines revinrent à l'instant l'un et l'autre sur babord, le cap au sud-sud-est. Ils venaient d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient jamais pu se trouver. La moindre négligence dans l'exécution des manœuvres qu'on avait à faire pour s'éloigner de ces écueils, eût nécessairement entraîné la perte des deux vaisseaux; mais tout se passa sans désordre et sans confusion.

Il ne suffisait pas à Lapérouse d'avoir échappé au danger; il voulut encore que les navigateurs qui parcourraient cette mer après lui n'y fussent pas exposés. En conséquence, au jour, il se rapprocha de l'écueil, et aperçut un îlot ou rocher fendu, de cinquante toises au plus de diamètre, et de vingt ou vingt-cinq d'élévation. Entre l'îlot et les brisants du sud, il vit trois bancs de sable qui n'étaient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils étaient séparés entre eux par une eau verdâtre, qui ne paraissait pas avoir une brasse de profondeur; des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisait avec force, entouraient cet écueil, comme un

cercele de diamants entoure un médaillon , et le garantissaient ainsi des fureurs de la mer. Ces brisants, qui faillirent être le terme du voyage de nos navigateurs, reçurent le nom de *Basse des Frégates françaises*.

Lapérouse se dirigea ensuite à l'O. S. O. , se flattant d'y trouver enfin une terre de quelque importance. Il ne pouvait se persuader que l'île Necker et la Basse des Frégates françaises ne précédassent pas un archipel habité ou du moins habitable ; mais ses conjectures ne se réalisèrent pas ; bientôt les oiseaux , indices de la terre, disparurent tout-à-fait , et l'on perdit tout espoir de rien rencontrer.

On continua à naviguer sans incidents remarquables jusqu'au 14 décembre, qu'on eut connaissance des îles Mariannes. Bientôt l'Assomption , une des nombreuses terres de cet archipel, frappa les regards. L'imagination la plus sombre se peindrait difficilement un lieu aussi horrible. L'aspect de la terre la plus ordinaire, après une aussi longue traversée, eût paru ravissant aux Français ; mais un cône parfait, dont le pourtour, jusqu'à quarante toises au-dessus du niveau de la mer, était d'un noir effroyable, ne pouvait

qu'affliger leur vue en trompant leurs espérances; car, depuis plusieurs semaines, ils ne s'entretenaient que des tortues et des cocos qu'ils se flattaient de trouver sur une des îles Mariannes.

Les frégates laissèrent cependant tomber l'ancre à peu de distance de cette île. Deux canots, commandés par MM. De Langle et Boutin, se rendirent à terre. Ces deux officiers eurent beaucoup de peine à débarquer. La mer brisait partout, et il leur fallut attendre un intervalle pour se jeter à l'eau jusqu'au cou. A leur retour, ils rapportèrent que l'île était plus horrible encore qu'elle ne le paraissait du bord. Elle n'offrait que des ravins formés par la lave et des précipices bordés de rares cocotiers rabougris. Sortie d'un cratère, cette lave s'est emparée de tout le pourtour du cône, jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer; le sommet paraît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Quoiqu'on n'aperçût pas de fumée, l'odeur de soufre qui se répandait au loin était la preuve certaine que le volcan n'était pas éteint: tout annonçait qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède n'avait jamais été assez malheureux pour être forcé de faire sa demeure sur cette terre désolée.

Les frégates ayant remis sous voiles, on continua de faire route à l'O.  $1/4$  N. O. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, la mer très-grosse, et les courants portèrent constamment au sud. Le 28 décembre, on eut connaissance des îles Bachi. On passa à une lieue des deux rochers qui sont le plus au nord. Lapérouse ne voulut pas relâcher sur ce groupe, qui avait été visité plusieurs fois, et où rien ne pouvait l'intéresser. Après en avoir déterminé la position, il continua sa route vers la Chine; et, le 1<sup>er</sup> janvier 1787, il trouva fond par soixante brasses. Le lendemain, les vaisseaux furent entourés d'un grand nombre de bateaux pêcheurs, qui tenaient la mer par un très-mauvais temps: ils ne parurent faire aucune attention aux étrangers. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux: ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, et qu'on ne pourrait pas lever en deux heures.

Le 2 janvier, on eut connaissance de la Pierre-Blanche. On mouilla le soir au N. de l'île Ling-Ting, et le lendemain dans la rade de Macao. On avait pris des pilotes chinois en dedans de l'île de Lanma. Le temps, qui était très-cou-

vert, n'avait pas permis aux Français de distinguer la ville ; il s'éclaircit à midi, et on la releva à l'O. un degré sud à environ trois lieues. Lapérouse envoya à terre un canot, commandé par le lieutenant Boutin, pour prévenir le gouverneur de son arrivée, et de l'intention où il était de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer ses équipages. D. Bernardo Alexis de Lemos, gouverneur de Macao, reçut cet officier de la manière la plus obligeante. Il offrit à l'expédition tous les secours qui dépendraient de lui, et envoya sur-le-champ un pilote more pour conduire les Français au mouillage du Typa. Les frégates appareillèrent le lendemain à la pointe du jour et laissèrent tomber l'ancre devant la ville de Macao, à côté d'une flûte française, le *Maréchal de Castries*, destinée à naviguer sur les côtes de l'est, et à y protéger notre commerce. Ainsi, après dix-huit mois d'une navigation pénible, nos voyageurs eurent le plaisir de rencontrer, non-seulement des compatriotes, mais encore des camarades et des amis.

Le premier soin de Lapérouse, après avoir affourché les frégates, fut de descendre à terre avec le capitaine De Langle, pour demander

au gouverneur la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire et de procurer quelque repos à l'ingénieur Dagelet et au chirurgien major Rollin que la traversée avait beaucoup fatigués. D. Bernado Lenios les reçut comme des compatriotes et satisfit à toutes leurs demandes avec une politesse indicible; sa maison leur fut offerte; et, comme il ne parlait pas français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servit d'interprète; elle ajoutait aux réponses de son mari une grâce qui lui était toute particulière, et que des étrangers ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe.

Après tant de voyageurs qui ont écrit sur la Chine, nous ne nous arrêterons pas à consigner ici les réflexions de Lapérouse sur ce pays, réflexions qui, du reste, ont, depuis cinquante ans, perdu, pour la plupart, leur justesse et leur à-propos. Nous nous bornerons à dire que Macao, cédée à perpétuité aux Portugais vers l'an 1580, n'est plus cette ville florissante que le commerce enrichissait lorsque ses possesseurs fréquentaient presque seuls le Japon, le Tonkin et d'autres contrées de l'Asie orientale; aujourd'hui sa population est d'environ 15,000 âmes.



Canton est regardé par les Chinois comme le refuge de tous les mauvais sujets des pays voisins, et Macao comme la sentine de Canton. Il est vrai de dire que sa population est composée de Chinois pour la plupart échappés des prisons, de Malais, et de prétendus Portugais, race mélangée de sang européen et de sang nègre, ayant tous les vices des nations dont elle descend, sans en avoir les vertus. Située à l'embouchure du Tygre, la ville peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de 64 canons, et dans son port, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux à moitié chargés. L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger en entrant, à une portée de pistolet. Trois petits forts garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise de la part des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un très-long siège. Les Portugais ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne et formait un poste inexpugnable. Le côté de terre est défendu par deux forteresses qui commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville; elles sont bordées d'une muraille gardée

par un mandarin et quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois. Il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites ; mais il peut visiter la place et même les fortifications, et inspecter les douanes. Dans ces circonstances, les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon ; mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au-delà de la muraille.

Comme il était impossible de faire réparer les avaries de ses bâtimens à Macao, Lapérouse résolut de gagner Manille qui devait lui offrir des ressources de tous genres. En conséquence, après un mois de séjour, il quitta l'embouchure du Tygre, emmenant avec lui trois gardes de la marine de la flûte *le Maréchal de Castries*, et sur chaque frégate six matelots Chinois pour remplacer ceux qu'il avait eu le malheur de perdre au Port des Français. Le 15 février, il eut connaissance de l'île de Luçon ; mais les courants l'ayant contrarié à l'entrée de la baie, il prit le parti de relâcher dans le port de Marivelle, afin d'y attendre ou de meilleurs vents ou un courant plus favorable. Comme il manquait de bois, et qu'il savait qu'il était très-cher

à Manille, il se décida à passer vingt-quatre heures dans ce village, pour en faire provision. Le lendemain, à la pointe du jour, tous les charpentiers des deux frégates furent envoyés à terre avec les chaloupes. Le commandant lui-même débarqua. Marivelle est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseaux; on y monte par une échelle, et tous les matériaux d'une telle maison, le faitage compris, pèsent au plus deux cents livres. La population du village consiste en deux cents naturels environ des deux sexes et de tout âge que dirige un curé, et toujours prêts, à la moindre alerte, à s'enfoncer dans les bois pour échapper aux Maures des îles Philippines, qui font sur leurs côtes de fréquentes descentes. A l'époque du passage de Lapérouse, le guide spirituel de ces malheureux était un jeune toulâtre indigène, dont la simplicité évangélique rappelait les temps de la primitive église; il habitait une espèce de masure; quelques pots de terre et un grabat composaient son ameublement.

Le 25, à la pointe du jour, on mit à la voile et on fit route par la passe du sud ; enfin, le 28 on mouilla dans le port de Cavite, et on laissa tomber l'ancre à deux encâblures de la ville. Aussitôt un officier vint à bord, de la part du commandant de la place, pour prier les étrangers de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu'il serait informé des motifs de la relâche des frégates. Lapérouse répondit qu'il désirait des vivres et la permission de reposer ses équipages, pour continuer sa campagne le plus promptement possible ; mais, avant le départ de l'officier espagnol, le commandant de la baie arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu les vaisseaux. Le lieutenant Bontin s'embarqua dans le canot de cet officier ; il alla rendre visite au gouverneur général, qui lui fit un gracieux accueil, et accorda aux Français tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il poussa même l'obligeance jusqu'à écrire au commandant de Cavite, pour le prier de laisser les voyageurs communiquer avec la place, et de leur procurer tous les secours et les agréments qui dépendraient de lui. Dès lors ils devinrent en quelque sorte citoyens de Cavite. Les vaisseaux étaient si près de terre, que les

équipages pouvaient descendre et revenir à bord à chaque minute. On trouva différentes maisons pour travailler aux voiles, faire les salaisons, construire deux canots, loger les naturalistes et les ingénieurs géographes; le commandant eut la générosité de prêter la sienne pour y établir l'observatoire. Les voyageurs jouissaient d'une liberté aussi entière que s'ils eussent été à la campagne, et ils trouvaient, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans les meilleurs ports de l'Europe.

Cavite, à trois lieues au sud de Manille, était autrefois une ville assez importante; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes absorbent en quelque sorte les petites. Cavite n'est plus aujourd'hui, comme au temps de Lapérouse, qu'un bourg où il ne reste d'autres Espagnols que des préposés à l'arsenal ou des officiers d'administration. Sa population, composée de métis ou d'indigènes, ne s'élève plus qu'à 6,000 âmes; son port, qui est aussi sûr que celui de Manille, sert de refuge aux vaisseaux pendant les moussons.

Le surlendemain de son arrivée dans ce bourg, Lapérouse s'embarqua pour Manille avec le ca-

pitaine De Langle; ils étaient accompagnés de plusieurs officiers. Ils employèrent deux heures et demie à faire ce trajet dans leurs canots. Rien de plus romantique, rien de plus riant que l'aspect dont on jouit dans cette traversée. Leur première visite fut pour le gouverneur, qui les retint à diner, et leur donna son capitaine des gardes pour les conduire chez l'archevêque et l'intendant.

La ville de Manille ou Luçon, y compris ses faubourgs, est très-considérable; on évalue sa population à 38,000 âmes \*, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols. Les autres habitants sont métis, indigènes ou Chinois, cultivant tous les arts et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les environs de la ville sont ravissants. Une belle rivière, le Passig ou la Manille, y serpente, et se divise en différents canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, situé à sept lieues dans l'intérieur et entouré de plus de cent villages de naturels, dont le territoire est le plus fertile qu'on puisse imaginer.

\* Ce nombre, ainsi que celui de la population des Philippines, est aujourd'hui plus que doublé.

Manille, bâtie sur pilotis à cause de la fréquence des tremblements de terre, est une des villes de l'univers le plus agréablement situées. Elle occupe une plaine fertile sur la côte occidentale de l'île, au fond de la baie qui porte son nom. Ses rues sont larges, droites, bordées de trottoirs et pavées en granit, que l'on tire de la Chine. Les édifices les plus importants sont les églises et les couvents, ainsi que le palais du gouverneur. Les principales branches de commerce auxquelles se livrent les habitants sont celle des cigares et celle des chaînes d'or.

Plus de trois millions d'habitants peuplent l'archipel des Philippines. Ces peuples ne sont inférieurs en rien aux Européens; ils cultivent la terre avec intelligence; ils sont bons, hospitaliers, affables, et ne justifient en aucune manière le mépris avec lequel en parlent les Espagnols. Les distinctions les plus révoltantes entre les naturels et les Européens sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. L'excès des vexations a souvent porté les indigènes à la révolte, sans cependant anéantir l'heureuse influence du climat. Les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre que dans bien peu de villages d'Europe; leurs maisons sont d'une

propreté admirable, et ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture.

Ce peuple a une passion si immédérée pour le tabac, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où les hommes, et même les femmes, n'aient un cigare à la bouche. Les enfants, à peine sortis du berceau, contractent cette habitude. Le tabac de l'île de Luçon est le meilleur de l'Asie. Le coton, l'indigo, la canne à sucre, le café, naissent pour ainsi dire sous les pas de l'habitant, qui les dédaigne, et les épiceries n'y sont pas inférieures à celles des Moluques \*.

Lapérouse ne resta que quelques heures à Manille; à huit heures du soir il était de retour à bord des frégates. Les grandes chaleurs de ces latitudes commençaient à exercer une funeste influence sur la santé de ses équipages, et des symptômes de dysenterie s'étaient même déjà

\* L'île de Luçon est divisée en deux parties, l'une indépendante et l'autre soumise aux Espagnols. La première est habitée par différentes peuplades, dont quelques-unes sont sauvages; celle des Aétas est la plus nombreuse. Ces peuplades, qui vivent dans les montagnes et dans les forêts les plus touffues depuis que les Malais se sont fixés dans l'île, appartiennent à la race nègre; elles occupent une partie de la côte orientale et presque tout l'intérieur.



manifestés à bord des frégates. L'enseigne d'Aigremont, qui avait apporté de Macao le germe de cette cruelle maladie, succomba après vingt-cinq jours de souffrances.

---



## CHAPITRE VI.

Départ de Cavite. — Ile de Formose. — Entrée dans la mer du Japon. — Attérissement sur la côte de Tartarie.

Le 28 mars, tous les travaux se trouvèrent terminés à Cavite; les canots étaient construits, les voiles réparées, le gréement visité, les frégates calfatées en entier, et les salaisons mises en baril. Le 9 avril, après avoir fait ses remerciements et ses visites, le capitaine français mit sous voiles avec une bonne brise du nord-est, qui lui donnait l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Dès qu'il eut doublé le cap Bojador, les vents se fixèrent au N. E. avec

une telle opiniâtreté, que la marche des frégates, qui se dirigeaient vers le nord, en fut considérablement ralentie. Le 21 avril, on eut connaissance de l'île de Formose; les jours suivants les gros temps forcèrent les vaisseaux de s'écarter de la côte, et pendant deux jours ils naviguèrent sur un banc immense, où ils trouvaient fond à chaque instant. Leur bordée les ramena sur la côte de Formose, vers l'entrée de l'ancien fort de Zélande, où est la ville de Taywan, capitale de l'île. Lapérouse était informé de la révolte de la colonie, et savait qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes, commandée par le santoq de Canton. La mousson du nord-est, qui était encore dans toute sa force, permettant au commandant français de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, il mouilla à l'ouest de la baie de Taywan. Indécis s'il devait envoyer à terre un canot, qu'il ne pouvait soutenir avec ses frégates, et qui aurait vraisemblablement paru suspect dans l'état de guerre où se trouvait cette colonie, il se décida à tâcher d'attirer à bord des Chinois qui naviguaient à sa portée; il leur montra des piastres, qui lui avaient paru être un puissant appât pour cette nation; mais toute communi-

cation avec les étrangers est probablement interdite à ces habitants. Il était évident qu'ils n'étaient pas effrayés par les Français, puisqu'ils passaient à portée de leurs armes; mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace; on lui acheta son poisson au prix qu'il voulut. Il fut impossible de deviner les réponses que ce pêcheur fit aux questions qu'on lui adressa, et qu'il ne comprit certainement point. Non-seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens, mais cette espèce de *langa*, pantomime, que l'on croit universel, n'en est pas mieux entendu. Cet essai infructueux convainquit Lapérouse de l'inutilité d'envoyer un canot à terre, et de l'impossibilité de satisfaire sa curiosité.

Le lendemain, la brise de terre et du large ayant permis aux frégates de remonter dix lieues vers le nord, on aperçut l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23° 25' de latitude nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large; on mouilla par le travers de cette rivière sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il fut impossible de compter les bâtimens chinois qui se trouvaient en vue; plusieurs étaient à la voile,

d'autres mouillés en pleine côte, et l'on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différents pavillons, était le plus au large; il mouilla sur l'accord des hautes, à une lieue dans l'est des frégates françaises. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étaient encore au vent. Ces bâtimens, obligés de passer auprès de *la Boussole* et de *l'Astrolabe* pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne les approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant, sans doute, si elles étaient amies ou ennemies.

Lapérouse avait relevé les îles méridionales des Pescadores (Pêcheurs), à l'ouest un quart nord-ouest; il était probable que l'armée chinoise, partie de la province de Fokien, s'était rassemblée dans l'île Ponghou, la plus considérable de ces îles. Il ne put toutefois satisfaire sa curiosité, le temps étant devenu très-mauvais. Des difficultés insurmontables le déterminèrent à revenir au sud de Formose, pour prolonger cette île à l'est. Il lui était démontré qu'avant le changement de mousson, il ne réussirait jamais à diriger sa route par le canal. Forcé

de prendre ce parti, il voulut au moins reconnaître les îles Pescadores, autant que le mauvais temps pouvait le lui permettre. Il prolongea à deux lieues de distance les plus méridionales, qu'il plaça par 23° 12' de latitude.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de formes; une, entre autres, ressemble parfaitement à la tour de Cordouan, située à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes; ces îlots paraissaient de la stérilité la plus complète. Le lendemain, les régates essuyèrent une violente bourrasque; elle fut précédée d'une de ces pluies abondantes, que l'on ne voit qu'entre les tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit; les éclairs partaient de tous les points de l'horizon, et cependant on n'entendit qu'un coup de tonnerre.

On resta en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bachi et celle de Botol Taboco-Xima. Les vents ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, on aperçut distinctement trois villages sur la côte méridionale. Lapérouse aurait voulu pouvoir visiter ces villages, dont les habitants

ont été peints si bons et si hospitaliers par Dampier ; mais la seule baie qui paraissait promettre un mouillage convenable était ouverte aux vents du sud-est , qui menaçaient de souffler très-incessamment. Forcé fut donc , après avoir doublé cette île , de se diriger au nord-est. Le 5 mai, on eut connaissance , à une heure du matin , d'une île qui restait au sud-ouest. On passa le reste de la nuit à petite voile , bord sur bord , et au jour on fit route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'ouest. On eut bientôt la certitude qu'elle était habitée. On vit des feux en plusieurs endroits , et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le rivage. Plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour venir observer les frégates ; la vue d'étrangers paraissait inspirer une crainte extrême à ceux qui les montaient. Cependant les cris , les gestes , les signes de paix des équipages français déterminèrent deux de ces pirogues à les aborder. Lapérouse fit donner à chacune une pièce de nanquin et quelques médailles. On voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce , car ils n'avaient rien à offrir en échange des présents qu'on leur faisait , et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce , en faisant signe qu'ils ne se croyaient pas quittes



envers les Français. Ils les invitaient à approcher la terre, et leur faisaient connaître qu'ils n'y manqueraient de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais, mais, placés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples; ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille d'or; chacun avait un poignard aussi à manche d'or. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. Lapérouse aurait beaucoup désiré d'aborder cette île, mais il n'avait pas un moment à perdre, et il lui importait d'être sorti des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses du globe. Il conserva à cette terre le nom d'*Île Koumi*, qu'elle porte sur la carte du P. Gaubil.

L'expédition continua sa route au nord, toutes voiles dehors, et au coucher du soleil on avait perdu de vue l'île Koumi. Au jour, on eut connaissance d'une île dans le nord-nord-ouest, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'est. On rangea cette île à un tiers de lieue sans trouver fond, et on n'y aperçut aucune trace d'habita-

tion. Lorsqu'on fut par son travers, on découvrit une seconde île de même grandeur, aussi baïsée et à peu près de même forme, quoiqu'un peu moins escarpée que la première. C'étaient les îles *Hoa-Ponsuet Tiaoyu-Su* du même P. Gauthier, qui se trouvent à l'est de la pointe septentrionale de Formose. On était enfin sorti de l'archipel des îles de Likien, et on allait entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine.

Lapérouse éprouva sur les côtes de la Chine des contrariétés qui ne lui permirent pas de faire plus de sept à huit lieues par jour. Les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes du Labrador. Les vaisseaux étaient souvent dans un calme plat, obligés de mouiller et de faire des signaux pour se conserver à l'ancre, parce qu'ils ne s'apercevaient point, quoiqu'ils fussent à portée de la voix. Les courants étaient si violents, qu'il était impossible de tenir un plomb sur le fond pour s'assurer si l'on ne chassait pas. La marée changeait à chaque instant, et faisait exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Le 19 mai cependant, après un calme qui durait depuis quinze jours avec

un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-ouest grand frais; le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. Lapérouse, qui était à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise, donna aussitôt le signal d'appareiller, et dirigea sa route, sans perdre un instant, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant, avant d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'avait été vue jusqu'alors que par les naufragés hollandais du *Sparrow-Hawk* (l'Épervier), en 1635, était sous la domination du roi de Corée. Les Français en eurent connaissance, le 21 mai, par le temps le plus beau.

Il n'est guère possible de trouver une terre qui offre un plus bel aspect; un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations s'élèvent en amphithéâtre. L'histoire des naufragés hollandais qui restèrent dix-huit ans captifs sur cette terre n'était pas de nature à engager Lapérouse à envoyer un canot

au rivage. Il vit bien deux pirogues s'en détacher ; mais elles n'approchèrent jamais les frégates à plus d'une lieue ; il était évident que leur seul but était d'observer les étrangers, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. L'expédition continua donc sa route. Le lendemain, on eut connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée. Le 25 mai, on passa dans la nuit le détroit de la Corée, en sondant toutes les demi-heures.

Le canal qui sépare la Corée du Japon peut avoir quinze lieues. Comme Lapérouse suivit le continent de très-près, il put voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer. Il aperçut sur des sommets de montagnes quelques fortifications qui ressemblaient parfaitement à des forts européens ; et il était vraisemblable que ces moyens de défense des Coréens étaient dirigés contre les Japonais. La vue des frégates françaises n'inspira pas beaucoup d'effroi à une douzaine de champans (bateaux) qui naviguaient le long de la côte. Ces champans ne paraissaient différer en rien de ceux des Chinois ; leurs voiles étaient pareillement de nattes. Lapérouse aurait beaucoup désiré qu'ils eussent osé l'accoster ;

mais ils continuèrent leur route sans s'occuper des vaisseaux étrangers.

La journée du 26 mai fut une des plus belles de la campagne, et des plus intéressantes par les relèvements qui furent faits d'un développement de côtes de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, on éprouva ce même jour encore une tempête qui fut présagée par un singulier phénomène : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de  $14^{\circ}$  sur le pont ; un thermomètre, placé sur les barres des perroquets, monta à  $20^{\circ}$  ; cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement ; et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer.

Le lendemain 27, Lapérouse crut devoir diriger sa route sur la pointe du sud-ouest de l'île de Nippon. Bientôt il aperçut dans le nord nord-est une petite île habitée qui jusqu'alors n'avait

été portée sur aucune carte, et qui fut nommée *Ile Dagelet*, du nom de cet astronome qui l'aperçut le premier. Elle est très-escarpée, mais couverte jusqu'à la mer des plus beaux arbres. Un rempart de roc vil et presque aussi à pic qu'une muraille la cerne dans tout son contour, à l'exception de quelques petites anses de sable, sur lesquelles il est possible de débarquer. Dans ces anses on aperçut sur le chantier des bateaux d'une forme tout à fait chinoise. Les ouvriers, effrayés en voyant les frégates, s'enfuirent dans un bois voisin. Pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, qu'il ne leur était pas hostile, Lapérouse aurait désiré trouver un mouillage; mais des courants assez violents l'éloignèrent de terre, et la crainte d'être porté sous le vent lui fit renoncer à son dessein.

Les jours suivants les vents furent constamment contraires. Le 2 juin, on eut connaissance de deux bâtiments japonais, dont un passa à portée de la voix; il avait vingt-deux hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues de la forme de celles des prêtres catholiques. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très-élevé. Sa voile était immense. Tout faisait juger que ces bâtiments n'étaient pas des-

cinés à s'éloigner des côtes, et qu'on ne devait pas y être en sûreté dans les grosses mers pendant un coup de vent. On passa si près de l'une de ces embarcations, qu'on observa jusqu'à la physionomie des individus qui la montaient; elle n'exprimait ni la crainte ni l'étonnement. On les vit s'éloigner avec précipitation, dans le but, sans doute, d'aller annoncer à leurs compatriotes la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des parages où aucun navigateur européen n'avait pénétré jusqu'alors.

Le 6 juin, on eut connaissance du cap Noto sur la côte occidentale du Japon, et de l'île Jootsi-Sima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps était clair et l'horizon très-étendu. Quoique à six lieues de la terre, on en distinguait tous les détails, les arbres, les rivières et les éboulements. Des îlots ou des rochers, qui étaient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, empêchèrent les frégates d'approcher plus près de la côte. L'île de Jootsi-Sima est petite, plate, mais bien boisée et d'un aspect agréable. On remarqua entre les maisons des édifices assez considérables; et, auprès d'une espèce de château qui était à la pointe du sud-est, des piliers avec

une large poutre posée en travers , qui ressemb-  
laient parfaitement à nos fourches patibulaires.  
Peut-être ces piliers avaient-ils une autre desti-  
nation ; il serait assez singulier que les Japonais,  
si différents des habitants de l'Europe , s'en fus-  
sent rapprochés sur ce point.

---



em-  
res.  
esti-  
mais,  
fus-

## CHAPITRE VII.

Relâches successives dans les baies de Ternai, de Suffren, De Langle, d'Estaing, de Castries. — Mœurs et coutumes des Tartares. — Cap Crillon. — Ile Tchoka. — Arrivée au Kamtchatka.

Lapérouse, après avoir reconnu le cap Noto sur la côte occidentale du Japon, courut au N. O. pour s'en éloigner, et, le 11 juin 1787, aperçut à 20 lieues de distance le continent à l'ouest, précisément au point où aboutit la limite qui sépare la Corée du pays des Mandchoux. C'était une terre très-haute et très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure; on s'en approcha jusqu'à 80 brasses de la côte. Les montagnes ont au moins 700 toises d'élévation;

leur cime était couverte de neige en petite quantité. On ne découvrait aucune trace de culture ni d'habitation, et, dans une longueur de plus de 40 lieues, on ne rencontra l'embouchure d'aucune rivière. Le temps était très-beau et le ciel très-clair. Le 14, on était déjà par 44° de latitude, et on avait pu rectifier les erreurs des anciennes cartes. Des brumes survinrent, et le 23, quand elles furent dissipées, Lapérouse laissa tomber l'ancre dans la baie de Ternai, à une demi-lieue du rivage.

Le contour de la baie offrait cinq petites anses, séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. On ne pouvait croire qu'un pays si fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants. A la vérité, on trouvait à chaque pas des traces d'hommes : plusieurs arbres coupés avec des instruments tranchants, des abris élevés par des chasseurs au coin des bois, de petits paniers d'écorce de bouleau cousus avec du fil ; enfin les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits. On s'enfonça dans les bois ; on ne tua que trois faons ; en revanche, la pêche fut très-abondante.

Un jour, on découvrit sur le bord d'un ruisseau un tombeau placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe; on l'ouvrit : deux corps bien conservés y étaient couchés l'un à côté de l'autre, enveloppés d'une peau d'ours, avec une ceinture à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre. La tête de ces cadavres était couverte d'une calotte de taffetas. Des rassades bleues étaient comme semées dans ce tombeau, où l'on trouva aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent du poids de deux gros chacun, une hache en fer, et un couteau du même métal, une cuillère de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu plein de riz. Ce tombeau ne consistait qu'en un petit meulou formé de tronçons d'arbres revêtus d'écorce de bouleau; on avait laissé entre eux un vide pour y déposer les deux cadavres. Les Français eurent grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets contenus dans le tombeau, afin de constater cette découverte. On ne pouvait plus douter que les habitants nomades de cette contrée ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie; une pi-

rogne abandonnée près de ce monument annonçait qu'ils y venaient par mer.

Le 27 au matin, après avoir laissé à terre différentes médailles, avec une bouteille et une inscription qui constatait la date de leur visite, les Français mirent à la voile. « Je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, dit Lapérouse; nous pouvions distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fîmes ainsi 50 lieues avec le plus beau temps que les navigateurs puissent imaginer. Les brumes et les calmes nous contrarièrent jusqu'au 4 juillet. Nous prîmes dans ce temps plus de 800 mornes; l'excédant de notre consommation fut salé et mis en barriques. La drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre était si belle, qu'il paraissait très-possible qu'elles contiennent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi-formées dans le talon. Cette rencontre vient confirmer le récit des Jésuites qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie occidentale. »

Le 4, il se fit une belle éclaircie; on descen-

dit sur le rivage d'une baie, dans laquelle coulait une rivière de 15 à 20 toises de largeur. Cette baie reçut le nom de *Suffren*; les traces d'habitants y étaient beaucoup plus fraîches qu'à la précédente, à laquelle, du reste, elle ressemblait. Le 6, les frégates eurent à lutter contre des vents contraires; le 7 au matin, étant par 48° 50' de latitude, Lapérouse eut connaissance à droite ou à l'est d'une terre qui paraissait très-étendue. On n'en discernait aucune pointe, et on ne pouvait distinguer que des sommets qui, s'étendant jusqu'au S. E., annonçaient qu'en était déjà assez avancé dans le canal qui la séparait de la côte à l'O. On se dirigea de son côté. Son aspect différait totalement de celui de la Tartarie; on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige; mais on en était à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent opposé, être couvertes d'arbres et de verdure.

Il fallut ensuite naviguer à tâtons, au milieu des brumes, dans ce canal dont la forme était inconnue. Enfin, le 11, une éclaircie permit aux Français d'approcher de la nouvelle terre; ils la trouvèrent aussi boisée que la côte de Tar-

tarie. Ils laissèrent tomber l'ancre à deux milles d'une petite aise où coulait une rivière; à l'aide de leurs Imettes ils aperçurent quelques cabanes et deux insulaires, qui paraissaient s'enfuir vers les bois. Deux chaloupes abordèrent le rivage; les cases étaient abandonnées, mais depuis très-peu de temps, car le feu y était encore allumé; aucun des meubles n'en avait été enlevé; on y trouva une portée de petits chiens, dont les yeux n'étaient pas encore ouverts, et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les maîtres n'étaient pas éloignés. On déposa dans ces habitations des haches, différents outils de fer et des rassades; ces présents devaient prouver que les hommes débarqués n'étaient pas des ennemis.

Au moment où on allait retourner à bord, une pirogue montée par sept insulaires atterrit au rivage; ils ne parurent nullement effrayés du nombre des Français, échouèrent leur petite embarcation sur le rivage, et s'assirent sur deux nattes au milieu des étrangers; leurs manières furent constamment graves, nobles et très-affectueuses. Il y avait parmi eux deux vieillards à longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorces d'arbre, assez semblable aux pagnes de Ma-

dagascar. Deux autres avaient des habits de nankin bleu ouaté, dont la forme différait peu de celle de l'habillement chinois; les autres n'avaient qu'une longue robe, qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons. Leur tête était nue, et chez deux ou trois entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours; ils avaient le tonnet et les faces rasés, tous les cheveux de derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces. Tous avaient des bottes de peau de phoque avec un pied chinois très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des flèches garnies de fer, des arcs et des piques. Le plus âgé de ces hommes, celui auquel les autres montraient le plus d'égards, avait les yeux dans un très-mauvais état, ce qui l'obligeait à porter un garde-vue. On leur donna le surplus des objets qu'on avait apportés, et on leur fit entendre par signes qu'on allait partir à cause de la nuit, mais qu'on désirait beaucoup les retrouver le lendemain pour leur offrir de nouveaux présents; ils firent signe à leur tour qu'ils dormaient dans les environs, et qu'ils seraient exacts au rendez-vous.

« Nous crûmes généralement, dit Lapérouse, qu'ils étaient les propriétaires d'un magasin de

poissons que nous avions rencontré sur le bord de la petite rivière, et qui était élevé sur des piquets à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. M. De Langle, en le visitant, l'avait respecté comme les cabanes abandonnées; il y avait trouvé du saumon, du hareng séché et fumé, avec des vessies remplies d'huile, ainsi que des peaux de saumon, minces comme du parchemin. Ce magasin était trop considérable pour la subsistance d'une famille, et il jugea que ces peuples faisaient commerce de ces divers objets. »

Le lendemain, Lapérouse alla lui-même à terre. Les insulaires arrivèrent bientôt dans l'anse; une autre pirogue les suivit; ils étaient en tout vingt-un. On ne vit pas une seule femme; on put conjecturer qu'ils en sont très-jaloux. Les aboiements des chiens dans les bois firent présumer qu'ils étaient restés près d'elles. Les Français voulurent y pénétrer, mais les insulaires firent les plus vives instances pour les détourner de leur projet. Lapérouse, voulant leur inspirer de la confiance, ordonna qu'on cédât à leur désir. On leur fit divers présents; ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles, notamment du fer et des étoffes; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, ce qui décelait chez



eux la connaissance des métaux. Ils étaient fort pauvres; trois ou quatre seulement avaient des pendants d'oreilles d'argent, ornés de verroteries bleues, semblables à ceux qu'on avait trouvés dans la baie de Ternai, et qu'on avait pris pour des bracelets; leurs autres petits ornemens étaient de cuivre; leurs pipes et leurs briquets paraissaient chinois ou japonais; les premières étaient de cuivre blanc, parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les verroteries et les briquets venaient du pays des Mandchoux, et ils prononçaient ce nom absolument comme les Français.

« Voyant ensuite, continue Lapérouse, que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différents objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avaient devinés me porte à croire que l'art de l'écriture ne leur est pas inconnu.

Ils paraissaient beaucoup désirer nos haches et nos étoffes ; ils ne craignirent même pas de les demander, mais ils se gardaient bien de prendre autre chose que ce que nous leur avions donné ; il était évident que leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres, et je n'aurais pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendait même à ne pas ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que la veille ; nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudraient.

« Lorsque, dans la conversation, on fut parvenu à leur faire comprendre que l'on désirait qu'ils figurassent leur pays et celui des Mandchoux, un des vieillards se leva, et, avec le bout de sa pique, il traça la côte de la Tartarie à l'O., courant à peu près N. et S. ; à l'E., et dans la même direction, il figura son île, et, en portant la main sur sa poitrine, il fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays ; il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et, se tournant vers les frégates, il indiqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île il en

avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour les vaisseaux. Un autre insulaire, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle on était, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, du N. au S. Il dessina ensuite la terre des Mandchoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaires pour se rendre, du lieu où nous étions, à l'embouchure du Ségalien... Il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve, jusqu'aux lieux où ils se procuraient le nankin bleu et d'autres objets de commerce, par leur communication avec le peuple qui habitait ces contrées. Les autres insulaires, témoins de cette conversation, approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Ensuite il désigna fort bien par ses

signes la largeur du fleuve et celle du détroit, mais il fut impossible de deviner ce qu'il avait voulu faire entendre pour la profondeur des eaux. La baie reçut le nom de *Baie De Langle*. »

Le reste de la journée fut employé à visiter le pays. Les Français étaient extrêmement surpris de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la nature, et qui n'a point de troupeaux, des manières en général douces, graves, et peut-être une intelligence plus étendue que chez les classes communes des peuples d'Europe. Tous les individus y paraissaient avoir reçu la même éducation. Ils retournaient en tout sens les étoffes qu'on leur donna, en causaient entre eux et cherchaient à découvrir par quel moyen on était parvenu à les fabriquer. La navette leur est connue. Lapérouse acheta un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables à celles de France ; mais le fil en est fait de l'écorce d'un saule très-commun dans leur île. Ils profitent avec la plus grande intelligence des productions spontanées de la terre ; on trouva dans leurs cabanes beaucoup de racines d'une espèce de lis jaune ou *saranne* du Kamtchatka, qu'ils

font sécher ; c'est leur provision d'hiver. Il y avait aussi beaucoup d'ail et d'angélique : ces plantes croissent sur la lisière des bois.

Ces insulaires sont généralement bien faits , d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et vêtus d'une manière remarquable. Leur taille est petite : on n'en observa aucun de cinq pieds cinq pouces , et plusieurs avaient moins de cinq pieds. Ils permirent aux peintres des frégates de les dessiner, mais ils se refusèrent constamment aux tentatives du chirurgien qui voulait prendre la mesure de différentes parties de leur corps. Ils crurent peut-être que c'était une opération magique. Chacun d'eux avait au pouce un fort anneau ressemblant à une gimblette ; ces anneaux étaient d'ivoire, de corne ou de plomb. Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois, ils saluent comme eux, et ont tous leurs usages. Les matelots chinois qui étaient à bord des frégates françaises n'entendaient pas un seul mot de la langue de ces insulaires ; mais ils comprirent parfaitement celle de deux Tartares Mandchoux qui, depuis une vingtaine de jours, avaient passé du continent sur cette île, peut-être pour faire quelque achat de poisson.

« Nous ne les rencontrâmes que dans l'après-midi. Leur conversation se fit de vive voix avec un de nos Chinois ; ils lui firent absolument les mêmes détails de la géographie du pays, changeant seulement les noms des lieux, parce que, vraisemblablement, chaque langue a les siens. Les vêtements de ces Tartares étaient de nankin gris, pareils à ceux des coulis ou portefaix de Macao ; leur chapeau était pointu et d'écorce, leurs manières et leurs physionomies étaient bien moins agréables que celles des insulaires ; ils dirent qu'ils habitaient à huit journées en remontant le fleuve Ségalien.

« Les cabanes de ces insulaires sont bâties avec intelligence : toutes les précautions y sont prises contre le froid ; elles sont en bois, revêtues d'écorce de bouleau, surmontées d'une charpente couverte en paille séchée ; la porte est très-basse et placée dans le pignon ; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit qui donne issue à la fumée. De petites banquettes en planches élevées de huit ou dix pouces règnent au pourtour, et l'intérieur est parqueté avec des nattes. La cabane qui vient d'être décrite était située au milieu d'un bois de rosiers, à cent pas du bord de la mer ; ces arbustes étaient en fleur

et exhalaient une odeur délicieuse ; mais elle ne pouvait compenser la puanteur du poisson et de l'huile qui aurait prévalu sur tous les parfums de l'Arabie. Ils avaient sans cesse la pipe à la bouche ; leur tabac était d'une bonne qualité, à longues feuilles ; j'ai cru comprendre qu'ils le tiraient de la Tartarie. Mais ils nous ont expliqué clairement que leurs pipes venaient de l'île qui est au sud, sans doute du Japon.

» Le lendemain, les frégates partirent à la pointe du jour, et jusqu'au 19 louvoyèrent au milieu des brumes. Ce jour-là elles mouillèrent dans une baie de la même côte qui fut appelée *Baie d'Estaing*. Nos canots y abordèrent au pied de dix ou douze cabanes placées sans ordre à une grande distance les unes des autres, et à cent pas environ du bord de la mer ; elles étaient un peu plus considérables que celles que j'ai décrites. On avait employé à leur construction les mêmes matériaux, mais elles étaient divisées en deux chambres ; celle du fond contenait tous les petits meubles du ménage, le foyer et la banquette qui règne autour ; mais celle de l'entrée, absolument nue, paraissait destinée à recevoir les visites ; les étrangers n'étant pas probablement admis devant les femmes. Quelques officiers en

rencontrèrent deux qui avaient fui et s'étaient cachées dans les herbes. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris comme si elles avaient eu la crainte d'être dévorées : elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire qui les ramenait chez elles, et qui semblait vouloir les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable ; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses, la supérieure tatouée ou peinte en bleu. Leurs jambes étaient nues ; une longue robe de chambre les enveloppait. Leurs cheveux étaient dans toute leur longueur, et le dessus de la tête n'était pas rasé comme chez les hommes.

» M. De Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé ; ils aidaient à les pousser à l'eau, et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient Mandchoux, et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils confirmèrent tous les détails de géographie qui nous avaient été donnés précédemment. M. De Langle rencontra aussi dans un



coin de l'île une espèce de cirque formé par 15 ou 20 piquets surmontés chacun d'une tête d'ours. Les ossements de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cône nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits, et les vingt têtes d'ours exposées devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel était le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie De Langle; le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin. Nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine dorsale, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mandchoux, les deux côtés du ventre de ce poisson dont ils ne se réservent que le fumet qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillements et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent après avoir comblé de présents les Tartares et les insulaires.

« En avançant au N. , la côte de Tchoka était beaucoup plus montueuse et plus escarpée que dans la partie méridionale. Nous n'aperçûmes ni feu ni habitation; nous prîmes pour la première fois, depuis que nous avions quitté la côte de Tartarie, huit ou dix mornes, ce qui semblait annoncer la proximité du continent que nous avions perdu de vue depuis les 47° de latitude.

» Obligé de suivre l'une ou l'autre côte, j'avais donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manquer le détroit, s'il en existait un à l'est, ce qui demandait une extrême attention à cause des brumes, qui ne nous laissaient que de très-courts intervalles de clarté; aussi m'y suis-je en quelque sorte collé, et ne m'en suis-je jamais éloigné de plus de deux lieues, depuis la baie De Langle jusqu'au fond du canal. Mes conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie étaient tellement fondées, qu'aussitôt que notre horizon s'étendait un peu, nous en avions une parfaite connaissance. Le canal commença à se rétrécir par le 50° degré, et n'eut plus que 12 ou 13 lieues de largeur.

» Comme je n'avais aperçu aucune habitation

depuis la baie d'Estaing, j'envoyai M. de Clouard avec quatre canots pour reconnaître une anse, dans laquelle coulait une petite rivière, éloignée de trois lieues d'un pic très-remarquable qui fut appelé *Pic de la Martinique*. M. de Clouard était de retour à huit heures du soir, et il ramena, à mon grand étonnement, tous ses canots pleins de saumons, quoique les équipages n'eussent ni lignes ni filets; il avait abordé à l'embouchure d'un ruisseau, dont la largeur n'excédait pas quatre toises, ni la profondeur un pied; il l'avait trouvé tellement rempli de saumons que le lit en était tout couvert, et que nos matelots, à coups de bâtons, en avaient tué 5,200 dans une heure; il n'avait d'ailleurs rencontré que deux ou trois abris abandonnés, qu'il supposait avoir été élevés par des Mandchoviens, suivant leur coutume, du continent, pour commercer dans le sud de cette île. La végétation était encore plus vigoureuse que dans les baies où on avait abordé; les arbres étaient d'une plus forte dimension; le céleri et le cresson croissaient en abondance sur les bords de cette rivière. On aurait pu aussi ramasser de quoi remplir plusieurs sacs de baies de genièvre. Les sapins et les saules étaient en bien plus grande quantité que le chêne, l'érable, le bouleau et

l'azérolier, et si d'autres voyageurs sont descendus après nous sur les bords de cette rivière, ils y auront cueilli beaucoup de groseilles, de fraises et de framboises, qui étaient encore en fleur. Rien n'annonçait que le pays eût aucun métal.

» Nous relevâmes le 25, par  $50^{\circ} 54'$  de latitude nord, une très-bonne baie, la seule, depuis que nous prolongions cette île, qui offrit aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du nord. Quelques habitations paraissaient çà et là sur le rivage, auprès d'un ravin qui marquait le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles qu'on avait déjà vues. J'étais si pressé, et le temps clair dont nous jouissions était si précieux pour nous, que je crus ne devoir l'employer qu'à m'avancer vers le nord. Je voulais savoir si ce détroit qui m'avait été indiqué par les insulaires et les Mandchoux est praticable. Je commençais à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île n'étaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable.

» En effet, nous nous assurâmes par la suite

que le fond de ce canal formait un talus du sud au nord, à peu près comme un fleuve dont l'eau diminue en se rapprochant de sa source. Le fond s'élevait rapidement de trois brasses par lieue, et je calculais de cette manière qu'il nous restait à peine six lieues, en supposant un atterrissement graduel pour remplir le fond du golfe; mais tout se réduit, comme la suite le fit voir, à une baie qui est encore cachée par un peu d'eau et qui ferme tout à fait le détroit, sans laisser un chenal ni passage quelconque. Un jour, sans doute, ce banc venant à s'élever joindra l'île au continent de la Tartarie.

» Le 28 juillet au soir nous nous trouvâmes sur cette côte de Tartarie à l'ouverture d'une baie qui fut appelée *Baie de Castries*. Elle offrait un mouillage sûr; les deux frégates y manœuvrèrent. Un très-grand enfoncement, sur le bord duquel était un village, et que nous supposâmes d'abord assez profond pour recevoir nos vaisseaux, parce que la mer était haute quand nous laissâmes tomber l'ancre au fond de la baie, ne fut plus pour nous, deux heures après, qu'une vaste prairie d'algues et de goëmons; on y voyait sauter des saumons, qui sortaient d'un ruisseau dont les eaux se perdaient dans ces herbes ma-

rines, et où nous en avons pris plus de deux mille en un jour.

» Les habitants, dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyaient le succès de notre pêche sans inquiétude, parce qu'ils étaient certains, sans doute, que la quantité en est inépuisable. Nous débarquâmes au pied de leur village.

» On ne peut rencontrer une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitants. Il se prosterna jusqu'à terre, en nous saluant à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étaient sa femme, ses belles-filles, ses enfants et ses petits-enfants. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir, et une petite graine que nous n'avons pu connaître fut mise dans une chaudière sur le feu avec du samon pour nous être offerte; cette graine est leur mets le plus précieux. Ils nous firent comprendre qu'elle venait du pays des Mandchoux, qu'eux-mêmes appartenaient à la nation des *Orotchys*, et nous montrant quatre pirogues étrangères que nous avions vues arriver le même jour dans la

baie, et qui s'étaient arrêtées devant leur village, ils en nommèrent les équipages des *Bitchys*; ils nous indiquaient que ces derniers habitaient plus au sud, mais peut-être à moins de sept ou huit lieues; car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade.

» Ce village des *Orotchys* était composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur, proprement entaillés dans les angles; une charpente assez bien travaillée soutenait la toiture formée par des écorces d'arbre. Dans l'intérieur elles ressemblaient à celles de l'île de Tchoka. Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entre elles dans la plus parfaite union. Nous avons vu partir une de ces familles pour un voyage de quelque durée, car elle n'a point reparu pendant les cinq jours que nous avons passés dans cette baie. Les propriétaires mirent quelques planches devant la porte de leur maison pour empêcher les chiens d'y entrer, et la laissèrent remplie de leurs effets. Nous fîmes bientôt tellement convaincus de l'inviolable fidélité de ces peuples, et du respect presque re-

ligieux qu'ils ont pour les propriétés, que nous laissâmes au milieu de leurs cabanes et sous le sceau de leur probité, nos sacs pleins d'étoffes, de rassades, d'outils de fer, et généralement de tout ce qui servait à nos échanges, sans que jamais ils aient abusé de notre extrême confiance.

» Chaque cabane était entourée d'une sècherie de saumons; ces poissons restaient exposés sur des perches à l'ardent du soleil, après avoir été boucanés trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case. Les femmes chargées de cette opération ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

» Ils faisaient leur pêche dans la même rivière que nous, avec des filets ou des dards, et nous leur voyions manger, crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon, qu'ils dépouillaient avec beaucoup d'adresse; ils suçaient le mucilage de ces parties comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivaient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avait été très-



abondante ; alors les femmes cherchaient avec la même avidité les poissons entiers , et en dévoraient d'une manière aussi dégoûtante les parties mucilagineuses , qui leur paraissaient le mets le plus exquis. C'est à la baie de Castries que nous apprîmes l'usage du bourrelet de plomb ou d'os , que ces peuples , ainsi que ceux de l'île de Tchoka , portent comme une bague au pouce ; il leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon avec un couteau tranchant , qu'ils portent tous pendu à leur ceinture.

» Leur village était construit sur une langue de terre basse et marécageuse exposée au sud , et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver ; mais à l'opposite , et de l'autre côté de la baie , sur un endroit plus élevé , à l'exposition du midi et à l'entrée d'un bois , était un second village composé de huit cabanes plus vastes et mieux construites que les premières. Au-dessus et à une très-petite distance , nous avons visité trois *iourtes* ou maisons souterraines absolument semblables à celles des Kamtchadales décrites dans le dernier voyage de Cook. Elles étaient assez étendues pour contenir , pendant la rigueur du froid , les habitants des huit ca-

banes, et complètement meublées, quoique délaissées pendant la belle saison.

» Enfin, sur une des ailes de cette bourgade, on trouvait plusieurs tombeaux mieux bâtis et aussi grands que les maisons; chacun renfermait trois, quatre ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques-unes étaient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples, étaient suspendus dans l'intérieur de ces monuments, dont la porte, en bois, se fermait avec une barre maintenue par deux supports. Les corps des habitants pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur une rotonde soutenue par des piquets de quatre pieds de hauteur, mais tous ont leur arc, leurs flèches, leurs filets et quelques morceaux d'étoffe auprès de leurs monuments, et ce serait vraisemblablement un sacrilège de les enlever.

» Il était évident que nous n'avions visité les Orotchys que dans leurs maisons de campagne, où ils faisaient leur récolte de saumon, qui, comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux si peu de peaux

d'élan que je fus porté à croire que la chasse y est peu abondante ; je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de saranne que les femmes arrachent sur la lisière des bois et qu'elles font sécher auprès de leur foyer.

» Sans doute les différentes familles dont cette peuplade est composée étaient dispersées dans les baies voisines pour y pêcher et sécher du saumon. Elles ne se rassemblent qu'en hiver, apportant alors leur provision de poisson pour subsister jusqu'au retour du soleil ; c'est ce qui explique le petit nombre d'habitants que nous vîmes.

» Ces peuples, ainsi que ceux de l'île de Tchoka, paraissent ne reconnaître aucun chef et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfants, offraient à nos yeux un spectacle touchant ; mais nos sens étaient révoltés par l'odeur fétide de saumon, dont les maisons, ainsi que les environs,

se trouvaient remplis. Les os en étaient épars et le sang répandu autour du foyer; des chiens avides, quoique assez doux et assez familiers, léchaient et dévoraient ces restes. Ce peuple est d'une puanteur et d'une malpropreté révoltantes; il n'en existe pas de plus faiblement constitué, ni de plus laid; leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces; leur corps est grêle, leur voix faible et aigre comme celle des enfants; ils ont les os des joues saillants, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et les arrangent en tresses; ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules; on ne les distingue des hommes qu'à une légère différence dans l'habillement. Elles ne sont assujetties à aucun travail forcé; tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfants, qu'elles nourrissent de leur lait jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

» Elles paraissent jouir d'une assez grande considération; aucun marché n'était conclu sans leur consentement: les pendants d'oreilles

d'argent et les bijoux de cuivre servant à orner les habits sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les blouses de charretiers. Si elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon ; dans le cas contraire ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de phoque ; mais ils les conservent pour l'hiver, et dans tous les temps et à tous les âges, même à la mamelle, ils ont une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaine, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac et une pipe.

» Les femmes sont enveloppées d'une large robe de nankin ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied ; il est quelquefois bordé d'une frange de petits ornements de cuivre qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement ne se pêchent pas en été et pèsent 30 et 40 livres ; ceux que nous venions de prendre dans le mois de juillet étaient du poids de

trois ou quatre livres seulement, mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensaient ce désavantage : nous croyions tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs.

» Nous ne pouvons parler de la religion de ce peuple, n'ayant aperçu ni temples, ni prêtres, mais peut-être quelques idoles grossièrement sculptées, suspendues au plafond de leurs cabanes ; elles représentaient des enfants, des bras, des mains, des jambes, et ressemblaient beaucoup aux *ex-voto* de nos chapelles. Il serait possible que ces simulacres que nous prîmes pour des idoles ne servissent qu'à leur rappeler le souvenir d'un enfant dévoré par un ours, ou de quelque chasseur blessé par ces animaux ; il n'est cependant guère vraisemblable qu'un peuple si faiblement constitué soit exempt de superstition. Nous avons soupçonné qu'ils nous prenaient quelquefois pour des sorciers ; ils répondaient avec inquiétude, quoique avec politesse, à toutes nos questions, et lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils semblaient prendre les mouvements de la main qui écrivait pour des signes de magie. »

Les voyageurs dont les quatre pirogues étaient

échouées devant le village, avaient excité la curiosité des Français. Questionnés sur la géographie de toute la contrée, ils confirmèrent par leurs réponses toutes les conjectures de Lapérouse sur le banc de sable qui obstruait le fond du golfe au nord. D'ailleurs les rapports des deux officiers envoyés pour sonder avaient indiqué une diminution assez rapide de profondeur. La saison avançait, Lapérouse ne se dissimulait pas la difficulté de naviguer au milieu des brumes dans un canal resserré ; en conséquence, le 2 août au matin, les frégates appareillèrent, et, après avoir relevé la côte de Tartarie, elles se dirigèrent vers Tchoka qu'elles longèrent jusqu'à sa pointe méridionale qui fut nommée *Cap Crillon* ; au S. elles avaient l'île d'Ieso.

Ce fut au cap Crillon que les Français reçurent pour la première fois la visite des insulaires de Tchoka, qui d'abord montrèrent un peu de défiance et ne s'approchèrent que lorsqu'on leur eut prononcé quelques mots du vocabulaire fait à la baie De Langle par le chirurgien de *l'Astrolabe*. Bientôt leur sécurité devint complète ; ils s'assirent en rond sur le gaillard et y fumèrent leurs pipes. Ils furent comblés de pré-

sents ; on leur donna des nankins , des étoffes de soie , des outils de fer , des rassades , du tabac et généralement tout ce qui semblait leur être agréable. On s'aperçut promptement que l'eau-de-vie et le tabac étaient pour eux les denrées les plus précieuses ; ce fut cependant celles que Lapérouse leur fit distribuer le plus sobrement , « parce que , dit-il , le tabac était nécessaire à l'équipage , et que je craignais les suites de l'eau-de-vie. »

Ces hommes étaient aussi fortement constitués et aussi velus que ceux de la baie De Langle ; ils avaient la peau aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie. Leurs manières sont graves , et leurs remerciements étaient exprimés par des gestes nobles ; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présents furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnaissance n'alla jamais jusqu'à offrir , à leur tour , même du saumon , dont leurs pirogues étaient remplies , et qu'ils remportèrent en partie à terre , parce qu'on leur avait refusé le prix excessif qu'ils en demandaient. Quelle différence pour les qualités morales entre eux et les Orotchys , sur lesquels



ils l'emportent par la force physique et par l'industrie.

Les Français ne virent jamais danser, ni n'entendirent jamais chanter ces insulaires; mais ils remarquèrent qu'ils savaient tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités : ils soufflaient par le petit bout; ce bruit imitait assez bien les sons adoucis de la trompette. On ne leur vit aucun autre instrument de musique.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains; leurs maisons offrent une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas. Leurs meubles sont artistement travaillés et presque tous de fabrique japonaise. L'huile de baleine est pour eux un objet de commerce très-important, inconnu dans la Manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses. Ils en recueillent une quantité considérable; leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique : elle consiste à découper la chair de ces cétacés, et à la laisser pourrir en plein

ait sur un talus exposé au soleil ; l'huile qui en déoule est reçue dans des vases d'écorce ou dans des outres de peaux de phoque. Il est très-remarquable que les Français n'aient pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île , tandis qu'elles abondent sur celle de l'est.

Les insulaires venus à bord des frégates se retirèrent avant la nuit et firent comprendre par signes qu'ils reviendraient le lendemain. Ils arrivèrent effectivement à la pointe du jour , avec quelques saumons qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux. Ils vendirent aussi un sabre , un habit de toile de leur pays , et ils parurent voir avec chagrin les préparatifs du départ des Français ; ils les engagèrent fortement à doubler le cap Crillon et à relâcher dans une anse qu'ils dessinaient, et qu'ils appelaient *Ta-bouoro* : c'était le golfe d'Aniva.

On a cru remarquer chez ces insulaires une distinction d'état qui n'existe pas chez les habitants de la côte de Tartarie. Il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisaient pas société ; il ne mangeait pas avec eux, et leur paraissait absolument subordonné ; on soupçonna qu'il pouvait être esclave :

au moins était-il d'un rang très-inférieur aux autres.

Un canot fut envoyé à terre ; il était de retour avant minuit. L'officier qui le commandait et ses compagnons avaient été fort bien reçus au village du cap Crillon. Il fit quelques échanges et rapporta beaucoup de saumons. Il trouva les maisons mieux bâties et surtout plus richement décorées que celles de la baie d'Estaing ; plusieurs étaient ornées intérieurement avec de grands vases vernis du Japon. Les Français montèrent sur le point le plus élevé du cap , d'où ils purent relever les terres qu'ils apercevaient, et ils reconnurent qu'un détroit séparait Tchoka de Chica ou Ieso.

Le 10 août, Lapérouse partit de la baie de Crillon ; ballottées pendant toute la nuit par une forte houle au milieu d'un calme plat qui les mit dans le plus grand danger de s'aborder, les frégates se trouvèrent le lendemain au N. du village de Chica, nommé *Acquis* dans la relation du voyage du vaisseau hollandais le *Kastrikum*. « Nous venions de traverser, dit Lapérouse, un détroit de douze lieues de largeur qui sépare Ieso de Tchoka. Aucun vaisseau européen ne

l'avait franchi avant nous. Ce passage avait échappé aux autres navigateurs. Les Hollandais du *Kastrikum* traversant d'Aqueis à Aniva passèrent devant ce détroit sans le soupçonner, à cause des brumes, et sans penser, quand ils furent mouillés à Aniva, qu'ils étaient sur une autre île, tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples. »

Le lendemain, le temps fut très-beau, et les frégates sortirent de ce canal qui a reçu à juste titre le nom de *Détroit de Lapérouse*; le 20, elles aperçurent l'île de la Compagnie (*Ourop*) et reconnurent le détroit de Vries, quoiqu'il fût très-embrumé; enfin le 30, elles coupèrent la chaîne des Kouriles par un détroit que Lapérouse nomma *Canal de la Boussole*, et qui est entre Simousir et Tehirpoï. Il voulait explorer en détail les îles septentrionales de l'archipel, mais la constance et l'épaisseur des brumes le forcèrent à renoncer à son projet et à faire route pour le Kamtchatka.

---

## CHAPITRE VIII.

Mouillage dans la baie d'Avatcha. — Bienveillance du gouverneur du Kamtchatka à l'égard des équipages des frégates. — Nouvelles reçues de France. — Départ de l'interprète Lesseps. — L'expédition quitte la baie d'Avatscha.

Jusqu'au 5 septembre la brume fut encore plus opiniâtre qu'elle ne l'avait été précédemment ; mais, comme on était au large, on força de voiles au milieu des ténèbres, et, à six heures du soir de ce même jour, il se fit une éclaircie qui laissa voir la côte du Kamtchatka. Le 6, on eut connaissance de la baie d'Avatcha ou Saint-Pierre et Saint-Paul, et le 7 on y entra. Le gouverneur vint à cinq lieues au-devant des Français dans sa pirogue, et leur apprit qu'ils étaient

annoncés depuis longtemps. A peine avait-on mouillé, qu'on vit monter à bord le curé de Paratoumka, avec sa femme et tous ses enfants. Un instant après, on reçut la visite du *toyon* ou chef de village, et de plusieurs autres habitants; chacun apportait son présent en saumons et en raies. Le lieutenant Aborov, qui commandait au havre de Saint-Pierre et de Saint-Paul, combla les étrangers de politesses, et mit à leur disposition sa maison, ses soldats, et tout ce dont ils avaient besoin.

Les astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que les naturalistes, non moins zélés, voulurent aller visiter le volcan, quoiqu'il fallût faire plusieurs lieues et gravir jusqu'au sommet où se trouve le cratère.

La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatcha, offrait sans cesse aux yeux des Français des tourbillons de fumée : ils virent une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes qui ne s'élevaient qu'à une très-petite hauteur. Les naturalistes, décidés à vaincre tous les obstacles, partirent accompagnés de cosaques qui portaient leur bagage, consistant en une tente, différentes fourrures et des

vivres pour quatre jours. Eux-mêmes portaient les instrumens fragiles propres aux observations. La première station eut lieu dans les bois ; on avait toujours marché sur un terrain peu difficile, couvert de plantes et d'arbres dont le plus grand nombre étaient de l'espèce des bouleaux. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage. Il avait beaucoup neigé pendant la nuit, et, ce qui était pire encore, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan, dont les voyageurs n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale ; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent encore du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. A six heures du matin, on commença à gravir, et on ne s'arrêta qu'à trois heures après midi sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. On avait eu souvent besoin de s'aider des mains pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentaient des précipices affreux.

Toutes les substances dont cette montagne

est composée sont des laves plus ou moins poreuses, et presque à l'état de ponce; des matières gypseuses et des cristallisations de soufre se rencontrent sur le sommet. Les schorls et toutes les autres pierres sont inférieures en beauté à celles du volcan de Ténériffe. Les naturalistes rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolithe assez beaux. Ils avaient essuyé un si mauvais temps, il était tombé une si grande quantité de neige, qu'ils furent obligés de revenir plus tôt qu'ils ne l'auraient désiré.

Le gouverneur général de la presqu'île, M. Kaslov, arriva enfin à Saint-Pierre et Saint-Paul. Doué d'une politesse exquise, et des manières les plus affables, il parlait français, et avait des connaissances très-variées, surtout en géographie et en histoire naturelle. Les Français ne virent pas sans surprise qu'on eût relégué au bout du monde, dans un pays tout à fait sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez les peuples les plus civilisés. Le jour suivant, il invita ses hôtes à un bal, qu'il voulut donner à leur occasion à toutes les femmes, tant kamtchadales que russes. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle était au moins extraordinaire. Treize femmes vêtues d'étoffes de



soie, dont dix Kamtchadales avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étaient assises sur des bancs autour de l'appartement. Les unes et les autres avaient la tête enveloppée de mouchoirs de soie à la manière des femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont fort agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque. Ensuite vinrent les danses kamtchadales, pour lesquelles il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes; les danseuses, par leurs convulsions et leurs mouvements de contraction, inspiraient un sentiment pénible à tous les spectateurs; ce sentiment était encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sortait du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'avaient que cette musique pour mesure de leurs mouvements. Leur fatigue était telle, qu'elles étaient toutes dégouttantes de sueur, et restaient étendues par terre sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanaient de leurs corps parfumaient l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens étaient trop peu habitués pour en sentir les délices. Lapérouse demanda ce qu'avaient voulu exprimer deux de ces femmes qui venaient de se livrer à un exercice si

violent. On lui répondit qu'elles venaient de figurer une chasse d'ours. En récompense du spectacle qu'elles venaient de donner, les Terpsichores furent gratifiées chacune d'un verre d'eau-de-vie.

Cette danse était à peine achevée, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier d'Okhotsk qui apportait à Lapérouse des dépêches d'Europe. Ces nouvelles étaient heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour le chef de l'expédition qui était promu au grade de chef d'escadre. Le gouverneur-général voulut célébrer cet événement par le bruit de toute l'artillerie de la place, et combla Lapérouse de marques d'amitié et d'affection. Il offrit aux officiers des frégates des présents de toute espèce qu'il sut leur faire accepter par son affabilité. Pour reconnaître ses bons procédés, on lui fit cadeau de la relation du troisième voyage de Cook, qui parut lui faire un grand plaisir; il avait à sa suite tous les personnages mis en scène dans cette relation, M. Schemalev, le bon curé de Paratounka, le malheureux Ivaschkin \*, qui, à mesure que le

\* Ce fut avec le plus vif intérêt que Lapérouse trouva au Kamtchatka le vieillard Ivachskin, dont les journaux anglais avaient longtemps entretenu l'Europe. Cet intérêt s'accrut encore lorsqu'il apprit que le seul délit de cet in-

gouverneur traduisait les passages qui les concernaient, s'écriaient qu'ils étaient de la plus exacte vérité.

Les Français levèrent le plan de la baie d'Avatcha. Cette baie est sans contredit une des plus belles, des plus sûres et des plus commodes qu'on puisse rencontrer. Deux ports vastes, l'un

fortuné consistait dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Elisabeth au sortir d'une partie de table, où le vin avait égaré sa raison : il était alors âgé de moins de vingt ans. Officier aux gardes, d'une famille distinguée de Russie, d'une figure aimable, il fut dégradé, envoyé en exil au fond du Kamtchatka, après avoir reçu le knout et avoir eu les narines fendues. L'impératrice Catherine lui avait fait grâce depuis plusieurs années ; mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des forêts du Kamtchatka, le souvenir et la honte d'un supplice injustement subi, le rendirent insensible à cet acte de justice, et il persista dans sa résolution de mourir en Sibérie. Lapérouse, respectant son malheur, le pria d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce qu'il jugea pouvoir lui être utile. Ivaschkin avait été élevé à Paris ; il entendait encore un peu le français, et il retrouva quantité de mots pour exprimer sa reconnaissance. Il rendit en même temps aux voyageurs le service de leur faire connaître le tombeau de Delisle de la Croyère, astronome et géographe, mort en 1711, au retour d'une expédition faite par ordre du Tzar, pour reconnaître les côtes d'Amérique. Les Français consacrèrent la mémoire de leur compatriote en attachant une inscription à son monument funèbre et en donnant son nom à une île près des lieux où il avait abordé.

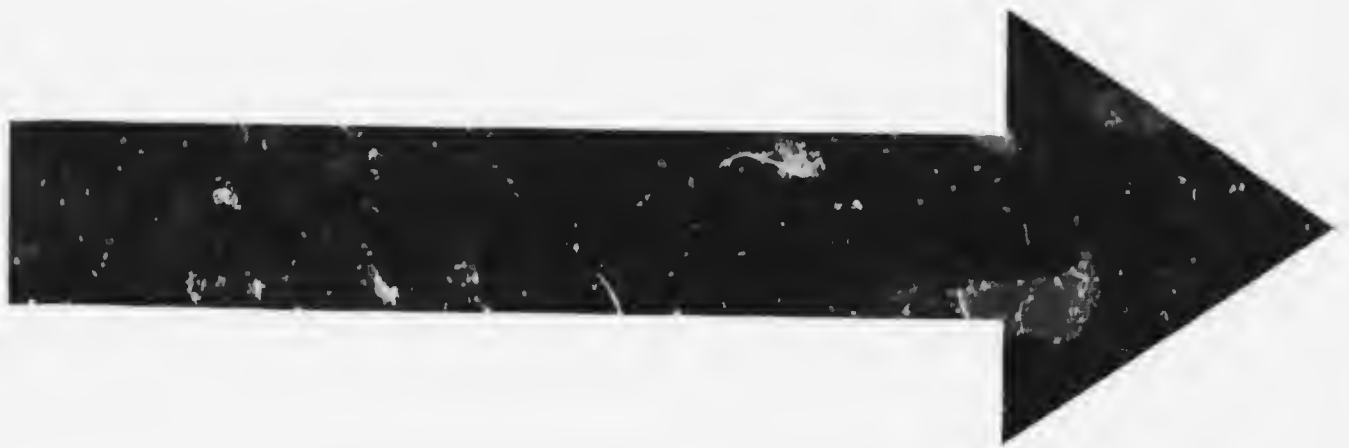
sur la côte de l'est, l'autre sur celle de l'ouest, pourraient contenir tous les vaisseaux des marines française et anglaise. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme, derrière ce village, un petit fort fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtiments désarmés peuvent passer l'hiver. L'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises, et la nature ne peut rien offrir de plus commode.

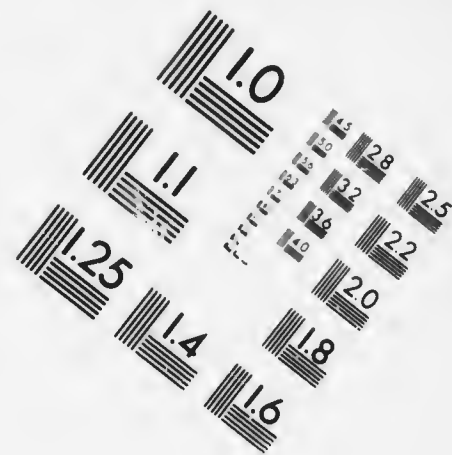
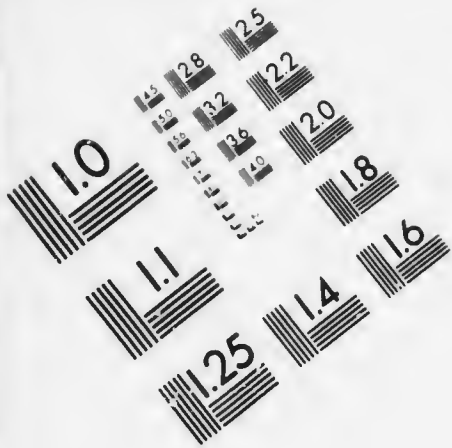
« Ce n'est point aux navigateurs étrangers, dit Lapérouse, que la Russie doit ses découvertes et ses établissements sur les côtes de la Tartarie orientale et sur celle de la presqu'île du Kamtchatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très-longtemps, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer; mais, plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtchatka que sur la fin du dix-sep-

tième siècle ; leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitants eut lieu en 1696. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1741.

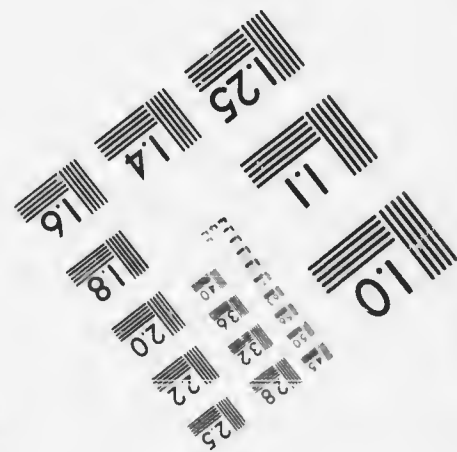
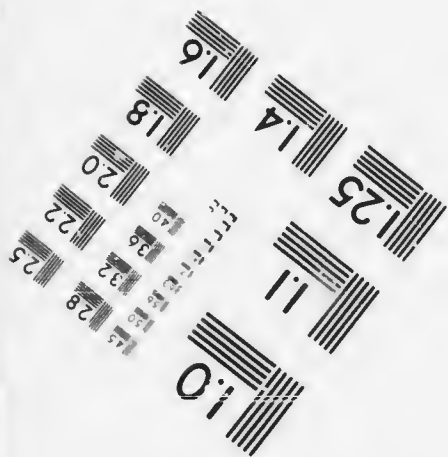
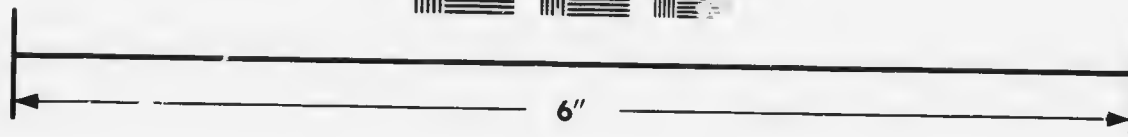
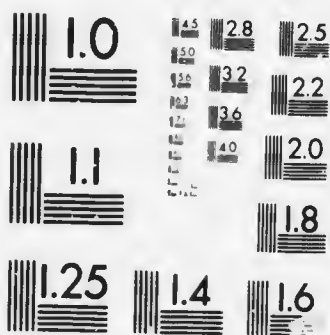
» On connaîtrait très-imparfaitement les avantages que la Russie retire de ses colonies à l'orient de l'Asie , si l'on ignorait qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du Kamtchatka , vers les côtes de l'Amérique ; celles de Behring et de Tschirikov sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite , on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aléoutiennes , les groupes plus à l'est connus sous le nom d'Onolaska , et toutes les îles au sud de la presqu'île du Kamtchatka.

» La Russie ne fait que très-peu de dépenses pour étendre ses possessions ; des négociants ordonnent des armements à Okhotsk , où ils construisent , à frais immenses , des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur , ayant un seul mât au milieu , à peu près comme nos cutters , et montés par quarante à cinquante





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

25

2

///



hommes , tous plus chasseurs que marins ; ceux qui partent d'Okhotsk au mois de juin débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatk et la première des Kouriles , dirigent leur route à l'est , et parcourent différentes îles pendant trois ou quatre ans , jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays , ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement et donner aux armateurs un profit , au moins de cent pour cent , pour leurs avances.

» Lorsque ces bâtiments reviennent , ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatcha , mais ils font constamment leurs retours à Okhotsk , où résident leurs armateurs et les négociants qui vont directement commercer avec les Chinois sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent dans tous les temps d'entrer dans la baie d'Avatcha , les navigateurs russes y relâchent lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okhotsk avant la fin de septembre. Un règlement très-sage a défendu de naviguer dans la mer d'Okhotsk après cette époque , à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent qui ont occasionné sur cette mer de très-fréquents naufrages.

» Les glaces ne s'étendent jamais dans la baie d'Avatcha qu'à trois ou quatre cents toises du rivage. Il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Patatounka et d'Avatcha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtchatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de la Provence ; mais les neiges dont nous étions environnés le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre était couverte tous les matins, tout nous faisait pressentir que le froid doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

» Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitants, russes ou kamtchadales, de l'ostrog (district) de Saint-Pierre et Saint-Paul. Ils étaient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poêles allumés, était de 28 ou 30 degrés au-dessus de glace. Nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le gouverneur avait le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans

son appartement. Ces peuples sont accoutumés aux extrêmes; on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et d'aller immédiatement se rouler sur la neige.

» L'ostrog de Saint-Pierre avait deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés. Ils consistent en une chambre très-basse, au milieu de laquelle est un four bâti en pierre sèche, qu'on chauffe comme les fours à cuire le pain. Sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre pour ceux qui veulent se baigner, de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur. On jette de l'eau sur le sommet de la voûte, lorsqu'elle est rougie par le feu qui est dessous; cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante.

Les Kamtchadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres habitudes de leurs vainqueurs; leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille âmes dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51<sup>e</sup> degré

jusqu'au 63<sup>e</sup>, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude; ainsi, l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre, et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni peulains, ni veaux, parce que ces animaux seraient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font jusqu'à vingt-quatre lieues par jour; on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course. Cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtchadales; les peuples de Tchoka et les Tartares de la baie de Castrics n'ont pas d'autres attelages.

» Nous avons un extrême désir de savoir si les Russes ont quelque connaissance de ces différents pays, et nous apprîmes de M. Kaslov que les bâtiments d'Okhotsk avaient aperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amour, mais qu'ils n'y avaient jamais descendu, parce qu'elle est au-delà des limites des établissements de l'empire de Russie sur cette côte. »

Le curé de Paratounka donna aux officiers de l'expédition des détails sur les Kouriles, dont il avait aussi la conduite spirituelle, et où il faisait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles ; ainsi, ils disent : la première, la deuxième, etc. , jusqu'à la vingt-unième, où s'arrêtent leurs prétentions. De ces vingt-une îles, quatre seulement sont habitées, la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième ; les autres sont absolument désertes, et les insulaires n'y abordent en pirogues que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve de bois sur aucune. Les habitants réunis des quatre îles habitées forment au plus une population de quatorze cents personnes. Ils sont très-velus, portent de longues barbes, et n' vivent que de phoques, de poisson et de chasse. Du reste, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ont tous embrassé la religion chrétienne.

Le gouverneur-général Kaslov se montra si obligeant envers ses hôtes, que Lapérouse n'eut qu'à demander pour l'obtenir la permission d'envoyer son journal en France par le jeune

Lesseps, qui s'était embarqué avec lui comme interprète pour la langue russe. Il crut en même temps rendre service à sa patrie en procurant à un jeune homme actif et entreprenant l'occasion de connaître par lui-même les diverses provinces du vaste empire russe. M. Kaslov, d'ailleurs, déclara qu'il l'acceptait pour son aide-de-camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui faciliterait les moyens de se rendre à Pétersbourg. Au moment de la séparation, les officiers des frégates, comme par un secret pressentiment du sort cruel qui les attendait, ne purent se défendre d'un sentiment d'attendrissement; ce ne fut que les larmes aux yeux qu'ils quittèrent un ami que ses qualités précieuses leur avaient rendu cher, et qui allait entreprendre sur une terre étrangère un voyage aussi long que pénible \*.

\* Lesseps partit de Petropavlosk le 7 octobre 1787. Sa route, jusqu'à Pétersbourg, fut semée d'incidents et de périls sans nombre, dont on trouve la relation dans son journal si plein d'intérêt. Le jeune interprète ne se laissa point abattre, et accomplit sa mission avec un soin scrupuleux : il rapporta en France les résultats des travaux de l'expédition. C'était le seul Français qui fût destiné à revoir sa patrie. Le lecteur, qui voudrait connaître plus à fond le Kamtchatka, peut consulter le journal historique du voyage de Lesseps, publié à Paris en 1790. Les détails qu'on y rencontre sont certainement les plus vrais et les plus curieux qu'on ait publiés sur ce pays.

Cependant le froid avertissait Lapérouse qu'il était temps de songer à partir; le terrain, qu'il avait trouvé, à son arrivée, le 7 septembre, du plus beau vert, était aussi jaune et aussi brûlé le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer étaient couvertes de neige. Le commandant donna donc l'ordre de tout disposer pour le départ, et le 29 on mit sous voiles. M. Kaslov vint prendre congé des équipages; et le calme ayant forcé les frégates de mouiller au milieu de la baie, il dina à bord. Lapérouse l'accompagna à terre avec le capitaine De Laugle et plusieurs officiers; il leur donna un très-beau souper et un nouveau bal. On se sépara enfin; mais ce ne fut pas sans attendrissement. Le lendemain, à la pointe du jour, les vents ayant passé au nord, on fit le signal d'appareiller, et bientôt les Français virent disparaître cette terre dont ils emportaient le souvenir le plus doux, et où l'on avait porté si loin envers eux les égards et les soins de l'hospitalité.

Les vents du nord, qui avaient favorisé la sortie des frégates de la baie d'Avatcha, cessèrent à dix lieues au large; ils se fixèrent à l'ouest avec une opiniâtreté et une violence telle que

Lapérouse fut obligé de mettre souvent la capé à la misaine. Il dirigea alors sa route pour couper, par les 165 degrés de longitude, le parallèle de 37 degrés 30 minutes, sur lequel quelques géographes ont placé une grande île, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. Le 14 octobre, on vit de petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur les manœuvres des navires; des vols de canards, de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Le temps était fort clair, et, sur l'un et l'autre bâtiment, des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable était promise à celui qui le premier découvrirait la terre; mais l'émulation des matelots était stimulée par un motif plus puissant encore: la terre découverte devait porter le nom de celui qui la signalerait le premier.

La recherche de Lapérouse n'eut aucun résultat; pendant qu'elle s'opérait, il eut un douloureux spectacle: un matelot du bord de *l'Astrolabe* tomba à la mer en serrant le petit perroquet; soit qu'il se fût blessé dans sa chute, ou qu'il ne sût pas nager, ce malheureux ne reparut point, et toutes les tentatives de ses camarades pour le sauver furent inutiles.





## CHAPITRE IX.

Iles Hamoa (des Navigateurs.) — Mouillage à Maouma ,  
— Massacre du capitaine De Langle et de onze personnes  
des deux équipages. — Reconnaissance des îles Oiolava et  
Pola.

Après les nombreuses fatigues que coûtèrent aux équipages les efforts faits pour découvrir l'île des Espagnols, Lapérouse prit le parti de diriger sa navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes, où les routes des Quiros, des Mindana, des Tasman, des Cook, ont été croisées en tous sens par les navigateurs modernes; dans cet Océan équatorial où il existe une zone de douze à quinze degrés environ du N. au S. et de cent quarante degrés

de l'E. à l'O. , parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce que la voie lactée est dans le ciel. C'est dans cet archipel que ses instructions lui prescrivaient de naviguer pendant la troisième année de sa campagne.

Les vents furent très-variables et la mer très-agitée jusqu'au 30<sup>e</sup> degré de latitude , que l'expédition atteignit le 29 octobre. Elle jouit bientôt d'un ciel pur , et , le 5 novembre , elle coupa la ligne qu'elle avait suivie dans sa route de Monterey à Macao. Lorsqu'on eut atteint le 10<sup>e</sup> degré de latitude nord , on essuya de grandes pluies ; bientôt la chaleur devint étouffante et l'humidité extraordinaire. Lapérouse redoubla de soin pour conserver la santé des équipages pendant cette crise , produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide. Il fit distribuer chaque jour du café à déjeuner , ordonna de sécher et d'aérer le dessous des ponts , et fit laver avec de l'eau de pluie les chemises des matelots.

Les orages et les grosses mers cessèrent enfin vers le 15 novembre ; on jouit alors du ciel le plus tranquille et le plus pur. Ce beau temps accompagna les frégates jusqu'au-delà de l'équateur qu'elles coupèrent le 21 pour la troisième

fois depuis leur départ de Brest. A mesure qu'elles avançaient dans l'hémisphère sud, les oiseaux de mer devenaient plus nombreux. Les équipages les prenaient pour les avant-courcurs de quelque terre, après laquelle ils soupiraient avec une extrême impatience ; mais quoique l'horizon fût très-étendu, aucune île ne s'offrait à leur vue. Lorsqu'on eut dépassé le 6° degré, les vents de l'ouest et une forte houle rendirent la navigation extrêmement fatigante. Le 2 décembre, on passa sur la place assignée aux îles Danger du commodore Byron. Lapérouse crut devoir profiter des vents d'ouest pour atteindre les îles Hamea (*Îles des navigateurs de Bougainville*), où il pouvait espérer de trouver les rafraîchissements dont il avait le plus pressant besoin.

Le 6 décembre, on eut connaissance de l'île la plus orientale de cet archipel : on fit route pour l'approcher, et le lendemain on reconnut sa pointe méridionale. On n'aperçut de pirogues que lorsqu'on fut dans le canal : un groupe considérable de sauvages, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir sans émotion du spectacle que la vue des frégates leur procurait, et ne les suivirent pas. Cette terre, d'environ cent toises d'élévation, est très-escarpée et cou-

verte de gros arbres. Les Français firent avec les insulaires quelques échanges de peu de valeur, et reconnurent bientôt qu'ils étaient, comme ceux des mers du sud, de la plus insigne mauvaise foi dans leurs transactions.

On continua à naviguer pour doubler une pointe derrière laquelle on espérait rencontrer un abri ; mais il fut impossible d'y trouver un mouillage. On se dirigea alors en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises séparait ces deux îles, et l'on apercevait, à leur extrémité occidentale, un îlot qu'on aurait pu prendre pour un gros rocher, s'il n'eût été couvert d'arbres.

Le lendemain, on eut connaissance d'une île plus considérable, celle de Maoua. Quoiqu'à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent à bord des frégates apporter des cochons et des fruits, ce qui donna à Lapérouse la meilleure opinion de la richesse de cette île, qui est en effet très-grande, très-peuplée et très-fertile. Tant d'avantages le rendirent moins difficile sur le choix d'un ancrage, et il ordonna de mouiller

devant Maouma, en pleine côte, par trente brasses de fond.

Le soir même, le capitaine De Langle, embarqué avec plusieurs officiers sur trois canots armés, alla reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels poussèrent la prévenance jusqu'à allumer un grand feu pour éclairer le débarquement de leurs hôtes. Tout se passa fort bien dans cette première entrevue, et les canots regagnèrent les navires.

Le lendemain, au jour levant, les naturels vinrent trafiquer à bord, échangeant des provisions contre des objets en fer, et surtout contre des verroteries qui leur plaisaient beaucoup; les chaloupes allèrent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines les suivirent dans leurs canots. Les rapports avec les habitants furent ce jour-là moins pacifiques. Des marins chargés de faire la haie de l'aiguade aux deux chaloupes laissèrent pénétrer des femmes dans leurs rangs, et un sauvage qui s'était glissé sur l'arrière de la chaloupe frappa un des matelots avec un maillet dont il s'était emparé. Au lieu de punir sévèrement l'agresseur, Lapérouse

se contenta de le faire jeter à l'eau. Il aurait fallu sévir avec plus de rigueur pour imposer à un peuple robuste et vigoureux, qui s'exagérait les avantages de sa force corporelle et méprisait les formes grêles des étrangers. Il aurait fallu prouver la puissance des Français et l'effet des armes à son autrement qu'en faisant tuer au vol un ou deux pigeons.

Cependant Lapérouse, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, abrité sous des bosquets d'arbres à fruits. Les cases y étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire de 150 toises de diamètre. Debout devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieillards, suppliaient Lapérouse de les honorer de sa visite. Il entra dans plusieurs cases. Elles avaient toutes un plancher de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes bien travaillées. Leur forme en général était elliptique, et un rang de troncs d'arbres soutenait un toit de feuilles de cocotiers. A l'intérieur régnaient, dans la plupart, l'élégance et la propreté. Pour tempérer l'ardeur du soleil, on avait disposé, dans quelques-unes, des nattes fines artistement recouvertes les unes par les

autres, en écailles de poisson, et qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos jalousies. Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges offrent à ces peuples fortunés une nourriture abondante. Ils possèdent en même temps des pigeons privés, de charmantes tourterelles et de jolies perruches. Quelle imagination ne se fût représenté cette terre privilégiée comme le séjour du bonheur ! Mais les Français ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle n'était pas celui de l'innocence : de larges blessures cicatrisées, ou encore saignantes, trahissaient chez les sauvages des habitudes belliqueuses et turbulentes, et leurs traits annonçaient une grande férocité.

A bord des frégates, et pendant l'absence des chefs, cette turbulence s'était encore mieux révélée. Malgré la vigilance des sentinelles, des sauvages s'étaient glissés sur le pont, ils avaient volé çà et là quelques objets, et à la violence il avait fallu opposer la force. Mais ces hommes aux formes herculéennes se moquaient de la taille peu avantageuse des Français et riaient de



leurs menaces. Il eût fallu constater notre supériorité par des actes de vigueur ; on ne le fit pas. Lapérouse avait une expérience à faire ; elle coûta cher aux frégates.

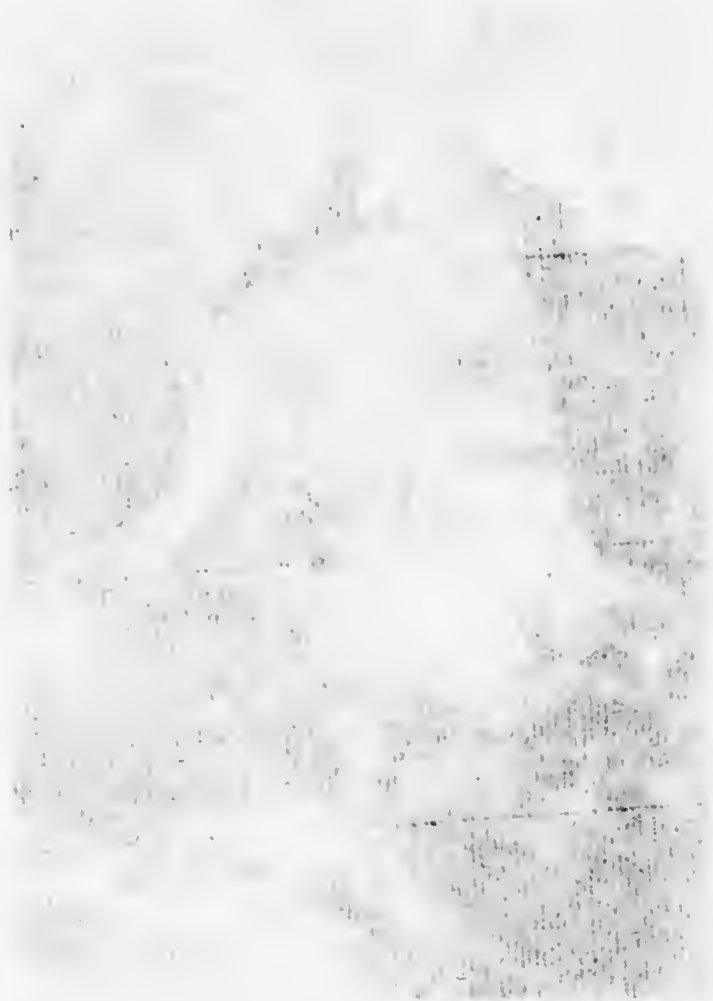
La fatalité d'ailleurs semblait pousser le capitaine De Langle vers le désastreux événement qui lui coûta la vie. Dans la journée du 10, il avait reconnu un joli village dans une anse voisine ; il voulut y retourner le lendemain, malgré les répugnances de Lapérouse. Le 11, vers midi, les deux chaloupes des frégates et les deux grands canots, montés par soixante et une personnes, l'élite des équipages, sous les ordres de De Langle, quittèrent donc le mouillage pour se rendre à l'aiguade que cet officier avait aperçue la veille. Les embarcations étaient armées de leurs pierriers et les marins avaient des fusils et des sabres. Arrivé à l'endroit où il avait débarqué la veille, De Langle, au lieu d'une baie vaste et commode qu'il croyait trouver, ne vit qu'une anse remplie de coraux dans laquelle on ne pénétrait que par un canal étroit et tortueux. Le capitaine, qui avait reconnu cette baie à la mer haute, n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds. Il voulut d'abord rebrousser chemin et se rendre à la première aiguade qui

réunissait tous les avantages ; mais les bonnes dispositions des naturels qui l'attendaient sur le rivage avec une immense quantité de fruits et de cochons le rassurèrent. Il persista. On débarqua les pièces à eau, on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs, et l'opération commença tranquillement. Dans la première heure, le nombre des naturels ne s'élevait guère à plus de 200, nul danger n'existait pour De Langle avec les moyens de défense qu'il avait en son pouvoir ; mais peu à peu, de tous les côtés, arrivèrent de nombreuses pirogues, et bientôt 1500 insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique. Alors commencèrent le désordre et la confusion. Pour y mettre un terme, De Langle, mal inspiré, s'avisa de distribuer des présents à des hommes qu'il prit pour des chefs. Cette largesse ne satisfit personne, ni les naturels qui en furent l'objet, ni ceux qui ne reçurent rien. Ces derniers en devinrent au contraire jaloux jusqu'à la rage, et dès lors le conflit devint inévitable.

De Langle avait ordonné la retraite vers les chaloupes, et les sauvages ne la troublèrent point ; seulement ils entrèrent dans l'eau et suivirent les Français obligés aussi de marcher

quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations. Dans ce trajet, les fusils et les cartouches furent mouillés. Tout resta calme, jusqu'à ce que l'ordre fût donné de lever les grapins et de mettre les chaloupes à flot. A ce moment, quelques pierres furent lancées : De Langle y répondit par un coup de fusil tiré en l'air, qui fut le signal d'une attaque générale de la part des indigènes. Une grêle de pierres, lancées à une très-petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. Le capitaine lui-même fut renversé et tomba du côté du babord de l'embarcation, où plus de deux cents sauvages fondirent sur lui et le massacrèrent sur-le-champ à coups de casse-tête ; lorsqu'il fut mort, ces furieux attachèrent son corps à la chaloupe afin de profiter plus sûrement de ses dépouilles. Près du commandant tombèrent à la même minute, et surpris comme lui, le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de sauvages éparpillés çà et là, et offrant à peine une prise au jeu des pierriers et de la mousqueterie. Attaqués de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière, les équipages ne savaient plus ni à qui obéir, ni comment se défendre.

e les  
t les  
me,  
e les  
A ce  
De  
é en  
erale  
zes,  
neur  
qui  
ême  
l de  
ages  
amp  
s fu-  
n de  
Près  
ate,  
non,  
lots.  
nées  
eine  
ous-  
, de  
ient  
dre.



queterie. Attaqués de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière, les équipages ne savaient plus ni à qui obéir, ni comment se défendre.



, de  
ient  
dre.



C'était un horrible combat, une mêlée sanglante et confuse, où l'avantage de la situation devait annuler et dominer la supériorité des armes à feu.

On ne pouvait tout à la fois dégager les chaloupes engravées et se défendre contre les attaques des naturels. Le lieutenant Boutin, qui commandait la deuxième chaloupe, ordonna bien de faire feu ; à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un sauvage ; mais on n'eut pas le temps de recharger. Les chaloupes furent donc évacuées et on parvint à rejoindre les canots restés heureusement à flot. Ce mouvement opéra une diversion salutaire. Les sauvages, emportés par l'ardeur du pillage, se précipitèrent sur les embarcations qu'on leur abandonnait, se disputant avec acharnement les moindres bagatelles. On eût dit une nuée d'oiseaux de proie s'abattant sur des cadavres. En peu de minutes, les embarcations furent dépecées, et s'en allèrent par lambeaux : bancs, avirons, agrès, clous, ferrements. Occupés à cette œuvre de destruction, les agresseurs oublièrent les équipages fugitifs. Ceux-ci, parvenus jusqu'à leurs canots, avaient jeté à la mer toutes les pièces à eau, afin de s'alléger et de faire



place à tout le monde ; puis ils s'étaient dirigés vers le large. Dans le plus étroit de la passe , un incident faillit toutefois compromettre de nouveau le salut de ces malheureux. Le canot de l'*Astrolabe* toucha. La situation était critique : des deux côtés du chenal , et à dix pieds au plus de distance , un banc de récifs permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque contre les fugitifs. D'ailleurs le pillage des chaloupes était achevé , et cette masse de furieux , ivre d'un premier succès , restait tout entière disponible. Elle accourut en effet en poussant des cris horribles , croyant tenir une nouvelle proie , et espérant couper la retraite aux Français ; mais plusieurs décharges faites à propos sauvèrent nos marins d'une seconde catastrophe. Les canots se dégagèrent et regagnèrent les frégates.

Quand ces embarcations remplies de blessés arrivèrent à bord , et qu'on eut appris le tragique événement qui venait d'avoir lieu , un long cri de vengeance retentit parmi les équipages. Il y avait autour des vaisseaux cent pirogues , où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence : c'étaient les frères , les enfants , les compatriotes des bar-

baires qui venaient de commettre le crime le plus odieux; c'eût été une belle lécatombe offerte aux mânes des victimes. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur leurs armes; mais Lapérouse, toujours humain, arrêta ces mouvements naturels de vengeance. Il se contenta de faire tirer un seul coup de canon à poudre, pour disperser les pirogues; en moins d'une heure elles avaient toutes disparu.

Lapérouse eut d'abord le projet d'ordonner une nouvelle expédition pour venger ses malheureux compagnons de voyage, et reprendre les débris de ses chaloupes. Dans cette vue il approcha la côte pour y chercher un ancrage, mais il ne trouva que le même fond de corail rencontré par De Langle, avec une houle qui roulait à terre et faisait briser les récifs. Il céda d'ailleurs aux représentations du lieutenant Boutin, qui lui fit entrevoir que la situation de cette baie était telle, que si les canots avaient le malheur d'y échouer, il n'en reviendrait pas un seul homme, parce que les arbres, qui touchaient presque le bord de la mer, mettant les sauvages à l'abri de la mousqueterie, laisseraient les Français, après leur débarquement, exposés à une grêle de pierres.

On conçoit ce qu'il dut en coûter au capitaine pour s'arracher d'un lieu si funeste, et pour abandonner les corps de ses compagnons massacrés, surtout celui de son ancien ami, d'un homme de cœur, plein de jugement, de connaissances, et l'un des meilleurs officiers de la marine française. Mais, après deux jours de vaines tentatives, il fallut, la tristesse et la rage dans l'âme, se résigner à abandonner ces funestes parages, qui reçurent le nom d'*Ile du Massacre*.

L'ordre fut donc donné, le 14 décembre, d'appareiller, et on se dirigea vers l'île d'Oïolava, séparée de celle de Maouna par un canal d'environ neuf lieues. Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenues à la distance de trois lieues de sa pointe nord-ouest, les frégates furent environnées d'une innombrable quantité de pirogues chargées de provisions de tous les genres. Les sauvages qui les montaient avaient le même type extérieur que ceux de Maouna; mais leurs manières étaient plus douces, et il régna beaucoup plus de tranquillité dans les échanges. Dans la soirée, les frégates mirent en panne par le travers du village,

le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud. Il occupait une vaste plaine couverte de maisons depuis la base des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes sont à peu près au milieu de l'île, d'où le terrain, incliné en pente douce, présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure. On voyait la fumée s'élever du sein de ce village, comme du milieu d'une grande ville; la mer était couverte de pirogues sans nombre, attirées en partie par la curiosité, en partie par le désir de faire des échanges. Ces sauvages n'avaient aucune connaissance du fer; ils rejetèrent constamment celui qu'on leur offrait, et ils préféraient un seul grain de rassade à une hache; ils étaient riches des biens de la nature, et ne recherchaient dans leurs échanges que des superfluités. Parmi un assez grand nombre de femmes, Lapérouse en remarqua deux ou trois d'une physionomie agréable. Leurs cheveux, ornés de fleurs et d'un ruban vert en forme de bandeau, étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille était élégante; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes, annonçaient la douceur, tandis que ceux des hommes exprimaient la surprise et la férocité.

A l'entrée de la nuit, l'expédition continua sa route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent à terre. Le lendemain, on rangea l'île de Pola beaucoup plus près que la précédente; la catastrophe de Maouna y était probablement connue, car les frégates ne furent visitées par aucune pirogue. Pola, un peu moins grande, mais aussi belle que la populeuse Oïolava, n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très-boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux; ce n'est qu'après avoir doublé la pointe ouest de cette île, qu'on trouve une mer calme et sans brisants, qui promet d'excellentes rades.

L'archipel des Navigateurs de Bongainville se compose de sept îles, situées vers le quatorzième degré de latitude sud, et entre les cent soixante-onze et cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale; elles forment un des plus beaux groupes des mers du Sud. Les habitants en sont très-grands et très-bien faits; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix et onze pouces; mais ils sont moins étonnants par leur

taille que par les proportions colossales de leurs membres. Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler aux fleuves de la Fable, qu'on nous représente couverts de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie. La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès. Nous avons vu avec quelle élégance ils construisent leurs cases. Ils vendent aux Français, pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds, d'une seule pièce, et tellement polis qu'ils semblaient être enduits de vernis. Ils fabriquent aussi des nattes extrêmement fines et quelques étoffes de papier et de toile, dont les chefs se couvrent le corps comme d'une jupe. Leur langue est un dialecte du langage des îles de la Société et des Amis.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que les Français eurent occasion d'observer, trente

au moins s'annoncèrent à eux comme des chefs ; ils exerçaient une espèce de police , et distribuait de grands coups de bâton à ceux qui les entouraient : mais jamais souverains ne furent moins obéis , l'ordre qu'ils avaient donné était aussitôt transgressé. C'est avec raison que Bougainville les appela *les Navigateurs* ; tous leurs voyages se font en pirogue , et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur le bord de la mer , et n'ont de sentier que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Lapérouse n'aperçut aucun morai (tombeau) , et ne put être témoin d'aucune de leurs cérémonies religieuses.

---

## CHAPITRE X.

Iles de Niouha (des Cocos et des Traîtres). — Arrivée aux îles Tonga (des Amis). — Relations avec les habitants de Tongatabou. — Ile Norfolk. — Arrivée à Botany-Bay.

Lapérouse vit de très-près la grande et superbe île de Pola, mais il n'eut aucune relation avec les naturels; l'exaspération était encore trop vive parmi ses équipages pour qu'il se décidât à y mouiller. Lorsqu'il eut doublé la côte occidentale de l'île, il n'aperçut plus aucune terre. Le 21 décembre, il eut connaissance de deux îles, qu'il reconnut parfaitement pour être les îles Niouha (*Iles des Cocos et des Traîtres* de Schouten). La première a la forme d'un pain



de sucre très-élevé ; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime , et son diamètre est à peu près d'une lieue ; elle est séparée de l'*Ile des Traîtres* par un canal d'environ trois milles ; celle-ci est basse et plate , et a seulement vers le milieu un morne élevé. Un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties.

On mit en panne à deux milles d'une large baie , située dans la partie occidentale de l'île des Traîtres. Vingt pirogues s'approchèrent à l'instant des frégates pour faire des échanges ; elles étaient chargées de cocos d'une beauté extraordinaire , et d'autres provisions du pays , et l'on s'apercevait facilement que les indigènes de ces îles avaient déjà commercé avec les Européens ; ils paraissaient farouches et méchants , et tous avaient deux phalanges de moins au petit doigt de la main gauche. Chaque île dans ces parages rappelait aux Français la perfidie des naturels : les équipages de Roggwen avaient été attaqués à coups de pierres à l'île de la Création , dans l'est de celle des Navigateurs ; ceux de Schouten avaient essuyé le même traitement sur l'île des Traîtres , en vue de laquelle se trouvaient alors les frégates ; et leurs propres compagnons venaient d'être assassinés à Maouma. Ces ré-

flexions avaient singulièrement modifié leur manière d'agir avec les sauvages ; ils réprouvaient avec force les moindres vols et les moindres injustices ; ils leur refusaient la permission de monter à bord , et menaçaient de la mort ceux qui oseraient y monter malgré eux. Cette conduite , si différente du système de modération qu'ils avaient suivi jusqu'alors , tint les naturels de l'île des Traîtres en respect.

Le 23 décembre , pendant qu'ils faisaient le commerce de cocos avec les sauvages , ils furent assaillis d'un fort grain qui dispersa les pirogues. Plusieurs chavirèrent , et , après s'être relevées , elles regagnèrent promptement la terre. Le temps était menaçant ; on fit cependant le tour de l'île des Traîtres , pour en découvrir toutes les pointes et en lever le plan avec exactitude. Lapérouse se dirigea ensuite vers les îles Tonga (*archipel des Amis*) , se proposant de reconnaître celles que le capitaine Cook n'avait pas eu le temps d'explorer.

Cependant , tous ceux qui avaient des symptômes de scorbut souffraient extrêmement de l'humidité ; cette maladie , n'ayant que peu de prise sur les matelots , régnait particulièrement

chez les officiers et leurs domestiques, qui n'étaient pas accoutumés à naviguer, et qui ne pouvaient supporter la disette de vivres frais. Le cuisinier David succomba le 10 décembre aux atteintes de ce mal terrible. Pour en préserver ses équipages, Lapérouse leur fit boire du *spruce beer* \*. On en distribuait chaque jour une bouteille par homme, avec une demi-pinte de vin et une ration d'eau-de-vie, étendue de beaucoup d'eau; en même temps on leur fit manger deux fois par jour de la viande de porc frais, provenant des cochons qu'on avait achetés à Maonna. Ce nouveau régime fit sur les corps l'effet d'une longue relâche; les enflures des jambes et tous les symptômes du scorbut disparurent.

Les vents de nord-nord-ouest étaient toujours pluvieux, et souvent aussi forts que les vents d'ouest qui soufflent sur les côtes de Bretagne. Le 27 décembre, on découvrit l'île de Vavao. Cette île, que le capitaine Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des habitants des îles Tonga, est une des plus considérables de cet archipel. L'honneur de sa découverte appartient à l'Espagnol

\* Sorte de bière.

Maurelle, qui l'explora en 1781, dans sa traversée de Manille à San-Blas, sur la côte occidentale du Mexique.

Lapérouse courut différents bords dans la journée du 27 pour approcher de Vavao. Ayant poussé pendant la nuit sa bordée au nord, afin d'étendre sa vue douze ou quinze lieues au-delà de l'île, il eut connaissance de celle de la Amargura du même Maurelle; après en avoir fait le relèvement, il ordonna d'arriver vers Vavao où on n'apercevait que du haut des mâts. On fut bientôt à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avait mouillé; mais comme le chef d'escadre avait hâte d'arriver à Botany-Bay, il se contenta de mettre en panne assez près de terre, pour relever l'île et pour nouer quelques relations avec les insulaires; le temps était si mauvais et le ciel si menaçant, qu'aucune pirogue ne s'approcha des frégates. Lapérouse fit alors route vers l'île Latté, comprise dans la liste des îles Tonga donnée par le capitaine Cook. Il l'approcha à deux milles, bien certain que par le temps affreux qu'il faisait aucune pirogue ne hasarderait de se mettre en mer. On fut chargé, sous cette île, d'un grain qui força les navires de porter vers Kao et Tafua, décou-

vertes en 1774 par Cook, revues par Maurelle en 1781. Kao est une île très-élevée, bien peuplée, et de neuf milles de circuit. Quant à Tofona, elle est haute aussi, peu peuplée, et couronnée par un volcan en activité.

Après avoir reconnu ces deux terres volcaniques, Lapérouse continua sa route, et releva les deux écueils de Homga-Tonga et Homga-Hapāi, distant l'un de l'autre de deux milles, espèces de phares hérissés de broussailles à leur sommet qui signalent la grande île de Tonga-Tabou. Enfin, le 31 décembre, on aperçut du haut des mâts la métropole de l'archipel, terre fertile, peu élevée, mais couverte de la plus riche végétation. Lapérouse fit gouverner sur la pointe méridionale de l'île, dont on pouvait s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisait avec fureur sur toute la côte; mais au-delà de ces brisants on apercevait les vergers les plus riants. Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en villages, mais éparses dans les champs, comme les fermes dans les plaines les mieux cultivées de l'Europe. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer et s'avancèrent vers les frégates; mais les insulaires qui les montaient ne les manœuvraient qu'avec timidité; quoique

la mer fût très-belle, ils n'osèrent approcher à plus de huit ou dix toises des frégates qui étaient en panne. Ils se jetaient alors à la nage, tenant dans chaque main des noix de coco qu'ils échangeaient contre des morceaux de fer, des clous ou de petites haches. Leurs pirogues ne différaient en rien de celles des habitants des îles des Navigateurs; mais elles étaient dépourvues de voiles. La plus grande confiance s'établit promptement entre eux et les étrangers. Ils s'enhardirent à monter à bord; les Français, instruits par les voyages de Cook, leur parlèrent de Poulaho, de Finaou et de quelques autres chefs : ils avaient l'air d'être de vieilles connaissances qui se revoient et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire donna à entendre qu'il était fils de Finaou, et ce titre, vrai ou usurpé, lui valut plusieurs présents; il poussait un cri de joie chaque fois qu'il en recevait un, et cherchait à faire comprendre par signes aux voyageurs que, s'ils allaient mouiller sur la côte, ils y trouveraient des vivres en abondance, et que les pirogues étaient trop petites pour les apporter en pleine mer. Ces sauvages étaient bruyants dans leurs manières; mais leurs traits n'avaient aucune expression de férocité. Leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçait en eux une origine com-

munie avec les habitants de l'archipel des Navigateurs. La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt comme marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles Niouha.

Devenu prudent et circonspect, Lapérouse ne voulut pas hasarder le débarquement. Toutes ses relations avec les habitants de Tonga-Tabou se réduisirent à une simple visite de la part de ceux-ci \*. Le 1<sup>er</sup> janvier 1788, ayant perdu tout

\* Lapérouse n'ayant fait que recevoir à son bord quelques indigènes des îles Tonga, n'eut pas le temps d'observer ces insulaires qu'il se proposait d'ailleurs de revoir plus tard. Nous suppléerons à cette lacune de sa relation, en consignand ici sur cet archipel si intéressant de l'Océanie quelques détails empruntés aux navigateurs modernes.

Les habitants des îles Tonga ont le teint à peu près semblable à celui des populations de l'Enrop méridionale, le nez aquilin, les lèvres minces, les cheveux généralement lisses, la taille haute et bien proportionnée. Leur physionomie est agréable, leur maintien grave et décent. La température de leur climat et une nourriture saine et abondante, les maintiennent généralement dans un état de santé assez prospère ; cependant ils sont sujets à certaines maladies : la lèpre élephantiasis, le marasme et les éruptions cutanées.

Leur caractère offre les plus choquantes disparates : ils sont en même temps bienveillants et cruels, généreux et cupides, hospitaliers et égorgant leurs hôtes, affables et pro-

espoir d'obtenir, en louvoyant au large, assez de vivres frais pour suffire à la consommation de ses équipages, il prit le parti de se diriger vers Botany-Bay, sur la côte O. de l'Australie (Nouvelle-Hollande); il devenait d'ailleurs urgent de réparer la perte des chaloupes en en construisant de nouvelles. Le 2 au matin, il aperçut l'île Pylstart, dont la plus grande largeur est d'un quart de lieue. Elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte, et peut ne servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

fondément dissimulés; mais ce qui les distingue particulièrement, c'est le courage et l'intelligence. Chez eux l'idée du crime se borne aux infractions du tabou et au manque d'obéissance envers les chefs. Ils connaissent plusieurs de nos occupations, par exemple l'administration des propriétés, le jeu, la danse et le charme de la conversation. Leurs entretiens roulent presque toujours sur les *Papa-Languis* ou Européens qui viennent les visiter. Parmi les nombreuses professions qu'ils exercent avec adresse, il faut citer la construction des cases et celle des pirogues, la fabrication de colliers avec les dents de cachalot; la construction des caveaux pour la sépulture des chefs; la pêche au filet et à l'hameçon; l'art de tanner et celui de ciseler les casse-têtes.

Le vêtement de ces insulaires consiste en une natte fine ou pièce d'étoffe dont ils s'enveloppent le corps en lui faisant faire un tour et demi sur les reins et l'arrêtant sur la ceinture. Pour coiffure, ils ont un petit bonnet ou un morceau d'étoffe roulé en turban, ou bien encore une simple visière en feuilles de cocotier tressées, espèce de garde-vue contre les rayons du



Les calmes forcèrent les frégates à rester pendant trois jours en vue de ce rocher. Le soleil, que l'on avait au zénith, entretenait ces calmes plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Lapérouse remarqua qu'en général les vents alisés étaient bien peu fixes dans ces parages. Le 13, on eut connaissance de l'île Norfolk et de deux îlots qui sont à sa pointe méridionale. Lapérouse laissa tomber l'ancre à un mille de terre. La mer brisait avec force autour de cette île; mais il se flattait que ses canots trouveraient un abri derrière de grosses roches

soleil. Les uns portent les cheveux longs et flottants, d'autres les coupent ras; d'autres, enfin, les teignent en blanc ou en rouge, et les frisent ensuite avec le plus grand soin. Les deux sexes poussent la propreté corporelle jusqu'à l'excès.

Leurs armes sont des lances et des casse-têtes de toutes les formes. Depuis que les Européens fréquentent leurs îles, ils ont acquis d'eux plusieurs fusils et un grand nombre de baïonnettes qu'ils adaptent à de longs bâtons.

Ils ont divers instruments de musique, entre autres une sorte de tambour et une flûte formée d'un bambou fermé aux deux extrémités, et percé de six trous, dans lesquels on souffle avec les narines. Comme à Taïti et aux îles Hawaii, ces peuples ont des chants nationaux. Les uns sont destinés à retracer les événements historiques des premiers âges, les autres à servir d'accompagnement aux danses, qui sont gracieuses, élégantes et variées.

Le culte en vigueur chez ces insulaires, est celui des *lotouas* (esprits), divinités vagues et assez mal définies.

qui bordaient la côte. Il chargea donc le capitaine Clonard de conduire quatre embarcations à terre, avec ordre de ne pas risquer le débarquement, si elles couraient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Le capitaine fit une demi-lieue sans trouver un point où il fût possible de débarquer. Il voyait l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avait coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé en beaucoup d'endroits une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur la côte. Quand le débarquement eût été possible, on n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant le cours très-rapide de quelques torrents qui avaient formé des ravins. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île était couverte de pins et tapissée de la plus belle verdure. Lapérouse suivit du bord avec sa lunette le mouvement des canots, et voyant qu'ils ne trouvaient aucun lieu commode pour débarquer, il fit le signal de ralliement. Bientôt après, il donna l'ordre d'appareiller.

On força alors de voiles vers Botany-Bay, qui n'était plus éloignée que de trois cents lieues. Le 14 janvier, après le coucher du soleil, le

chef d'escadre fit le signal de mettre en panne et de sonder, en filant deux ceuts brasses de ligne. Le plateau de l'île Norfolk lui avait fait croire que le fond pouvait se continuer jusqu'à la Nouvelle-Hollande; mais cette conjecture était fautive, et il continua sa route avec une erreur de moins dans l'esprit. Il faisait beaucoup de chemin le jour et très-peu la nuit, parce qu'il n'avait été précédé par aucun navigateur dans la route qu'il parcourait alors.

Le 23 janvier, on eut enfin connaissance de la côte de la Nouvelle-Hollande (Australie); elle était peu élevée, et il n'est guère possible de l'apercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très-variables, en sorte que l'on passa la journée du 24 à luvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui restait à une lieue au nord. Les vents soufflaient avec force de ce côté, et les bâtiments étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courants.

Les Français eurent, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour eux depuis leur départ de Mauille, celui d'une flotte anglaise mouillée dans Botany-Bay, dont ils distinguaient les

flammes et les pavillons : c'était le commodore Philipp, qui, escorté des vaisseaux *le Sirius* et *le Supply*, venait jeter les fondements de la colonie devenue depuis si célèbre sous le nom de *Nouvelle-Galles du Sud* \*. Des Européens sont

\* Vers la fin du siècle dernier, l'Angleterre cherchait un lieu de déportation pour ses criminels (*convicts*). Grâce à Banks, elle songea à l'Australie et à Botany-Bay, que ce naturaliste avait visitées dans son premier voyage avec Cook. La première tentative eut lieu en 1787. Neuf bâtiments furent armés pour transporter les condamnés dans la nouvelle colonie, avec quelques soldats d'escorte et des munitions. La frégate *le Sirius* et le brick *Supply* devaient protéger la marche de ce convoi, et le commodore Philipp, premier gouverneur de ce poste pénitentiaire, mit son pavillon sur la frégate. Cette escadrille emmenait 1017 personnes, savoir : 565 convicts du sexe masculin, et 192 de l'autre sexe ; puis les diverses personnes chargées de l'organisation et de la police de la colonie.

Parti des ports de l'Angleterre le 13 mai 1787, l'escadre arriva dans la rade de Botany-Bay le 20 janvier 1788. A peine mouillé, le commodore Philipp reconnut le terrain signalé par Banks ; mais il comprit bientôt qu'il était impropre à une colonisation, et force fut d'aller jeter l'ancre à quelques milles plus au nord devant le port Jackson. Ce fut là qu'on fonda la ville de Sydney, premier nom de l'établissement. Dans une entreprise de cette nature, il était impossible que les commencements ne fussent pas difficiles ; mais la patience anglaise ne se rebuta point. On donna des terres aux soldats qui voulaient se servir de leurs bras pour se créer une condition meilleure.

Depuis lors, la situation devint de plus en plus prospère.

tous compatriotes à une si grande distance de leur pays, et les Français avaient la plus vive impatience de gagner le mouillage. Ce ne fut cependant que le 26 janvier qu'il leur fut permis d'y atteindre. Lapérouse eut les relations les plus agréables avec les officiers anglais qui lui firent toutes les offres de services possibles et lui donnèrent des détails sur le but de leur expédition. Le commodore Philipp se chargea des dépêches du chef d'escadre français pour sa patrie.

---

Ici se termine le voyage de Lapérouse. On

Longtemps hostiles aux nouveaux débarqués, les tribus sauvages finirent par se familiariser et par faire la paix. Les défrichements s'opérèrent sur une plus grande échelle. Le produit des récoltes s'accrut progressivement, et les bestiaux apportés d'Europe multiplièrent à l'infini. Les villes de Sydney et de Paramatta commencèrent à s'organiser régulièrement. On établit des magistrats, des constables et des watchmen; on construisit des églises, des écoles, des hospices et des prisons. Enfin la progression de la jeune colonie a été si rapide qu'aujourd'hui elle compte plusieurs villes parfaitement régulières et bien ordonnées, et une population de plus de soixante mille âmes. Quand on considère d'où est partie la Nouvelle-Galles du Sud et le chemin qu'elle a fait en moins d'un demi-siècle, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie colonisateur de la nation anglaise, et de former des vœux pour que de pareils résultats s'obtiennent dans notre récente conquête de l'Algérie.

n'y trouve point le récit de sa relâche sur la côte de l'Australie, parce qu'il avait l'habitude de ne réviser son journal que lorsqu'il avait repris la mer. Ce fut de Botany-Bay qu'on reçut ses dernières nouvelles. Parmi les dépêches qu'il expédia en Europe se trouvait une lettre au ministre de la marine, dans laquelle il l'informait de la route qu'il allait suivre. Il avait l'intention, en quittant Botany-Bay, de visiter de nouveau les îles Tonga, d'explorer ensuite certaines parties de la Nouvelle-Calédonie, des îles Salomon, de la Louisiade, puis le franchir le détroit de Torrès, pour atteindre l'Île de France vers la fin de 1788. Ce fut d'après ces indications que le brave d'Entrecasteaux entreprit, comme nous l'allons voir, de chercher ses traces, avec une sollicitude qui méritait d'être couronnée d'un plus heureux succès.

---

1

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL. U.S.A.

1963

---

---

## DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES

SUR

LES INDIGÈNES DES DIVERSES ILES EXPLORÉES  
PAR LAPÉROUSE.

---

Lapérouse n'était pas le seul qui recueillit les incidents de la traversée et les épisodes des relâches. Presque tous les officiers de l'expédition tenaient un journal, dans lequel ils consignaient leurs impressions et leurs observations sur les peuplades sauvages qu'ils visitaient. Parmi ces relations, il en est une surtout qui se distingue par la justesse des aperçus et l'intérêt des détails : c'est celle du chirurgien Bottin, de la frégate *la Boussole*. Nous croyons donc utile de compléter le récit du commandant de l'expédition par des extraits des différents mémoires écrits par cet officier.

ILES DE PAQUES ET DE MAWI.

L'île de Pâques n'est pas d'un aspect aussi stérile ni aussi rebutant que l'ont dit les voyageurs :



elle est, à la vérité, presque dépourvue de bois; mais les coteaux et les vallons offrent des tapis de verdure très-agréables. La grosseur et la bonté des patates, des ignames, des cannes à sucre, annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse.

Les descriptions des indigènes données par certains navigateurs ne sont pas plus exactes. On ne trouve dans cette île, ni les géants de Roggöwen, ni les hommes maigres et languissants, par le manque de nourriture, dépeints par un voyageur moderne. J'y ai vu, au contraire, une population assez nombreuse, mieux partagée en grâce et en beauté, que toutes celles que j'ai eu occasion de rencontrer depuis, et un sol qui lui fournissait sans peine des aliments de bonne qualité et d'une abondance plus que suffisante pour sa consommation, quoique l'eau douce y fût très-rare et d'une assez mauvaise qualité.

Ces insulaires sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables; leur taille bien proportionnée est d'environ cinq pieds quatre pouces. A la couleur près, la face n'offre point de différence avec celle des Européens. La couleur de la peau est basanée; les

cheveux sont noirs; cependant quelques-uns les ont blonds. Ils ont l'usage de se peindre, de se tatouer la peau et de se percer les oreilles; ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de canne à sucre roulée en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules; ce qui paraît être, parmi les hommes seulement, un caractère de beauté qu'ils tâchent d'acquérir.

Ces peuples paraissent vivre dans l'anarchie la plus complète. Nous n'y avons distingué aucun chef; hommes et femmes, tous vont presque nus; quelques-uns seulement portent un morceau d'étoffe, avec lequel ils s'enveloppent les épaules ou les hanches, et qui descend jusqu'à mi-cuisse.

Ces insulaires ne sont pas sans industrie; on remarque même que leurs cases sont assez vastes et parfaitement construites dans leur genre. Elles sont faites avec des roseaux, soutenues par de petits chevrons, en forme de berceau, ayant cinquante pieds de long sur dix à douze de large, et autant de hauteur dans la plus grande élévation. Il y a plusieurs entrées sur les côtés, dont le plus grand diamètre n'excède pas trois pieds.

L'intérieur n'offre rien de bien remarquable : on y voit seulement quelques nattes qu'ils développent sur la terre pour se coucher, et plusieurs petits meubles à leur usage. Leurs étoffes sont faites avec le mûrier à papier ; ils font aussi des chapeaux, des paniers de jonc, et de petites figures en bois passablement travaillées.

Les poules sont les seuls animaux que nous ayons trouvés à l'île de Pâques ; et de tous les animaux sauvages les rats y sont aussi les seuls de la classe des quadrupèdes. On y voit quelques oiseaux de mer, mais en très-petit nombre ; la mer nous a paru peu poissonneuse.

Il y a dans la partie de l'est un très-grand cratère ; et l'on voit dans presque toute sa circonférence, sur les bords de la mer, un grand nombre de statues, ou espèces de bustes informes, auxquels on a seulement figuré grossièrement les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. Au pied de ces statues se trouvent les cavernes mystérieuses mentionnées dans la relation de Cook : c'est dans ces sortes d'hypogées que chaque famille donne la sépulture à ses morts.

Lapérouse, ayant déjà fait beaucoup de pré-

sents à ces insulaires, voulut leur donner de nouvelles marques de bienveillance, et contribuer à leur bonheur d'une manière plus durable, en laissant sur leur île deux brebis, une chèvre, une truie, et un mâle de chaque espèce, et en y faisant semer toutes sortes de légumes et planter toutes sortes de fruits.

Ces actes bienfaisants accomplis, nous appareillâmes et nous dirigeâmes notre route vers les îles Sandwich (Hawaii). Lorsque nous fûmes en vue de Mawi, l'une des îles de cet archipel, il s'en détacha environ deux cents pirogues qui vinrent à la rencontre des frégates; toutes étaient chargées de cochons, de fruits et de légumes frais, que les habitants nous envoyaient à bord et nous forçaient d'accepter sans aucune condition. Le vent étant devenu plus fort, et ayant accéléré notre marche, nous ne pûmes que faiblement profiter de ces ressources, ni jouir plus longtemps du plaisir que nous causaient et la vue pittoresque de l'île et le concours nombreux de ces pirogues, qui, dans leurs manœuvres, formaient autour de nous le tableau le plus animé et le spectacle le plus récréatif que l'on puisse imaginer.

Le 29 du mois de mai 1786 , nous mouillâmes dans l'O. de cette île. La végétation de cette partie de Mawi n'est pas , à beaucoup près , aussi forte , ni la population aussi nombreuse que nous l'avions remarqué dans la partie de l'est , où nous avions atterri ; cependant , à peine étions-nous à l'ancre , que nous fîmes entourés par les habitants , qui nous apportaient dans leurs pirogues des cochons , des fruits et des légumes. Nous commençâmes nos échanges avec un tel succès , que dans peu d'heures nous eûmes à bord près de trois cents cochons et une provision suffisante de légumes , qui ne coûtèrent que quelques morceaux de fer. Si l'île de Mawi fournit avec abondance à ses habitants les animaux et toutes les denrées nécessaires à leur subsistance , il s'en faut de beaucoup néanmoins que ces insulaires jouissent d'une aussi bonne santé que ceux de l'île de Pâques , où ces ressources ne se trouvent qu'en partie et avec moins d'abondance. Ils sont aussi moins bien partagés en grâce et en beauté que ces derniers. La taille commune parmi eux est d'environ cinq pieds trois pouces ; ils ont peu d'embonpoint ; les traits du visage grossiers , les sourcils épais , les yeux noirs , le regard assuré sans être dur , les

pommettes saillantes, l'entrée des narines un peu évasée, les lèvres épaisses, la bouche grande, les dents un peu larges, mais assez belles et bien rangées. Leurs cheveux sont noirs : ils les coupent de manière à figurer un casque. Les cheveux qu'ils laissent dans toute leur longueur, et qui représentent ainsi la crinière du casque, sont roux à leur extrémité. Cette couleur est probablement déterminée par le suc acide de quelques végétaux.

Ces peuples se peignent et se tatouent la peau ; ils se percent les oreilles et la cloison du nez, et ils y portent des anneaux pour s'embellir. Leur vêtement consiste en un morceau d'étoffe qui sert à leur envelopper le corps. Les étoffes que ces insulaires fabriquent avec l'écorce du mûrier à papier sont belles et très-variées ; ils les teignent avec beaucoup de goût : leurs dessins sont si réguliers, qu'on pourrait croire qu'ils ont voulu imiter nos indiennes. Leurs maisons, réunies en bourgades, sont construites dans le genre de celles de l'île de Pâques, mais de forme carrée. Ce que j'ai vu de plus évident dans le régime social des habitants de Mawi, c'est qu'ils forment plusieurs peuplades, et que chacune d'elles est gouvernée par un chef.

DES AMÉRICAINS QUI HABITENT LES ENVIRONS DE  
LA BAIE DES FRANÇAIS.

Ces peuples m'ont paru avoir peu de ressemblance avec les Californiens; ils sont plus grands, plus robustes, d'une figure plus agréable et susceptible de la plus grande vivacité d'expression; ils leur sont aussi très-supérieurs en courage et en intelligence. Ils ont le front un peu bas, moins couvert cependant que les Américains du Sud: ils ont les yeux noirs et très-animés, les sourcils bien plus fournis, le nez de grandeur et de forme régulières, seulement un peu évasé à son extrémité, les lèvres peu charnues, la bouche de moyenne grandeur, les dents belles et bien rangées, le menton et les oreilles très-réguliers. Les femmes participent à ces avantages physiques, et leur physionomie serait même assez agréable, si elles n'avaient l'habitude d'ouvrir et de distendre leurs lèvres inférieures, pour y placer des espèces de petites écuelles en bois, qu'elles regardent comme un ornement, et qui les rendent hideuses aux yeux des Européens.

Ces peuples sont de couleur olivâtre : leurs ongles, qu'ils portent très-longs, sont d'une nuance moins foncée; mais on remarque que leur peau est beaucoup moins obscure sur quelques individus, et sur les parties du corps qui ne sont point exposées à l'action de l'air et du soleil.

Leurs cheveux sont en général moins forts et moins noirs que ceux des Américains du Sud : on en voit beaucoup de châains. Ils ont aussi la barbe plus touffue.

La parfaite égalité de leurs dents me fit croire qu'elles pouvaient être l'effet de l'art; mais les ayant examinées de près et avec attention, je n'aperçus aucune altération à l'émail, et je vis qu'ils tenaient cette régularité de la nature.

Ces peuples se peignent le corps et le visage, se tatouent et se percent les oreilles et la cloison du nez.

HABITANTS DE L'ILE DE TCHOKA ET TARTARES  
ORIENTAUX.

Le 12 juillet 1787, nous mouillâmes dans la baie De Langle, située dans la partie ouest de l'île de Tchoka ou Ségalien.



Le lendemain, nous descendîmes à terre; et aussitôt que nous y fûmes, les habitants de cette île vinrent au-devant de nous, et s'empressèrent de nous donner des marques de bienveillance, qui nous firent présumer avantageusement de leurs intentions à notre égard.

Ces peuples sont très-intelligents, respectent les propriétés, ne conçoivent point de défiance, et communiquent aisément avec les étrangers. Ils sont d'une taille médiocre, trapus, fortement constitués, ont un léger embonpoint, les formes et les muscles très-prononcés. La taille la plus commune parmi ces insulaires est de cinq pieds, et la plus haute de cinq pieds quatre pouces; mais les hommes de cette dernière stature sont très-rares.

Tous ont la tête grosse, le visage large et plus arrondi que celui des Européens. Leur physionomie est animée et assez agréable, quoique l'ensemble des parties qui composent la face n'ait pas en général la régularité et la grâce que nous admettons. Presque tous ont les joues grosses, le nez court, arrondi à son extrémité, et les ailes fort épaisses; les yeux vifs, bien fendus, de grandeur moyenne, bleus chez quelques-uns.

et noirs en général, les sourcils bien garnis, la bouche moyenne, la voix forte, les lèvres peu épaisses et d'un incarnat obscur : on remarque que quelques individus ont le milieu de la lèvre tatouée en bleu; ces parties, ainsi que leurs yeux, sont susceptibles d'exprimer toute espèce de sentiments. Ils ont les dents belles, bien classées et en nombre ordinaire, le menton arrondi et peu saillant, les oreilles petites; ils les percent, et y portent des ornements de verroterie, ou des anneaux d'argent.

Les femmes ont la lèvre supérieure entièrement tatouée en bleu; elles portent leurs cheveux dans toute leur longueur. Leur habitement ne diffère point de celui des hommes; chez les deux sexes la couleur de la peau est basanée, et celle des ongles, qu'ils laissent croître, est d'une nuance plus obscure que chez les Européens. La barbe de ces insulaires, longue et touffue, donne, aux vieillards surtout, l'air grave et vénérable : les jeunes gens m'ont paru avoir pour ces derniers des égards et beaucoup de respect. Les cheveux sont noirs, lisses et médiocrement forts; quelques-uns les ont châtains : tous les portent en rond, longs d'en-

viron six pouces par derrière et coupés en vergettes sur le devant du front et aux tempes.

Leurs vêtements consistent en une soulaie ou une espèce de robe de chambre, qui se croise par devant, où elle est fixée par de petits boutons, des cordons, et par une ceinture placée au-dessus des haanches. Cette robe est faite de peau, ou de mankin ouaté, étoffe qu'ils fabriquent avec l'écorce du saule : elle descend ordinairement jusqu'aux mollets, et quelquefois plus bas, ce qui les dispense, pour la plupart, de porter d'autre vêtement. Quelques-uns ont des bottines de peau de loup marin, dont le pied ressemble par la forme et le travail, à la chaussure chinoise ; mais la plupart vont les pieds et la tête nus : un petit nombre seulement ont la tête entourée d'un bandeau de peau d'ours ; mais ils s'en servent plutôt comme d'un ornement que pour se garantir des impressions du froid et du soleil.

Tous ont, comme les Chinois de la caste inférieure, une ceinture où ils attachent leur couteau, une défense d'ours, et différentes petites poches, où ils mettent leur briquet, leur pipe, et leur blague, qui contient du tabac à fumer, dont ils font un usage général.

Leurs cases leur assurent un abri contre la pluie et les inclemences de l'air ; mais elles sont peu vastes, en égard au nombre d'individus qui les habitent. La couverture forme deux plans inclinés, qui ont environ dix à douze pouces d'élévation à leur point de jonction, trois ou quatre sur les côtés, et quatorze ou quinze pieds de large sur dix-huit de long. Ces cabanes sont construites avec des chevrons solidement assemblés, couvertes et flanquées d'écorces d'arbres et d'herbes desséchées, disposées de la même manière que la paille qui couvre les chaumières de nos paysans.

On remarque dans l'intérieur de ces maisons un carré de terreau élevé d'environ six pouces au-dessus du sol, et soutenu latéralement par de petits madriers : c'est le foyer. Sur les côtés et dans le fond de l'appartement, on voit des tréteaux de douze à quinze pouces d'élévation, où ils étendent des nattes pour se coucher aux heures de repos.

Les ustensiles dont ils font usage pour apprêter ou pour prendre leurs aliments consistent en chaudrons de fer, en écuelles ou vases de bois et d'écorce de bouleau, variées de formes et de travail ; et ils se servent, comme les Chi-

nois, de petites baguettes pour manger. Les heures des repas sont, pour chaque famille, à midi et vers la fin du jour.

Dans la partie sud de l'île, les habitations sont un peu mieux soignées et mieux décorées, la plupart sont plancheiées : on y voit des vases de porcelaine du Japon, auxquels ils sont très-attachés, ce qui porte à croire que ces peuples ne se les procurent qu'à grands frais et difficilement. Ils ne cultivent rien, et ne vivent que de poissons fumés et desséchés à l'air, et de quelque gibier que leur produit la chasse.

Chaque famille a ses pirogues et ses instruments pour la pêche et pour la chasse. Leurs armes sont l'arc, le javelot et une espèce d'esponton qui leur sert particulièrement pour la chasse de l'ours. A côté de leurs cases, ils ont des magasins où ils mettent les provisions qu'ils ont amassées et préparées dans la belle saison pour l'hiver : elles consistent en poissons séchés, en une assez grande quantité d'aïlx et de céleri sauvage, d'angélique, et d'une racine bulbeuse qu'ils nomment *apé*, connue sous le nom de lis jaune du Kamtschatka; et en huile de poisson qu'ils conservent dans des estomacs qui ont appartenu à de grands animaux. Ces

magasins sont bien construits en planches, fermés, élevés au-dessus du sol, et supportés par plusieurs piquets d'environ quatre pieds de haut.

Les chiens sont les seuls animaux que nous ayons vus aux habitants de Tchoka: ils sont d'une moyenne grandeur, ont le poil un peu long, les oreilles droites, le museau allongé, le cri fort et point sauvage.

Ces insulaires sont, de tous les peuples non civilisés que nous ayons visités, si toutefois on peut les considérer comme tels, les seuls chez qui nous ayons vu des métiers de tisserand: ces métiers sont complets, mais assez petits pour être portatifs.

Ils font usage du fuseau pour filer le poil des animaux, l'écorce du saule et celle de la grande ortie, avec lesquels ils forment le tissu de leurs toffes.

Ces peuples, dont le caractère est très-doux et confiant, paraissent avoir des relations de commerce avec les Chinois, par les Tartares Mantchoux; avec les Russes, par la partie nord de leur île; et par celle du sud, avec les Japonais; mais l'objet de ce commerce est peu important; il consiste seulement en quelques pelleteries

et en huile de baleine. La pêche de ce cétacé ne se fait que dans l'extrémité sud de l'île. La manière dont on en retire l'huile est peu économique : on échoue la baleine sur la plage disposée en talus, on l'abandonne à la putréfaction, et l'on reçoit l'huile qui s'en sépare d'elle-même dans une espèce de cuvier placé à la partie la plus déclive du terrain, où elle est dirigée dans son écoulement par de petites rigoles.

L'île de Tchoka, ainsi nommée par ses habitants, et à laquelle les Japonais donnent la dénomination d'*Ocu-Jesso*, et les Russes, qui ne connaissent que la partie nord seulement, le nom d'île Ségalien, embrasse, dans son plus grand diamètre, toute l'étendue comprise entre le quarante-sixième parallèle et le cinquante-quatrième.

Elle est très-boisée et très-élevée dans son milieu; mais elle s'aplatit vers ses extrémités, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture: la végétation y est extrêmement vigoureuse: les pins, les saules, le chêne et le bouleau peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très-poissonneuse, ainsi que ses rivières et ruisseaux, qui fournissent de saumons et de truites de la meilleure qualité.

La saison où nous avons abordé à cette île était très-brumense et assez tempérée. Tous ses habitants m'ont paru jouir d'une complexion saine et robuste qu'ils conservent même dans un âge très-avancé, et je n'ai reconnu parmi eux ni vice de conformation, ni aucune trace de maladies contagieuses et autres.

Après avoir communiqué plusieurs fois avec les insulaires de l'île de Tchoka, séparée de la côte de la Tartarie par un canal que nous crûmes communiquer avec la mer du Japon, à celle d'Okhatsk, nous continuâmes à faire route au nord; mais le fond du canal ayant diminué progressivement et d'une manière uniforme dans toute sa largeur, jusqu'à six brasses d'eau, Lapérouse jugea convenable, pour la sûreté de sa navigation, de rétrograder vers le sud, vu que l'impossibilité de nous rendre au Kamtschakta, en débouquant par le nord, nous était presque démontrée. Mais la continuité des brumes et les vents du sud, qui régnaient presque constamment depuis quatre mois que nous tenions la mer, rendaient notre situation très-critique, et cette entreprise aussi longue que pénible.

Le bois et l'eau que nous avons pris à Manitie



étant consommés, notre commandant chercha à s'approvisionner de nouveau de ces objets avant de rien tenter.

Le 27 juillet 1787, nous eûmes une éclaircie qui nous permit de reconnaître une baie vaste, où nous jetâmes l'ancre; elle nous offrait un abri assuré contre le mauvais temps, et tous les moyens de nous pourvoir des choses essentielles qui nous manquaient, pour continuer notre navigation. Cette baie est située sur la côte de Tartarie, par 51 degrés 29 minutes de latitude nord, et par 139 degrés 41 minutes de longitude; elle fut nommée *baie de Castries*.

Le pays est très-montueux, et si couvert de bois, que toute la côte ne fait qu'une forêt. La végétation y est très-vigoureuse.

Ses habitants, les seuls que nous ayons reconnus sur cette côte depuis la Corée, étaient établis dans le fond de cette baie vers l'embouchure d'une petite rivière très-poissonneuse.

Ces peuples sont doux, affables, et, comme les insulaires de Tchoka, ne se défient nullement des étrangers; ils ont le respect le plus scrupuleux pour les propriétés, et montrent peu de

curiosité et de désir pour obtenir les choses qui pourraient leur être de la plus grande utilité.

Pour saluer, ils fléchissent le corps en avant ; et, lorsqu'ils veulent donner de grandes marques de respect, s'agenouillent et s'inclinent presque jusqu'à toucher la terre avec le front.

Les caractères extérieurs de l'organisation de ces peuples sont réguliers, et offrent peu d'analogie avec ceux des habitants de Tchoka, leurs voisins, séparés d'eux seulement par un canal de dix à douze lieues de largeur dans cette partie.

Ces Tartares sont d'une stature moins élevée, plus faibles, et d'une physionomie beaucoup moins agréable et moins régulière ; leur teint est un peu moins obscur, ils ont même la peau assez blanche aux parties constamment couvertes ; leurs cheveux sont moins épais ; ils n'ont que très-peu de barbe au menton et à la lèvre supérieure, au lieu que les insulaires de Tchoka sont, comme je l'ai dit, carrés, ont les muscles fortement dessinés, et sont plus velus qu'on ne l'est généralement en Europe. Ces différences dans la constitution de ces peuples semblent indiquer des hommes d'une race différente, quoiqu'ils vivent sous le même climat, et que leurs

mœurs, leurs manières de vivre soient analogues, ou n'offrent que de légères différences.

Les femmes sont laides ; leur physionomie n'a même aucun caractère de douceur qui les distingue des hommes.

La taille commune des hommes est de quatre pieds neuf ou dix pouces ; ils ont la tête volumineuse, relativement au reste du corps, la face plate et presque carrée, le front petit, arrondi, et un peu déprimé de l'avant à l'arrière ; les sourcils peu marqués, noirs ou châains, ainsi que les cheveux ; les yeux petits et à fleur de tête ; les paupières si peu fendues qu'elles brident aux deux angles lorsqu'elles sont ouvertes ; le nez court et à peine sensible à sa racine, tant il est peu développé dans cette partie ; les joues grosses et évasées, la bouche grande, les lèvres épaisses et d'un rouge obscur ; les dents petites, bien rangées, mais très-susceptibles d'altération ; le menton peu saillant, et les branches de la mâchoire inférieure un peu resserrées ; les extrémités du corps petites et les muscles peu marqués. Le développement irrégulier de toutes ces parties, exclut les grâces des formes du corps et la délicatesse des traits de la physionomie de ces peuples, qui sont les hommes les plus laids

et les plus chétifs que j'aie vus sur les deux hémisphères. Quoique ces Tartares, ainsi que les habitants de Tchoka, soient parvenus à un degré de civilisation et de politesse assez avancé, ils n'ont point de culture et vivent dans une extrême malpropreté. Ils se nourrissent principalement de poissons frais pendant l'été, et l'hiver, de poissons fumés et desséchés à l'air sur des séchoirs établis à peu près comme ceux de nos blanchisseuses : ils décollent le poisson, le vidant, en enlèvent les arêtes, et l'attachent ensuite au séchoir ; lorsqu'il est sec, ils le rassemblent en tas, et le conservent dans des magasins semblables à ceux établis dans l'île de Tchoka.

Ils prennent le poisson à l'hamçon, au filet, on le pique avec une espèce de piquet ou bâton ferré.

Ils font régulièrement deux repas en commun, l'un vers le milieu du jour, l'autre sur son déclin. Leurs ustensiles et la manière de préparer leurs aliments sont les mêmes que ceux des habitants de Tchoka ; ils tirent ces objets et autres de la Tartarie, du pays des Mandchoux et du Japon.

Une chose qui nous a étonnés, c'est de voir

avec quelle avidité ils mangent crues la peau, la partie cartilagineuse du poisson frais, celle du museau, et celle qui avoisine ses œufs. Ce régal et l'huile de poisson m'ont paru être pour eux les mets les plus délicats et ceux qu'ils préféraient.

Les hommes et les femmes sont vêtus d'une souquenille semblable à celle de nos charretiers, ou d'une espèce de peignoir qui descend jusqu'aux mollets, et qui est fixé en devant par des boutons de cuivre. Ce vêtement ne diffère point de celui des habitants de Tchoka : il est fait de peaux de poissons, quelquefois de nankin, et de peaux d'animaux terrestres pour l'hiver. Les femmes ornent le bas de cette sorte de robe de petites plaques de cuivre symétriquement rangées. Tous portent aussi une espèce de pantalon à la chinoise, et de petites bottines analogues à celles des habitants de Tchoka : ils ont de même un anneau de corne ou de métal au pouce, et des bijoux qui pendent aux oreilles et aux ailes du nez.

Je n'ai point reconnu non plus qu'il y eût parmi eux d'autres chefs que ceux de chaque famille. Les seuls animaux qu'ils élèvent sont des chiens de même espèce que ceux de Tchoka,

et ils s'en servent de même en hiver pour tirer leurs traîneaux.

La rigueur du climat où vivent ces Tartares les oblige d'avoir des maisons d'hiver et des maisons d'été : la forme et les distributions intérieures en sont les mêmes que celles que j'ai détaillées en parlant de Tchoka. Les maisons d'hiver ont seulement cela de particulier, qu'elles sont enterrées par la base d'environ quatre pieds, et ont une espèce d'avant-toit ou de corridor qui aboutit à l'entrée. Malgré cette manière de vivre si dure et si triste, ces Tartares m'ont paru jouir d'une assez bonne santé pendant leur jeunesse ; mais à mesure qu'ils avancent en âge ils deviennent sujets aux inflammations de la conjonctive, fort commune parmi eux, et à la cécité. Il est très-probable que ces infirmités ne sont si fréquentes que parce qu'elles sont le produit de causes générales ; telles sont, selon moi, l'éclat de la neige, qui couvre la surface de la terre pendant plus de la moitié de l'année, et l'irritation continuelle exercée sur l'organe de la vue par la fumée qui remplit constamment leurs cabanes, où ils sont obligés de se retirer en hiver par le froid, et en été pour se soustraire aux moustiques, qui sont extrêmement nombreuses par ces latitudes.

Les maladies de peau sont fort rares parmi ces peuples, quoiqu'ils vivent dans une malpropreté extrême.

Les travaux des deux sexes, leurs instruments pour la pêche et pour la chasse, leurs pirogues, ne diffèrent pas d'une manière remarquable de ceux des insulaires de Tchoka; mais leurs facultés physiques doivent les rendre incapables de supporter les mêmes fatigues que ces derniers dont la constitution est infiniment plus robuste.

Tous ces peuples paraissent avoir pour leurs morts la plus grande vénération, et employer toute leur industrie à rendre leur sépulture honorable. Ils sont inhumés revêtus de leurs habillements, et avec les armes et les instruments qui leur ont servi pendant la vie. On dépose les corps dans un cercueil fait en planches et de la même forme que chez nous; les extrémités en sont ornées de morceaux d'étoffes de soie unies, ou brochées en or ou argent. Ce cercueil est ensuite enfermé dans un tombeau construit en planches ou madriers, élevé d'environ quatre pieds de terre.

---

---

---

## APPENDICE.

Les détails qu'on va lire sont empruntés à l'important ouvrage que M. d'Urville a publié sur son voyage à la recherche de Lapérouse, et au journal du dessinateur de l'expédition, M. de Sainson, dont le crayon spirituel a retracé avec tant de vérité le théâtre du naufrage, la découverte des débris, et le modeste monument élevé aux mânes de nos infortunés compatriotes. Jusqu'ici, cette relation est pour les marins le dernier mot sur la destinée du commandant de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*.

Les années 1789 et 1790, écoulées sans qu'aucune nouvelle postérieure à celles de Botany-Bay parvint dans nos ports de mer, de sérieuses inquiétudes commencèrent à s'accréditer. La Société d'histoire naturelle prit l'initiative, et demanda à l'assemblée nationale qu'une expédition fût envoyée à la recherche des vaisseaux de Lapérouse. L'assemblée s'associa à un vœu si généreux, par son décret du 9 février 1791, sanctionné par Louis XVI. Un armement fut résolu.

Les deux grandes flûtes *la Recherche* et *l'Espérance* partirent de Brest le 28 septembre 1791, sous les ordres du général d'Entrecasteaux. Cet officier, à son passage au cap de Bonne-Espérance, apprit qu'un rapport du commodore Hunter désignait les îles de l'Amirauté comme



le théâtre probable du naufrage de Lapérouse. A l'instant même, les deux flûtes se dirigèrent vers cet archipel; mais, contrariées par la saison, et d'ailleurs mauvaises voilières, elles n'y parvinrent que le 28 juillet 1792. Leurs recherches furent inutiles; nul bâtiment européen ne semblait s'être perdu sur ces parages. D'Entrecasteaux poursuivit les opérations qui lui avaient été imposées. De beaux travaux scientifiques, publiés par MM. Rossel et Labillardière, furent la seule compensation de frais énormes et d'incalculables fatigues. L'armement fut traité dans son personnel plus mal qu'aucun ne l'avait été. Les trois premiers chefs moururent, d'Entrecasteaux, Huon de Kermadec et d'Auribeau, et avec eux une bonne partie des équipages. Enfin, à leur arrivée à Java, les deux navires furent confisqués par le gouvernement hollandais. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce voyage, c'est que les deux conserves passèrent devant l'île qu'elles cherchaient, devant Vanikoro, théâtre du désastre de Lapérouse, où, sans doute, on eût trouvé alors des traces récentes du naufrage, et peut-être des hommes encore vivants.

Depuis cette époque, jusqu'en 1825, aucun nouvel essai de recherche ne fut tenté. *L'Uranie*

et la *Coquille*, expédiées pour les mers du Sud sous la restauration , ne furent point envoyées dans cette pensée. *La Coquille*, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 août 1823 , passa à quatre ou cinq lieues de Vanikoro , sans se douter que cette île gardât des preuves du triste événement. Ce ne fut guère qu'au moment où le ministère accueillit le projet du capitaine d'Urville , c'est-à-dire vers la fin de 1825 , que l'on songea à faire des recherches nouvelles. Il était bruit alors , en France , du rapport d'un baleinier qui avait vu une croix de Saint-Louis et quelques médailles entre les mains des sauvages de la Louisiane et de la Nouvelle-Calédonie. Les détails paraissaient exacts et formels. Le ministre de la marine en tint compte ; M. d'Urville fut chargé d'aller s'assurer jusqu'à quel point ils pouvaient être vrais , et de poursuivre la solution du problème. Le nom de son navire , *la Coquille* , fut changé en celui *Astrolabe*.

*L'Astrolabe* partait de France avec des données bien incertaines ; mais sur sa route l'attendaient de précieux indices. Son passage à Port-Jackson , loin de rien lui révéler , mit M. d'Urville en défiance contre les bruits accrédités en France. Plus heureux à Tonga-Tabou , il apprit

par la Tamaha \* que Lapérouse avait relâché à Namouka, après avoir quitté Botany-Bay. Ce ne fut qu'à la fin de 1827, et dans une relâche à Hobart-Town, capitale de la Tasmanie, qu'il fut mis sur la voie d'une nouvelle reconnaissance. On lui parla dans cette ville d'une découverte faite par le capitaine anglais Dillon, et il recueillit les indices que nous allons rapporter. Vieux routier de l'océan Pacifique, où il naviguait depuis vingt ans sur des bâtiments de commerce, Dillon commandait en 1826 le *Saint-Patrick*, qui, dans sa route de Valparaiso au Bengale, passa le 15 mai près de Tikopia, voisine des îles Fidji. Sur les pirogues qui s'approchèrent du navire se trouvaient le Prussien Bushart et le lascar Joe, qu'il avait, treize ans auparavant, déposés sur cette île. Joe, monté à bord, fit des affaires avec l'équipage, et, entre autres objets, vendit à l'armurier une poignée d'épée en argent, sur laquelle étaient gravés des caractères. Interrogé à cet égard, le lascar répondit que cette poignée, ainsi que d'autres objets de fabrication européenne, qui se trouvaient à Tikopia, provenaient d'une île voisine, appelée Vanikoro, sur laquelle deux grands navires

\* Première autorité des îles Tonga.

avaient autrefois naufragé. Le lascar affirma, suivant Dillon, qu'ayant fait le voyage de Vanikoro six ans auparavant, il y avait vu deux hommes âgés, marins des bâtimens perdus; il ajouta que les débris du sinistre existaient encore, et qu'on pourrait en recueillir quelques-uns. De ce récit Dillon inféra que ces deux bâtimens étaient ceux de Lapérouse. Il décida Bushart à l'accompagner sur Vanikoro; mais, cette fois, les calmes et les courants contrarièrent sa reconnaissance. Retourné à Calcutta, il fit part de ses soupçons à la Compagnie des Indes et à la Société asiatique, dans un rapport officiel plus explicite et plus formel que le récit livré depuis à la publicité.

« En examinant la poignée d'épée, dit-il, je crus y découvrir les initiales du nom de Lapérouse, ce qui fit naître en moi des soupçons et pousser mes questions aussi loin que possible. Par l'intermédiaire de Bushart et du lascar, j'interrogeai quelques insulaires sur la manière dont leurs voisins avaient pu se procurer tous les objets en argent et en fer qu'ils possédaient. Ils me répondirent que les naturels de Vanikoro racontaient que, bien des années auparavant, deux grands vaisseaux étaient arrivés près de leurs

files, qu'ils avaient jeté l'ancre, l'un à l'île de Vanou, l'autre à l'île de Païou, peu éloignées l'une de l'autre. Quelques jours après, et avant qu'ils eussent en communication avec la terre, une tempête s'était élevée, et avait poussé les deux vaisseaux à la côte. Celui qui avait jeté l'ancre à Vanou échoua sur les rochers. Les naturels se portèrent alors en foule au bord de la mer, armés de massues, de lances et d'arcs, et lancèrent quelques flèches à bord du vaisseau. L'équipage riposta par des coups de canon, et tua plusieurs sauvages. Le vaisseau, battu par les vagues, et continuant de se heurter contre les roches, fut bientôt mis en pièces. Quelques hommes de l'équipage se jetèrent dans les canots, et furent poussés par le vent à la côte, où en débarquant ils furent tués par les naturels; d'autres, qui s'étaient jetés à la nage, ne gagnèrent la terre que pour partager le sort de leurs compagnons, de sorte que pas un seul homme n'échappa à la mort.

» Le vaisseau qui échoua à Païou fut jeté sur une plage de sable. Les naturels accoururent et lancèrent leurs flèches sur ce navire, comme ils avaient fait sur l'autre; mais les gens de l'équipage eurent la prudence de ne pas répondre par

les armes à cette agression. Au contraire, ils montrèrent aux assaillants des haches, de la verroterie et d'autres bagatelles, comme offrande de paix, et ceux-ci cessèrent les hostilités. Aussitôt que le vent eut un peu diminué, un vieillard poussa au large dans une pirogue, et aborda le vaisseau; c'était un des chefs du pays. Il fut reçu avec des caresses, et on lui offrit des présents, qu'il accepta. Il revint à terre, apaisa ses compatriotes, et leur dit que les gens du vaisseau étaient bons et affables, sur quoi plusieurs naturels se rendirent à bord, où il leur fut offert à tous des présents. Bientôt ils apportèrent en retour à l'équipage des ignames, des volailles, des bananes, des cocos, des porcs, et la confiance se trouva établie de part et d'autre.

» L'équipage du vaisseau fut obligé de l'abandonner. Les hommes blancs descendirent à terre, apportant avec eux une grande partie de leurs provisions. Ils restèrent quelque temps dans l'île, et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt que le petit bâtiment fut prêt à mettre à la voile, il partit avec autant d'hommes qu'il put convenablement en porter, après avoir été approvisionné de vivres frais et abondants par les insulaires. Le commandant promit aux

hommes qu'il laissait dans l'île de revenir promptement les chercher et d'apporter en même temps des présents pour les naturels ; mais jamais les insulaires n'entendirent plus parler du petit bâtiment ni de ceux qui le montaient. Les hommes de l'équipage demeurés dans l'île se partagèrent entre les divers chefs, auprès desquels ils résidèrent jusqu'à leur mort. Il leur avait été laissé, par leurs camarades, des fusils et de la poudre, et ces objets les mirent à même de rendre de grands services à leurs amis, dans leurs batailles avec les naturels des îles voisines.

» Le Prussien ne s'était jamais hasardé de faire un voyage à Mallicolo (Vanikoro) avec les naturels ; mais le lascar y était allé une fois ou deux. Il affirma qu'il avait vu à Païou deux Européens qui parlaient la langue des insulaires, et qu'il avait conversé avec eux. C'étaient des vieillards, qui lui dirent avoir fait naufrage plusieurs années auparavant dans un des vaisseaux dont ils lui montrèrent les débris. Ils lui dirent aussi qu'aucun vaisseau n'avait touché aux îles Mallicolo depuis qu'ils y étaient ; que la plupart de leurs camarades étaient morts, mais qu'ayant été disséminés dans les diverses îles, ils ne pouvaient dire précisément combien d'entre eux étaient encore vivants. »

La Compagnie des Indes s'empessa d'accueillir tous ces renseignements concernant un homme qui avait servi les sciences avec tant de zèle et qui avait péri victime de son zèle pour en étendre le progrès : elle décida qu'un de ses navires, *le Research*, irait, sous les ordres de Dillon, explorer les îles de Vanikoro, pour arriver à la certitude du naufrage du capitaine français sur ces côtes. On ne négligea rien pour rendre l'expédition profitable dans l'intérêt des sciences naturelles. Le docteur Tytler, connu par quelques ouvrages scientifiques, devint à la fois le docteur, le naturaliste et l'historiographe de la mission. Ses appointements furent magnifiques ainsi que ceux de Dillon. La Compagnie faisait largement les choses. Elle affectait dix mille roupies au seul achat des objets qui devaient être distribués en présents aux naturels de Vanikoro. Elle alla plus loin encore ; elle plaça à bord *du Research* un agent français qui devait constater officiellement les découvertes. Ce fut un nommé M. Chaigneau, alors employé à Chandernagor.

Le 23 janvier 1827, *le Research* mit à la voile. À peine comptait-il quelques jours de traversée, quand de terribles discussions s'élevèrent entre



le docteur Tytler et le capitaine Dillon. Elles furent si vives, qu'à l'arrivée à Hobart-Town, le docteur porta plainte contre le capitaine devant une cour martiale. Dillon, déclaré coupable, fut condamné à un emprisonnement de deux mois et à une amende de 50 livres sterling; en outre, une caution de 400 livres sterling fut exigée comme garantie de sa conduite future. La peine prononcée contre Dillon entraînant un retard dans le voyage, on chercha d'abord à le remplacer; mais le rusé capitaine n'avait révélé à personne le gisement de Vanikoro, et, sous la conduite d'un autre, la mission eût probablement échoué. Force fut donc de laisser une partie du jugement inexécutée. On obligea Dillon au paiement de l'amende, et au dépôt de la garantie, mais on lui fit grâce de la prison.

Cette triste affaire terminée, *le Research* quitta Hobart-Town le 20 mai; il arriva le 3 juin à Port-Jackson, où il ne fit que toucher, et il mouilla le 1<sup>er</sup> juillet à Korora-Reka sur la baie des Iles. Reparti de nouveau, il toucha successivement à Tonga-Tabou, à Rotouma et à Tikopia. Sur cette dernière île, il embarqua un naturel nommé Ratia, qui devait lui servir de guide et d'interprète. Il s'y procura aussi plu-

sieurs objets provenant du naufrage. Enfin, arrivé le 7 près de Vanikoro, *le Research*, après six jours consacrés à la reconnaissance d'un mouillage, jeta l'ancre sur le petit havre d'Ocili, dans la baie de l'est.

A peine établi sur ce point, Dillon s'occupait de recueillir tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et, grâce aux instruments en fer, aux étoffes et aux verroteries dont il se montra prodigue, il parvint à en ramasser une quantité prodigieuse. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes et autres morceaux de fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux, entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre rayonnait un soleil, le tout estampillé au moyen d'une espèce de légende : **BAZIN M'A FAIT**. Les recherches faites en France à ce sujet ont prouvé que ces marques étaient celles de l'arsenal de Brest vers 1785. On réussit en outre à retrouver, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar

espagnol, des fragments de cristaux, porcelaines, faïence, bouteilles et verres, enfin divers débris en fer, cuivre et plomb.

Mais une trouvaille plus précieuse encore, fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs ornements sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour un débris du couronnement d'un des navires de Lapérouse. A Vanikoro, les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Les naturels, d'ailleurs, ne niaient pas le naufrage. Ils le racontaient chacun à sa manière, et le capitaine du *Research* cite plusieurs versions qu'on lui en fit. Voici la plus précise et probablement la plus exacte de toutes. Elle fut donnée par Valie, second aligui (chef) de Vanou.

« Il y a longtemps, dit cet indigène, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs cabanes, aperçurent la moitié d'un vaisseau sur le récif, en face de Païou. Il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva

de le mettre en pièces. De grandes portions de ces débris flottèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté la nuit sur le récif à la suite d'un ouragan terrible, qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits. Nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent, et prirent terre près d'ici : nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef, qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant un peu de temps, après quoi ils allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Là, ils bâtirent un petit vaisseau, et s'en allèrent dedans. Aucun de ces quatre hommes n'était chef, tous étaient des inférieurs. Les objets que nous vendons proviennent d'un vaisseau qui échoua sur le récif à basse-mer ; nos gens avaient coutume d'y aller plonger et d'en rapporter ce qu'ils pouvaient. Plusieurs débris vinrent à la côte, et nous en tirâmes diverses choses ; mais, depuis quelque temps, on n'a rien retiré du vaisseau, parce qu'il est pourri et qu'il a été emmené par la mer. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau, mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou et

coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent. Ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq heures après que le grand se fut perdu. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient planté autour d'eux une forte palissade pour se garantir de l'approche des insulaires. Ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications entre eux. Les hommes blancs avaient coutume de regarder le soleil, au travers de certaines choses que je ne puis dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons eu aucune de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre un homme qui servait le chef. Le premier mourut il y a environ trois ans : une demi-année après, le chef du caïton où résidait l'autre homme blanc, fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui. Le district qu'ils abandonnèrent se nommait Paukori; mais nous ne savons pas ce qu'est devenue la tribu qui l'habitait alors. Les seuls blancs que les habitants de l'île aient jamais vus sont premièrement ceux du vaisseau naufragé, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. »

Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans que les naturels, gagnés par ses largesses, l'in-

quiétassent en aucune manière. Le résultat de cette reconnaissance , consigné dans sa relation, n'offre qu'un intérêt assez médiocre. Un prétendu plan de Vanikoro , dressé par lui , est fort inexact et incomplet.

Dans les premiers jours d'octobre , craignant que les vents d'est ne le retinssent dans la baie , il franchit heureusement la passe dangereuse de l'est et mouilla sur la baie tranquille de Manevai , où il stationna trois jours ; puis , sortant par le chenal du nord , il cingla vers Toubona et Nitendi , et ensuite vers la Nouvelle-Zélande. Après une relâche assez longue , il passa à Port-Jackson , et mit ensuite à la voile pour Calcutta , où il arriva le 7 avril 1828. Récompensé généreusement , il obtint de la Compagnie la permission d'aller en France avec les objets qui devaient faire foi de sa découverte. Arrivé à Paris , il reçut l'accueil le plus flatteur ; il fut présenté au roi Charles X , qui lui accorda la croix de la Légion-d'Honneur , dix mille francs pour l'indemniser des frais de son voyage et une pension de quatre mille francs , et lui promit que tous les objets qu'il avait recueillis seraient placés dans un cénotaphe qu'on érigerait à cet effet dans une des

lors son plan fut arrêté ; il résolut de chercher salles du Musée de la marine, qui allait se former sous le nom de Musée Dauphin\*.

Ce fut devant Hobart-Town, le 20 décembre 1827, que le capitaine d'Urville eut connaissance des travaux de Dillon, dont quelques journaux avaient donné des aperçus pleins de réticences.

Dillon avait parlé de Tikopia et de Vanikoro, mais sans préciser leur gisement. C'était là son secret. Il fallait donc chercher à tâtons l'île problématique. Le capitaine d'Urville ne se laissa pas vaincre par cette difficulté. Sondant les réticences de Dillon, il vit que Tikopia était l'ancienne Barwell des cartes anglaises, et que Vanikoro ne pouvait être qu'une des îles situées au sud-est de Santa-Cruz, ou le groupe découvert par Bligh, au N. des Nouvelles-Hébrides. Dès

\* Cette promesse a reçu son exécution. Les débris provenant du naufrage de Lapérouse sont disposés sur une pyramide à l'entrée du Musée de la marine au Louvre, et forment un monument destiné à perpétuer le souvenir de la gloire et du malheur du chef d'escadre. On remarque entre autres objets, sur cette pyramide, quatre petits canons qui lui servent de pilastre, un fragment de cuillère en argent, plusieurs pierriers et deux cloches, dont la plus grosse est placée en haut, et la plus petite en bas.

Tikopia dans Barwell, et là, de savoir par les naturels quelle était l'île du naufrage.

Pendant que le capitaine d'Urville organisait son départ, arrivèrent à Hobart-Town deux lettres de Dillon complètement contradictoires : l'une parlant d'ajourner son voyage à cause d'une prétendue mousson ; l'autre annonçant qu'il venait de le réaliser avec les plus beaux résultats. Quoique ces dépêches étranges dussent redoubler l'embarras du commandant français, il n'en persista pas moins dans ses résolutions.

*L'Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828 ; il reconnut l'île Norfolk et le volcan Mathew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue, qu'une pirogue l'accosta. Elle portait le Prussien Bushart, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro. Cet homme confirma la réalité du voyage de ce marin et tira enfin le capitaine d'Urville de sa longue incertitude. C'était déjà beaucoup que d'avoir obtenu cette preuve ; mais il restait à la compléter par une reconnaissance ; il restait aussi à accomplir un devoir pieux vis-à-vis d'hommes morts pour le progrès de la science et de la navigation.



Quelques officiers et naturalistes mirent pied à terre à Tikopia et furent reçus dans une case publique des indigènes : c'était Bushart qui les conduisait. Cet homme avait promis d'accompagner *l'Astrolabe* à Vanikoro, à la condition toutefois, que sa femme, jeune Zélandaise, serait du voyage ; mais il ne tarda pas à retirer sa promesse. L'une des raisons alléguées pour justifier son refus était l'insalubrité de Vanikoro. Les naturels auxquels on s'adressa firent la même réponse. Le lascar Joe, prié à son tour, ne se montra pas moins intraitable. Il prétendit n'avoir jamais dit au capitaine Dillon qu'il y fût allé.

Alors le capitaine d'Urville se contenta de prendre à bord deux Anglais, fixés depuis neuf mois à Tikopia, et dont l'un qui parlait assez bien la langue des naturels, pouvait servir d'interprète. Cinq Tikopiens furent aussi compagnons de voyage involontaires des Français. On les trouva oubliés à bord, quand toutes les pirogues se furent éloignées.

Le capitaine d'Urville tira droit sur Vanikoro, dont il avait deviné le gisement malgré les réticences de Dillon. Quelques calmes l'ayant attardé en route, il n'accosta l'île que le 14, en

prolongea les récifs, envoya un canot pour reconnaître le mouillage, profita d'un vent contraire du N. O. pour aller chercher Tannako, indiquée par Quiros près de Santa-Cruz, et perdue depuis cette époque; employa trois jours à cette croisière, sans pouvoir trouver cette île; puis rebroussa chemin vers Vanikoro, et jeta l'ancre le 21 dans la dangereuse et petite rade d'Ocili, où *le Research* avait mouillé, et qu'avaient indiquée les naturels du village de Manevai.

Le premier soin de M. d'Urville, quand *l'Astrolabe* se trouva allouché sur ses ancres, fut de chercher à se concilier les naturels à l'aide de quelques présents. En toute autre occasion, les objets qui leur furent offerts auraient été regardés par ces insulaires comme des choses de la plus grande magnificence; mais Dillon les avait gâtés par ses prodigalités: ils reçurent tout avec une froideur marquée. En voyant leur air de défiance et leur mauvais vouloir, on dut croire à des préventions semées d'avance, à des terreurs adroitement jetées dans leur esprit. En effet, ces hommes avouèrent plus tard qu'on les avait avertis que les Français étaient compatriotes des naufragés, et qu'ils viendraient sans doute

tirer vengeance du funeste événement dont leurs côtes avaient été le théâtre.

Malgré tous ces obstacles, M. d'Urville ne se rebuta point : des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de *l'Astrolabe* pour faire le tour de l'île. On devait recueillir à la fois, le long de la côte, et les objets provenant du sauvetage et les traditions du désastre, relever la carte de l'île et en étudier l'histoire naturelle. Tout allait ainsi marcher de front.

La première expédition, commandée par M. Gressien, ne valut à *l'Astrolabe* qu'un petit nombre de débris peu importants. Nul renseignement n'en résulta ; à toutes les questions qui leur étaient adressées, les insulaires opposaient un profond silence, ou des réponses évasives. Il était évident que la peur leur avait fait adopter de concert un système de dénégation absolue touchant le naufrage des frégates. Quand l'un d'eux, plus communicatif et plus accessible aux présents, s'apprêtait à donner quelque détail, à l'instant ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, l'engageaient à se taire ou le forçaient à la retraite.

La seconde expédition, commandée par

M. Jacquinet, éprouva d'abord des obstacles semblables. A Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la petite population de ce village ; les femmes s'enfuirent dans les bois , emportant leurs enfants et leurs effets les plus précieux : les hommes s'approchèrent seuls du canot, mais avec un air qui annonçait l'inquiétude et l'effroi. On les interrogea, ils nièrent tout ; ils finirent cependant par avouer que longtemps ils avaient eu en leur pouvoir des crânes de *Maras* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer.

Le chef Valie, celui dont parle Dillon, fut le seul qui montra le plus de confiance et de sincérité. A plusieurs reprises, il fut sur le point de faire des révélations complètes ; mais ses compatriotes l'arrêtèrent par des menaces. A Nama, même silence, même dissimulation. Nulle offre ne put d'abord décider les naturels à signaler le lieu du naufrage ; mais M. Jacquinet s'étant mis à déployer à leurs yeux un morceau de drap rouge, la vue de cet objet produisit un tel effet sur l'esprit d'un des sauvages, qu'il sauta à l'instant dans le canot, témoignant par des gestes qu'il conduirait au lieu voulu si on lui donnait le précieux morceau d'étoffe. Le marché fut

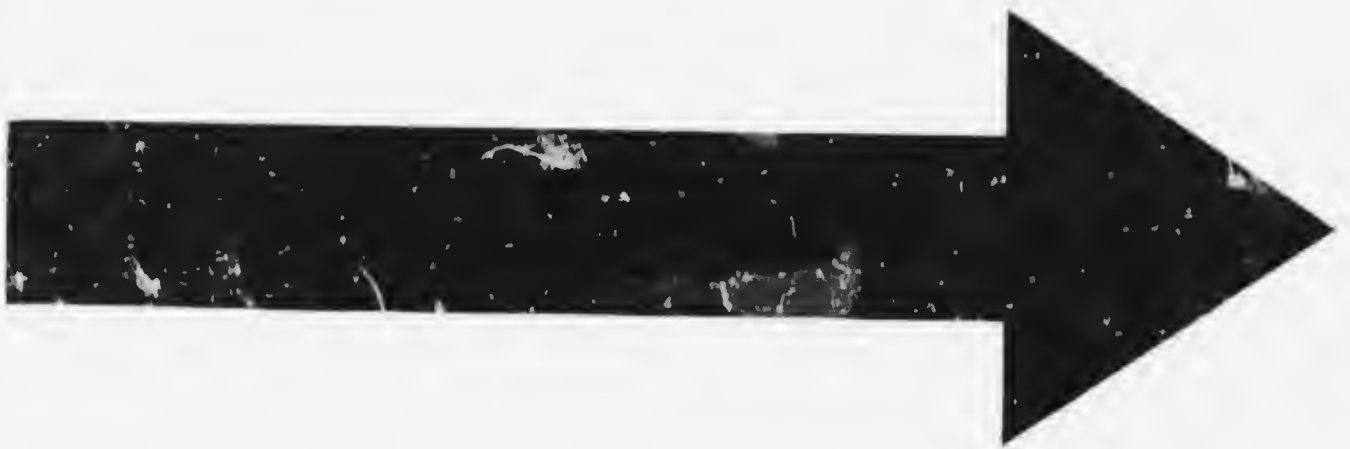
aussitôt conclu, et M. Jacquinot arriva bientôt sur le récif où s'était passée la catastrophe.

La chaîne de récifs qui environne Vanikoro à la distance de deux ou trois milles au large, devant Païou et Ambi, se rapproche beaucoup de la côte, dont elle n'est guère alors éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une sorte de passe à travers des brisants, que le sauvage fit arrêter le canot, montrant du geste le fond de l'eau. Les Français y regardèrent, et, à une profondeur de douze à quinze pieds, ils distinguèrent, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle dissipa tous leurs doutes : sur les pointes de cet écueil, s'était perdu l'un des navires de Lapérouse.

Tout le bois, détruit sans doute par le temps et les lames, avait disparu ; le métal seul restait, plus durable et plus résistant. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres auraient pu être monillées. Enfin, l'aspect des lieux permettait de supposer que le navire avait donné dans cette passe pour avoir voulu

s'introduire en dedans de la chaîne des brisants, qu'il y avait échoué et qu'il n'avait pu se dégager de cette position. Quelques sauvages affirmaient que c'était ce navire dont l'équipage débarqué à Païou avait construit un petit bâtiment, tandis que l'autre navire avait échoué en dehors du récif où il s'était complètement englouti.

Arrivé sur le lieu du désastre, M. Jacquinot chercha à l'instant même à en arracher quelques débris. Il fit élinguer une ancre; mais elle adhérait si fort au fond qu'on fut obligé de renoncer à l'entreprise pour ne pas compromettre le salut du canot. Plus tard, M. Guibert fut plus heureux; chargé à son tour de draguer les objets provenant du naufrage, il parvint, après de vioients efforts qui firent craquer l'arrière de sa chaloupe, à extraire de la croûte des coraux qui tapissait la mer, une ancre de 4,800 livres environ, un canon court en fonte du calibre de 8, fortement oxidés et empâtés à 2 pouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragments de porcelaines, tels furent les autres résultats de ce sauvetage fait à quarante ans d'intervalle.



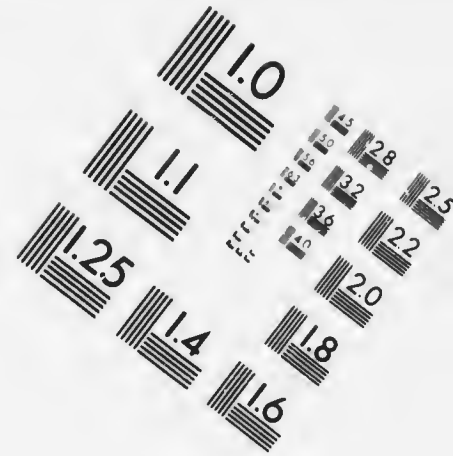
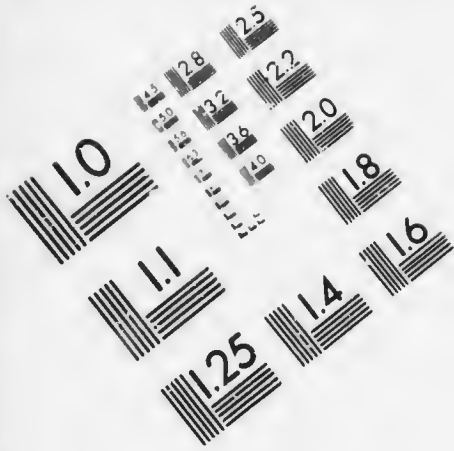
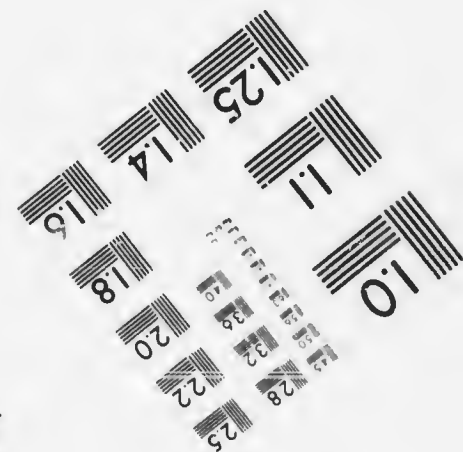
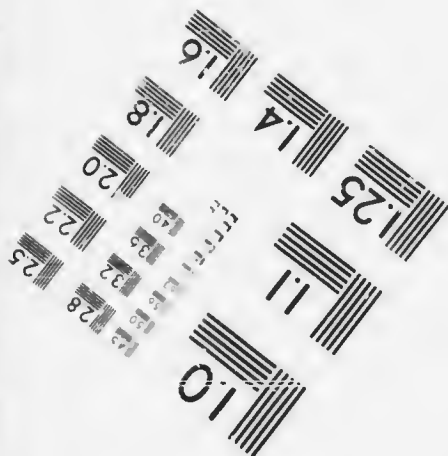
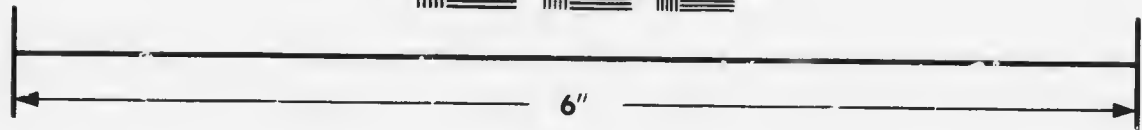
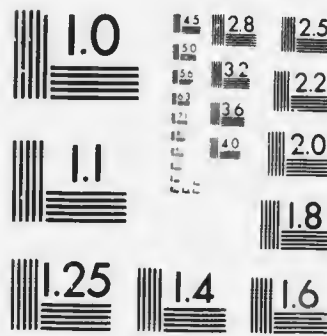


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



15 28 25  
32 22  
20

01

A la vue des débris rapportés par la chaloupe, personne ne douta plus qu'ils n'eussent appartenu aux frégates de Lapérouse. Toutefois, pour écarter toute imputation d'avoir cédé aux illusions d'une imagination prévenue, M. d'Urville rassembla toutes les personnes de l'état-major de *l'Astrolabe* pour avoir leur opinion. Toutes déclarèrent qu'à leurs yeux le naufrage sur les brisants de Vanikoro était un fait désormais établi.

Cependant *l'Astrolabe* souffrait dans ce mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de le jeter à toute heure sur une côte aux rochers verticaux, contre les parois desquels il aurait coulé par quinze brasses de fond. Le commandant songea à changer de station. A l'aide de grelins et d'ancres à jet, il se hala jusque dans la vaste baie de Manevai, bassin calme et abrité contre tous les éléments. Là, du moins on rencontra des hommes plus sociables. Les naturels, ennemis de ceux de Tenevai, accoururent à bord de *l'Astrolabe*. Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main, et l'un d'eux, premier aligui et chef religieux de Manevai, nommé Moembe, se déclara son ami particulier. C'était

un homme de cinquante ans environ, petit de taille, laid même parmi les siens, bon homme au demeurant, d'un caractère doux, d'humeur paisible, et de manières réservées et polies. Moembe, devenu l'ami de M. d'Urville, vint le visiter souvent; il répondait de son mieux à ses questions, n'interrogéait pas, attendait patiemment les cadeaux qu'on voulait lui faire, et les recevait avec reconnaissance.

Nélo, chef de Tevai, ne s'était pas conduit ainsi; insatiable quêteur, maussade, désobligeant, il recevait tout de fort mauvaise grâce et continuait de demander après avoir reçu. Un jour, ces fatigants procédés faillirent dégénérer en une scène fort sérieuse. Le capitaine d'Urville était allé lui rendre visite à Tevai, accompagné de quelques officiers sans armes. Le vieux Nélo reçut, d'un air assez bourru, les visiteurs dans la *Maison des esprits* et entouré de ses guerriers armés d'ares et de flèches. Comme à son ordinaire, il se plaignit d'abord qu'on ne lui donnât rien; il demanda, à diverses reprises, des haches, disant que *Pita* (Dillon) lui en donnait *beaucoup, beaucoup*. A quoi le commandant français répondit que, s'il envoyait des vivres frais à bord et surtout des cochons, il aurait des ha-

ches. Il stipula même que trois haches seraient livrées en retour d'un cochon, marché que Nélo agréa. Les cochons n'arrivant pas, le commandant voulut retourner à bord; les sauvages prirent alors une attitude si menaçante, qu'on sentit bien qu'il y avait eu imprudence de s'engager sans armes au milieu d'eux. Pour éviter un malheur, il fallut user de ruse; M. d'Urville offrit au chef une grosse hache et un beau collier, en lui disant que c'était un à-compte sur le marché des cochons promis; puis il se leva et s'en alla. Nélo, surpris et charmé du cadeau, ne s'opposa plus à sa retraite. Le capitaine s'estima fort heureux d'être sorti de cette espèce de guet-apens à aussi bon marché.

Cependant les travaux scientifiques marchaient avec activité. Le naturaliste Gaimard avait obtenu du commandant de débarquer seul sur la partie occidentale de l'île. Par prudence on lui avait donné pour compagnon l'Anglais Hamilton, qui parlait tant bien que mal la langue vanikoriennne. Les habitants de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers; mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours d'un caractère facile et hospitalier. Cette exeur-

sion , du reste fort périlleuse et bien méritante , ne produisit aucun résultat utile ; au bout de cinq jours , le naturaliste revint avec une fièvre intense , ayant en toutes les peines imaginables à se défendre contre des hommes irritables et turbulents. Aucune confiance ne put être obtenue , et le village même de Nama resta interdit au Français débarqué.

Après avoir recueilli l'opinion de ses compagnons de voyage sur les débris du naufrage de Lapérouse , le capitaine d'Urville leur communiqua son projet , depuis longtemps formé , d'élever un mausolée aux mânes de compatriotes morts pour la science , en attendant que la France pût un jour leur consacrer un monument plus durable et plus digne de sa puissance. Cette ouverture fut accueillie avec enthousiasme , et chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe.

Comme il était impossible de l'élever à Païon , sur le lieu même de la catastrophe , on choisit comme emplacement une touffe de mangliers , située sur le récif qui ceignait en partie le mouillage de Manevai. La forme adoptée pour le tombeau fut celle d'un prisme quadrangulaire

de six pieds sur chaque arête , surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail , contenus entre des pieux solides fichés en terre , formèrent le massif du mausolée , et le faite fut recouvert d'un petit chapiteau en planches de koudi , achetées à la Nouvelle-Zélande. Pour préserver le pieux édifice de la cupidité des sauvages , on eut soin de n'y employer ni clous ni ferrures. Une fois commencé , le mausolée marcha vite , malgré les travaux du bord et malgré les fléaux qui fondaient déjà sur le nouvel *Astrolabe* , dans un lieu si fatal à l'ancien.

La fièvre du naturaliste Gaimard avait empiré ; le capitaine lui-même , à la veille d'aller visiter l'emplacement où les naufragés avaient construit leur petit navire , fut saisi par des accès violents et dangereux. Le temps , de sec qu'il était , étant devenu tout à coup pluvieux et malsain , cette fièvre prit un caractère épidémique , et frappa successivement plusieurs personnes de l'équipage.

Cependant , le 14 mars , le mausolée fut terminé ; son inauguration eut lieu le même jour , en présence d'une partie de l'équipage descen-

due sur le récif. Un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, à l'entour du cénotaphe, et le salua d'une triple décharge de mousqueterie, tandis que du bord une salve de vingt-un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Quarante ans auparavant les échos de ces mêmes montagnes avaient probablement répété les cris de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages. Tout était deuil sur cette terre néfaste, deuil dans cette scène commémorative, deuil dans le présent lugubre et plein de craintes. La fièvre tenait alors clouée sur les hamacs la moitié de l'équipage de *l'Astrolabe*, et semblait menacer l'autre moitié. Les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée élevé sur le récif allait servir à constater deux catastrophes. Le capitaine d'Urville sentit l'imminence du danger. Frappé lui-même, il eut encore la force de donner des ordres pour sortir de cet endroit fatal. Chaque tentative augmentait le nombre des malades; enfin, le 17 mars, on redoubla d'efforts. Il faut laisser M. d'Urville rendre compte de cette critique opération :

« Quarante hommes sont hors de service , et si nous laissons passer cette journée (17 mars) sans bouger , demain peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence , je suis décidé à tenter un dernier effort ; à six heures du matin on commence à lever les ancres , et on les retire les unes après les autres , manœuvre longue et pénible , attendu que le câble , la chaire et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres , et que nous avions peu de bras valides.

» Sur les huit heures , tandis que nous étions le plus occupés à ce travail , j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai , d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai , qui se trouvaient à bord , ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur approche , bien qu'ils m'eussent dit que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai , qui se contentèrent de rire d'un air équivoque , en disant qu'ils avaient fait la paix avec les habitants de Tevai , et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montè-



rent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perceait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Mauevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manège depuis trois ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvements, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage, et avoir entre eux une longue conférence.

» De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues; ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre mon ordre à exécution. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et, d'un front sévère, je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je leur désignais leurs pirogues. L'aspect de vingt mousquets étincelants, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous débarrassa de leur présence.

» Il est plus essentiel qu'on ne pense de contenir ces hommes grossiers par la seule terreur des armes à feu; elle est plus nécessaire pour l'Européen que l'effet même. La vue seule d'un pistolet pourra mettre en fuite vingt sauvages, tandis qu'ils seraient capables de se ruer comme des bêtes féroces sur un détachement qui viendrait de faire feu sur eux.

» Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage autant que le permettaient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtaient leurs débiles mains à l'ouvrage, et nous pûmes enfin élonger une ancre à jet dans l'est par trente brasses de fond; quoiqu'elle fût surjalée, nous fûmes assez heureux pour qu'elle tint jusqu'au bout.

» Ce fut sur ce frêle appui que, le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, l'*Astrolabe* déploya ses voiles, et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous

fut possible, avec une bonne brise d'est S. E. assez fraîche; puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint borner notre horizon à un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

» Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe; mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prisonnier qui échappe aux hor-

reurs de la plus dure captivité; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient. »

Toutefois ce séjour, si tristement prolongé, eut de beaux résultats pour la science; d'utiles travaux furent réalisés, des observations importantes furent faites; M. Gressien leva le plan le plus exact et le plus complet de toute l'île; sa configuration, ses récifs, ses accidents de terrain y furent minutieusement décrits. La carte qui résulta de ces longues opérations est un des morceaux capitaux du voyage. Naguère inconnue, Vanikoro est à l'heure actuelle un des points les mieux décrits de l'océan Pacifique. Les règnes de la nature y ont été étudiés, et des échantillons existent dans les salles du Muséum. En dehors de ces recherches, utiles et générales, il en était une plus spéciale au pays, celle du naufrage même, objet de la mission. Cette question fut traitée à fond par M. d'Urville, et son travail curieux et plein de faits mérite d'être reproduit.

« Dès le moment de notre arrivée, dit-il, les

sieurs objets provenant du naufrage. Enfin, arrivé le 7 près de Vanikoro, *le Research*, après six jours consacrés à la reconnaissance d'un mouillage, jeta l'ancre sur le petit havre d'Ocili, dans la baie de l'est.

A peine établi sur ce point, Dillon s'occupait de recueillir tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et, grâce aux instruments en fer, aux étoffes et aux verroteries dont il se montra prodigue, il parvint à en ramasser une quantité prodigieuse. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes et autres morceaux de fer; en ronets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux, entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre rayonnait un soleil, le tout estampillé au moyen d'une espèce de légende : **BAZIN M'A FAIT**. Les recherches faites en France à ce sujet ont prouvé que ces marques étaient celles de l'arsenal de Brest vers 1785. On réussit en outre à retrouver, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar

café en table  
complet

espagnol, des fragments de cristaux, porcelaines, faïence, bouteilles et verres, enfin divers débris en fer, cuivre et plomb.

Mais une trouvaille plus précieuse encore, fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs ornements sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour un débris du couronnement d'un des navires de Lapérouse. A Vanikoro, les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Les naturels, d'ailleurs, ne niaient pas le naufrage. Ils le racontaient chacun à sa manière, et le capitaine du *Research* cite plusieurs versions qu'on lui en fit. Voici la plus précise et probablement la plus exacte de toutes. Elle fut donnée par Valie, second aligui (chef) de Vanou.

« Il y a longtemps, dit cet indigène, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs cabanes, aperçurent la moitié d'un vaisseau sur le récif, en face de Païou. Il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva

de le mettre en pièces. De grandes portions de ces débris flottèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté la nuit sur le récif à la suite d'un ouragan terrible, qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits. Nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent, et prirent terre près d'ici : nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef, qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant un peu de temps, après quoi ils allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Là, ils bâtirent un petit vaisseau, et s'en allèrent dedans. Aucun de ces quatre hommes n'était chef, tous étaient des inférieurs. Les objets que nous vendons proviennent d'un vaisseau qui échoua sur le récif à basse-mer ; nos gens avaient coutume d'y aller plonger et d'en rapporter ce qu'ils pouvaient. Plusieurs débris vinrent à la côte, et nous en tirâmes diverses choses ; mais, depuis quelque temps, on n'a rien retiré du vaisseau, parce qu'il est pourri et qu'il a été emmené par la mer. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau, mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou et

coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent. Ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq lunes après que le grand se fut perdu. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient planté autour d'eux une forte palissade pour se garantir de l'approche des insulaires. Ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications entre eux. Les hommes blancs avaient coutume de regarder le soleil, au travers de certaines choses que je ne puis dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons eu aucune de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre un homme qui servait le chef. Le premier mourut il y a environ trois ans : une demi-année après, le chef du canton où résidait l'autre homme blanc, fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui. Le district qu'ils abandonnèrent se nommait Paukori; mais nous ne savons pas ce qu'est devenue la tribu qui l'habitait alors. Les seuls blancs que les habitants de l'île aient jamais vus sont premièrement ceux du vaisseau naufragé, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. »

Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans que les naturels, gagnés par ses largesses, l'in-



quiétassent en aucune manière. Le résultat de cette reconnaissance, consigné dans sa relation, n'offre qu'un intérêt assez médiocre. Un prétendu plan de Vanikoro, dressé par lui, est fort inexact et incomplet.

Dans les premiers jours d'octobre, craignant que les vents d'est ne le retinssent dans la baie, il franchit heureusement la passe dangereuse de l'est et mouilla sur la baie tranquille de Manevai, où il stationna trois jours; puis, sortant par le chenal du nord, il cingla vers Touboua et Nitendi, et ensuite vers la Nouvelle-Zélande. Après une relâche assez longue, il passa à Port-Jackson, et mit ensuite à la voile pour Calcutta, où il arriva le 7 avril 1828. Récompensé généreusement, il obtint de la Compagnie la permission d'aller en France avec les objets qui devaient faire foi de sa découverte. Arrivé à Paris, il reçut l'accueil le plus flatteur; il fut présenté au roi Charles X, qui lui accorda la croix de la Légion-d'Honneur, dix mille francs pour l'indemniser des frais de son voyage et une pension de quatre mille francs, et lui promit que tous les objets qu'il avait recueillis seraient placés dans un cénotaphe qu'on érigerait à cet effet dans une des

lors son plan fut arrêté ; il résolut de chercher salles du Musée de la marine, qui allait se former sous le nom de Musée Dauphin\*.

Ce fut devant Hobart-Town, le 20 décembre 1827, que le capitaine d'Urville eut connaissance des travaux de Dillon, dont quelques journaux avaient donné des aperçus pleins de réticences.

Dillon avait parlé de Tikopia et de Vanikoro, mais sans préciser leur gisement. C'était là son secret. Il fallait donc chercher à tâtons l'île problématique. Le capitaine d'Urville ne se laissa pas vaincre par cette difficulté. Sondant les réticences de Dillon, il vit que Tikopia était l'ancienne Barwell des cartes anglaises, et que Vanikoro ne pouvait être qu'une des îles situées au sud-est de Santa-Cruz, ou le groupe découvert par Bligh, au N. des Nouvelles-Hébrides. Dès

\* Cette promesse a reçu son exécution. Les débris provenant du naufrage de Lapérouse sont disposés sur une pyramide à l'entrée du Musée de la marine au Louvre, et forment un monument destiné à perpétuer le souvenir de la gloire et du malheur du chef d'escadre. On remarque entre autres objets, sur cette pyramide, quatre petits canons qui lui servent de pilastre, un fragment de cuillère en argent, plusieurs pierriers et deux cloches, dont la plus grosse est placée en haut, et la plus petite en bas.

Tikopia dans Barwell, et là, de savoir par les naturels quelle était l'île du naufrage.

Pendant que le capitaine d'Urville organisait son départ, arrivèrent à Hobart-Town deux lettres de Dillon complètement contradictoires : l'une parlant d'ajourner son voyage à cause d'une prétendue mousson ; l'autre annonçant qu'il venait de le réaliser avec les plus beaux résultats. Quoique ces dépêches étranges dussent redoubler l'embarras du commandant français, il n'en persista pas moins dans ses résolutions.

*L'Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828 ; il reconnut l'île Norfolk et le volcan Mathew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue, qu'une pirogue l'accosta. Elle portait le Prussien Bushart, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro. Cet homme confirma la réalité du voyage de ce marin et tira enfin le capitaine d'Urville de sa longue incertitude. C'était déjà beaucoup que d'avoir obtenu cette preuve ; mais il restait à la compléter par une reconnaissance ; il restait aussi à accomplir un devoir pieux vis-à-vis d'hommes morts pour le progrès de la science et de la navigation.

Quelques officiers et naturalistes mirent pied à terre à Tikopia et furent reçus dans une case publique des indigènes : c'était Bushart qui les conduisait. Cet homme avait promis d'accompagner *l'Astrolabe* à Vanikoro, à la condition toutefois, que sa femme, jeune Zélandaise, serait du voyage ; mais il ne tarda pas à retirer sa promesse. L'une des raisons alléguées pour justifier son refus était l'insalubrité de Vanikoro. Les naturels auxquels on s'adressa firent la même réponse. Le lascar Joe, prié à son tour, ne se montra pas moins intraitable. Il prétendit n'avoir jamais dit au capitaine Dillon qu'il y fût allé.

Alors le capitaine d'Urville se contenta de prendre à bord deux Anglais, fixés depuis neuf mois à Tikopia, et dont l'un qui parlait assez bien la langue des naturels, pouvait servir d'interprète. Cinq Tikopiens furent aussi compagnons de voyage involontaires des Français. On les trouva oubliés à bord, quand toutes les pirogues se furent éloignées.

Le capitaine d'Urville tira droit sur Vanikoro, dont il avait deviné le gisement malgré les réticences de Dillon. Quelques calmes l'ayant attardé en route, il n'accosta l'île que le 14, en

prolongea les récifs , envoya un canot pour reconnaître le mouillage , profita d'un vent contraire du N. O. pour aller chercher Taumako , indiquée par Quiros près de Santa-Cruz , et perdue depuis cette époque ; employa trois jours à cette croisière , sans pouvoir trouver cette île ; puis rebroussa chemin vers Vanikoro , et jeta l'ancre le 21 dans la dangereuse et petite rade d'Ocili , où le *Research* avait mouillé , et qu'avaient indiquée les naturels du village de Manevai.

Le premier soin de M. d'Urville , quand l'*Astrolabe* se trouva affourché sur ses ancres , fut de chercher à se concilier les naturels à l'aide de quelques presents. En toute autre occasion , les objets qui leur furent offerts auraient été regardés par ces insulaires comme des choses de la plus grande magnificence ; mais Dillon les avait gâtés par ses prodigalités : ils reçurent tout avec une froideur marquée. En voyant leur air de défiance et leur mauvais vouloir , en dut croire à des préventions semées d'avance , à des terreurs adroitement jetées dans leur esprit. En effet , ces hommes avouèrent plus tard qu'on les avait avertis que les Français étaient compatriotes des naufragés , et qu'ils viendraient sans doute

tirer vengeance du funeste événement dont leurs côtes avaient été le théâtre.

Malgré tous ces obstacles, M. d'Urville ne se rebuta point : des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de *l'Astrolabe* pour faire le tour de l'île. On devait recueillir à la fois, le long de la côte, et les objets provenant du sauvetage et les traditions du désastre, relever la carte de l'île et en étudier l'histoire naturelle. Tout allait ainsi marcher de front.

La première expédition, commandée par M. Gressieu, ne valut à *l'Astrolabe* qu'un petit nombre de débris peu importants. Nul renseignement n'en résulta ; à toutes les questions qui leur étaient adressées, les insulaires opposaient un profond silence, ou des réponses évasives. Il était évident que la peur leur avait fait adopter de concert un système de dénégation absolue touchant le naufrage des frégates. Quand l'un d'eux, plus communicatif et plus accessible aux présents, s'appêtait à donner quelque détail, à l'instant ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, l'engageaient à se taire ou le forçaient à la retraite.

La seconde expédition, commandée par

M. Jacquinet, éprouva d'abord des obstacles semblables. A Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la petite population de ce village ; les femmes s'enfuirent dans les bois , emportant leurs enfants et leurs effets les plus précieux : les hommes s'approchèrent seuls du canot, mais avec un air qui annonçait l'inquiétude et l'effroi. On les interrogea, ils nièrent tout ; ils finirent cependant par avouer que longtemps ils avaient eu en leur pouvoir des crânes de *Maras* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer.

Le chef Valie, celui dont parle Dillon, fut le seul qui montra le plus de confiance et de sincérité. A plusieurs reprises, il fut sur le point de faire des révélations complètes ; mais ses compatriotes l'arrêtèrent par des menaces. A Nama, même silence, même dissimulation. Nulle offre ne put d'abord décider les naturels à signaler le lieu du naufrage ; mais M. Jacquinet s'étant mis à déployer à leurs yeux un morceau de drap rouge, la vue de cet objet produisit un tel effet sur l'esprit d'un des sauvages, qu'il sauta à l'instant dans le canot, témoignant par des gestes qu'il conduirait au lieu voulu si on lui donnait le précieux morceau d'étoffe. Le marché fut

aussitôt conclu, et M. Jacquinet arriva bientôt sur le récif où s'était passée la catastrophe.

La chaîne de récifs qui environne Vanikoro à la distance de deux ou trois milles au large, devant Païon et Ambi, se rapproche beaucoup de la côte, dont elle n'est guère alors éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une sorte de passe à travers des brisants, que le sauvage fit arrêter le canot, montrant du geste le fond de l'eau. Les Français y regardèrent, et, à une profondeur de douze à quinze pieds, ils distinguèrent, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancrés, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle dissipa tous leurs doutes : sur les pointes de cet écueil s'était perdu l'un des navires de Lapérouse.

Tout le bois, détruit sans doute par le temps et les lames, avait disparu ; le métal seul restait, plus durable et plus résistant. La disposition des ancrés faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres auraient pu être mouillées. Enfin, l'aspect des lieux permettait de supposer que le navire avait donné dans cette passe pour avoir voulu



s'introduire en dedans de la chaîne des brisants, qu'il y avait échoué et qu'il n'avait pu se dégager de cette position. Quelques sauvages affirmaient que c'était ce navire dont l'équipage débarqué à Païon avait construit un petit bâtiment, tandis que l'autre navire avait échoué en dehors du récif où il s'était complètement englouti.

Arrivé sur le lieu du désastre, M. Jacquinet chercha à l'instant même à en arracher quelques débris. Il fit élinguer une ancre; mais elle adhérait si fort au fond qu'on fut obligé de renoncer à l'entreprise pour ne pas compromettre le salut du canot. Plus tard, M. Guilbert fut plus heureux; chargé à son tour de draguer les objets provenant du naufrage, il parvint, après de violents efforts qui firent craquer l'arrière de sa chaloupe, à extraire de la croûte des coraux qui tapissait la mer, une ancre de 1,800 livres environ, un canon court en fonte du calibre de 8, fortement oxidés et empâtés à 2<sub>1</sub> ouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragments de porcelaines, tels furent les autres résultats de ce sauvetage fait à quarante ans d'intervalle.

A la vue des débris rapportés par la chaloupe, personne ne douta plus qu'ils n'eussent appartenu aux frégates de Lapérouse. Toutefois, pour écarter toute imputation d'avoir cédé aux illusions d'une imagination prévenue, M. d'Urville rassembla toutes les personnes de l'état-major de *l'Astrolabe* pour avoir leur opinion. Toutes déclarèrent qu'à leurs yeux le naufrage sur les brisants de Vanikoro était un fait désormais établi.

Cependant *l'Astrolabe* souffrait dans ce mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de le jeter à toute heure sur une côte aux rochers verticaux, contre les parois desquels il aurait coulé par quinze brasses de fond. Le commandant songea à changer de station. A l'aide de grelins et d'ancres à jet, il se hala jusque dans la vaste baie de Manevai, l'assin calme et abrité contre tous les éléments. Là, du moins on rencontra des hommes plus sociables. Les naturels, ennemis de ceux de Tenevai, accoururent à bord de *l'Astrolabe*. Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main, et l'un d'eux, premier aligui et chef religieux de Manevai, nommé Meeembe, se déclara son ami particulier. C'était

un homme de cinquante ans environ, petit de taille, laid même parmi les siens, bon homme au demeurant, d'un caractère doux, d'humeur paisible, et de manières réservées et polies. Moembe, devenu l'ami de M. d'Urville, vint le visiter souvent; il répondait de son mieux à ses questions, n'interrogeait pas, attendait patiemment les cadeaux qu'on voulait lui faire, et les recevait avec reconnaissance.

Nélo, chef de Tevai, ne s'était pas conduit ainsi; insatiable quêteur, maussade, désobligeant, il recevait tout de fort mauvaise grâce et continuait de demander après avoir reçu. Un jour, ces fatigants procédés faillirent dégénérer en une scène fort sérieuse. Le capitaine d'Urville était allé lui rendre visite à Tevai, accompagné de quelques officiers sans armes. Le vieux Nélo reçut, d'un air assez bourru, les visiteurs dans la *Maison des esprits* et entouré de ses guerriers armés d'arcs et de flèches. Comme à son ordinaire, il se plaignit d'abord qu'on ne lui donnât rien; il demanda, à diverses reprises, des haches, disant que *Pita* (Dillon) lui en donnait beaucoup, beaucoup. A quoi le commandant français répondit que, s'il envoyait des vivres frais à bord et surtout des cochons, il aurait des ha-

ches. Il stipula même que trois haches seraient livrées en retour d'un cochon, marché que Nélo agréa. Les cochons n'arrivant pas, le commandant voulut retourner à bord; les sauvages prirent alors une attitude si menaçante, qu'on sentit bien qu'il y avait en imprudence de s'engager sans armes au milieu d'eux. Pour éviter un malheur, il fallut user de ruse; M. d'Urville offrit au chef une grosse hache et un beau collier, en lui disant que c'était un à-compte sur le marché des cochons promis; puis il se leva et s'en alla. Nélo, surpris et charmé du cadeau, ne s'opposa plus à sa retraite. Le capitaine s'estima fort heureux d'être sorti de cette espèce de guet-apens à aussi bon marché.

Cependant les travaux scientifiques marchaient avec activité. Le naturaliste Gaimard avait obtenu du commandant de débarquer seul sur la partie occidentale de l'île. Par prudence on lui avait donné pour compagnon l'Anglais Hamilton, qui parlait tant bien que mal la langue vanikoriennne. Les habitants de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers; mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours d'un caractère facile et hospitalier. Cette excu-

sion , du reste fort périlleuse et bien méritante , ne produisit aucun résultat utile ; au bout de cinq jours , le naturaliste revint avec une fièvre intense , ayant eu toutes les peines imaginables à se défendre contre des hommes irritables et turbulents. Aucune confiance ne put être obtenue , et le village même de Nama resta interdit au Français débarqué.

Après avoir recueilli l'opinion de ses compagnons de voyage sur les débris du naufrage de Lapérouse , le capitaine d'Urville leur communiqua son projet , depuis longtemps formé , d'élever un mausolée aux mânes de compatriotes morts pour la science , en attendant que la France pût un jour leur consacrer un monument plus durable et plus digne de sa puissance. Cette ouverture fut accueillie avec enthousiasme , et chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe.

Comme il était impossible de l'élever à Païou , sur le lieu même de la catastrophe , on choisit comme emplacement une touffe de mangliers , située sur le récif qui ceignait en partie le monillage de Manevai. La forme adoptée pour le tombeau fut celle d'un prisme quadrangulaire

de six pieds sur chaque arête , surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail , contenus entre des pieux solides fichés en terre , formèrent le massif du monument, et le faite fut recouvert d'un petit chapiteau en planches de koudi , achetées à la Nouvelle-Zélande. Pour préserver le pieux édifice de la cupidité des sauvages , on eut soin de n'y employer ni clous ni ferrures. Une fois commencé , le mausolée marcha vite , malgré les travaux du bord et malgré les fléaux qui fondaient déjà sur le nouvel *Astrolabe* , dans un lieu si fatal à l'ancien.

La fièvre du naturaliste Gaimard avait empiré ; le capitaine lui-même , à la veille d'aller visiter l'emplacement où les naufragés avaient construit leur petit navire , fut saisi par des accès violents et dangereux. Le temps , de sec qu'il était , étant devenu tout à coup pluvieux et malsain , cette fièvre prit un caractère épidémique , et frappa successivement plusieurs personnes de l'équipage.

Cependant , le 14 mars , le mausolée fut terminé ; son inauguration eut lieu le même jour , en présence d'une partie de l'équipage descen-

due sur le récif. Un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, à l'entour du cénotaphe, et le salua d'une triple décharge de mousqueterie, tandis que du bord une salve de vingt-un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Quarante ans auparavant les échos de ces mêmes montagnes avaient probablement répété les cris de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages. Tout était deuil sur cette terre néfaste, deuil dans cette scène commémorative, deuil dans le présent lugubre et plein de craintes. La fièvre tenait alors clouée sur les hamacs la moitié de l'équipage de l'*Astrolabe*, et semblait menacer l'autre moitié. Les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée élevé sur le récif allait servir à constater deux catastrophes. Le capitaine d'Urville sentit l'imminence du danger. Frappé lui-même, il eut encore la force de donner des ordres pour sortir de cet endroit fatal. Chaque tentative augmentait le nombre des malades; enfin, le 17 mars, on redoubla d'efforts. Il faut laisser M. d'Urville rendre compte de cette critique opération :

« Quarante hommes sont hors de service, et si nous laissons passer cette journée (17 mars) sans bouger, demain peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, je suis décidé à tenter un dernier effort; à six heures du matin on commence à lever les ancrés, et on les retire les uns après les autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et que nous avions peu de bras valides.

» Sur les huit heures, tandis que nous étions le plus occupés à ce travail, j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai, qui se trouvaient à bord, ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent dit que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait la paix avec les habitants de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montè-



rent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pout et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perceait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manège depuis trois ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvements, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage, et avoir entre eux une longue conférence.

» De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues; ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre mon ordre à exécution. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et, d'un front sévère, je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je leur désignais leurs pirogues. L'aspect de vingt mousquets étincelants, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous débarrassa de leur présence.

» Il est plus essentiel qu'on ne pense de contenir ces hommes grossiers par la seule terreur des armes à feu; elle est plus nécessaire pour l'Européen que l'effet même. La vue seule d'un pistolet pourra mettre en fuite vingt sauvages, tandis qu'ils seraient capables de se ruer comme des bêtes féroces sur un détachement qui viendrait de faire feu sur eux.

» Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage autant que le permettaient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtaient leurs débiles mains à l'ouvrage, et nous pûmes enfin éloigner une ancre à jet dans l'est par trente brasses de fond; quoiqu'elle fût surjalée, nous fûmes assez heureux pour qu'elle tint jusqu'au bout.

» Ce fut sur ce frêle appui que, le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, l'*Astrolabe* déploya ses voiles, et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous

fut possible, avec une bonne brise d'est S. E. assez fraîche; puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint borner notre horizon à un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

» Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe; mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prisonnier qui échappe aux hor-

reurs de la plus dure captivité; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient. »

Toutefois ce séjour, si tristement prolongé, eut de beaux résultats pour la science; d'utiles travaux furent réalisés, des observations importantes furent faites; M. Gressien leva le plan le plus exact et le plus complet de toute l'île; sa configuration, ses récifs, ses accidents de terrain y furent minutieusement décrits. La carte qui résulta de ces longues opérations est un des morceaux capitaux du voyage. Naguère inconnue, Vanikoro est à l'heure actuelle un des points les mieux décrits de l'océan Pacifique. Les règnes de la nature y ont été étudiés, et des échantillons existent dans les salles du Muséum. En dehors de ces recherches, utiles et générales, il en était une plus spéciale au pays, celle du naufrage même, objet de la mission. Cette question fut traitée à fond par M. d'Urville, et son travail curieux et plein de faits mérite d'être reproduit.

« Dès le moment de notre arrivée, dit-il, les

insulaire de Vanikoro, naturellement farouches et défiants, comme tous les sauvages de la race noire océanienne, semblaient avoir adopté un système de dénégation absolue touchant cette catastrophe, ou bien ils n'opposaient à nos questions que des réponses évasives, comme : *Je ne sais ; — Je n'ai pas vu ; — Cela est arrivé, il y a très-longtemps ; — Nous l'avons entendu dire à nos pères*, etc. Il était évident que leur conduite à l'égard des infortunés qui échappèrent au naufrage ne fut rien moins qu'hospitalière. Sans doute ils redoutaient que nous fussions venus pour en tirer vengeance, surtout quand ils eurent appris des Anglais et des naturels que nous étions de la même nation que les Maras. Cependant, quand ils se furent assurés que nous n'avions aucune intention hostile, et lorsqu'ils virent que nous les comblions d'amitiés et de présents, leur frayeur diminua un peu ; quelques-uns devinrent plus communicatifs, et répondirent plus volontiers aux questions que je ne cessais de leur renouveler. Je m'attachais de préférence aux vieillards, qui pouvaient avoir été témoins de ce funeste événement, et à ceux plus jeunes qui paraissaient avoir plus d'intelligence, être doués d'une mémoire plus lucide, et

par là susceptibles d'avoir mieux retenu ce qu'ils avaient appris de la bouche de leurs pères.

» Dans ma narration, j'ai donné les résultats de ces divers entretiens, et l'on a vu qu'au nombre des premiers figurent Valiko, chef du village de Vanikoro; un chef très-âgé de Manevai, et Moembe, chef religieux du même village. Parmi les autres, les plus remarquables ont été Tangaloa et Kava-Liki, jeunes chefs très-intelligents, qui se disaient avec orgueil issus d'un père de Tikopia et d'une mère de Vanikoro, origine qui les rapprochait de la race polynésienne. En comparant, analysant et discutant leurs différents récits, voici la version la plus vraisemblable que j'aie pu adopter.

» A la suite d'une nuit très-obscur, durant laquelle le vent du S. E. soufflait avec violence, le matin les insulaires virent tout à coup sur la côte méridionale, vis-à-vis du district de Tanema, une immense pirogue échouée sur les récifs, Elle fut promptement démolie par les vagues, et disparut entièrement, sans qu'on en pût rien sauver par la suite. Des hommes qui la montaient, un petit nombre seulement put s'échapper dans un canot et gagner la terre. Le jour

suivant, et dans la matinée aussi, les sauvages aperçurent une seconde pirogue semblable à la première, échouée devant Païou. Celle-ci, sous le vent de l'île, moins tourmentée par le vent et la mer, d'ailleurs assise sur un fond régulier de douze ou quinze pieds, resta longtemps en place sans être détruite; les étrangers qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris du navire qui n'avait point coulé.

» Les Français, que les naturels nommèrent Maras, furent, disent-ils, toujours respectés par les indigènes, et ceux-ci ne les approchaient qu'en leur baisant les mains, cérémonie qu'ils ont souvent pratiquée envers les officiers de l'*Astrolabe* durant sa relâche. Cependant il y eut de fréquentes rixes, et dans l'une d'elles les naturels perdirent plusieurs guerriers, dont trois chefs, et il y eut deux Français de tués. Enfin, après six ou sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé; tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns ont affirmé qu'il resta deux Maras, mais qu'ils ne vécurent pas longtemps. A cet égard il y a peu de sujets de doute, et leurs dé

positions unanimes attestent qu'il ne peut exister aucun Français, ni à Vanikoro, ni à Tikopia, ni même à Nitendi ou dans les îles voisines. Quant aux crânes des malheureux Français qui succombèrent sous les coups de ces sauvages, il est probable que ceux-ci les ont longtemps conservés comme des trophées de leur victoire; mais s'ils les possédaient à l'époque de notre arrivée, il est vraisemblable qu'ils se seront empressés de les cacher en lieu sûr pour les soustraire à toutes nos perquisitions.

» Tout nous porte à croire que Lapérouse, après avoir visité l'île des Amis, et terminé sa reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord, et se dirigeait sur Santa-Cruz, comme le lui prescrivait ses instructions, et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine. En approchant de ces îles, il crut sans doute pouvoir continuer sa route durant la nuit, comme cela lui était souvent arrivé, lorsqu'il tomba inopinément sur ces terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était entièrement inconnue. Probablement la frégate qui marchait en avant (et les objets rapportés par Dillon ont donné lieu de penser que c'était la *Boussole* elle-



même) donna sur les brisants sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut le temps de revenir au vent et de reprendre le large ; mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, leur chef peut-être, à la merci d'un peuple barbare, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tout tenter pour arracher leurs compatriotes au sort qui les menaçait. Ce fut là, nous n'en doutons point, la cause de la perte du second navire. L'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion ; car, au premier abord, on croirait trouver une passe entre les récifs. Il est donc possible que les Français du second navire aient essayé de pénétrer par cette ouverture en dedans des brisants, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que lorsque leur perte était aussi consommée.

» Bien qu'aucun document positif et direct n'ait démontré que ces débris aient réellement appartenu à l'expédition de Lapérouse, je ne pense pas qu'il reste à cet égard la moindre incertitude. En effet, les renseignements que j'ai recueillis des naturels sont parfaitement conformes, sous les rapports essentiels, à ceux que se

procura Dillon, et cela sans que nous ayons pu être influencés l'un par l'autre, attendu que je n'ens connaissance de son rapport à l'île de France que deux mois après que j'eus expédié le mien au ministère. Ces dépositions ont donc tous les caractères de l'authenticité; elles attestent que deux grands navires périrent, il y a quarante ans environ, sur les récifs de Vanikoro, qu'ils contenaient beaucoup de monde; les naturels se sont même rappelé qu'ils portaient le pavillon blanc. Tout cela, joint aux pièces de canon, aux pierriers rapportés, démontre que ces navires étaient des bâtimens de guerre; mais on sait positivement que, longtems avant comme après cette époque, nul autre navire n'a péri dans ces mers que les frégates de Lapérouse et *la Pandora*, commandée par Edwards, qui fit naufrage sur les récifs du détroit de Torrès. En outre, la nature de quelques-unes des pièces rapportées du naufrage montre qu'elles appartenaient à une mission chargée de travaux extraordinaires. Enfin, l'unique morceau de bois rapporté par Dillon s'est trouvé coïncider avec les dessins qui ont été conservés des sculptures de la poupe de *la Boussole*. Quo de probabilités réunies qui doivent équivaloir à une certitude complète!

» Comme on s'attendra sans doute à me voir émettre mon opinion sur la route que les Français durent suivre après avoir quitté Vanikoro, je déclarerai qu'à mon avis ils durent se diriger sur la Nouvelle-Irlande pour atteindre les Moluques ou les Philippines, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Alors c'était la seule route qui offrit quelque chance de succès à un navire aussi faible, aussi mal équipé que pouvait l'être celui qui fut construit à Vanikoro, car on doit présuner que les Français avaient été singulièrement affaiblis par la fièvre et par leurs combats avec les naturels.

» J'irai même plus loin, et j'oserai dire que ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra par la suite retrouver quelques traces de leur passage \*.

\* Depuis que le capitaine d'Urville écrivait ces lignes, il a entrepris un nouveau voyage de circumnavigation; après s'être avancé vers le pôle sud, beaucoup plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé dans ces dangereux parages, il est revenu pour procurer quelque repos à ses équipages, dans un des ports du Chili, d'où il a fait connaître au ministre de la marine qu'il allait continuer son voyage dans les mers du Sud. Il a principalement à cœur de vérifier ses conjectures sur les îles Salomon, et peut-être, à l'heure qu'il est, a-t-il retrouvé le fil qui doit indiquer sur la trace des Français embarqués sur le frêle bâtiment de Vanikoro.

Cette dernière pensée du capitaine d'Urville était le résultat de conjectures si probables, qu'en quittant Vanikoro il voulait aller reconnaître les îles Salomon, pour y suivre, s'il était possible, les traces des Français. Mais l'état désespéré de son équipage l'obligea à tirer directement sur les îles Mariannes, seule relâche où les malades pussent espérer quelque secours.

Quand les premières nouvelles des découvertes de Dillon parvinrent en France, on craignit que le capitaine d'Urville, alors en cours de mission, ne pût pas profiter de ces données pour se rendre sur le lieu du naufrage. Dans cet état d'incertitude le ministre de la marine donna l'ordre à M. Le Goarant, qui commandait la corvette *la Bayonnaise*, en station alors sur la côte occidentale de l'Amérique, de faire voile vers Tikopia et Vanikoro, à l'effet d'y opérer toutes les recherches nécessaires pour constater le naufrage de Lapérouse.

M. Le Goarant appareilla de Valparaiso le 8 février 1828, visita en route les îles Hawaïi, Fanning, Sidney, Phénix, Rotouma et Tikopia. Sur cette dernière île, il trouva le Prussien Bushart et le lascar Joe; le premier resta

sourd à toutes les propositions d'embarquement. Joe, qui venait de perdre sa femme, se montra plus accommodant ; il monta à bord de *la Bayonnaise*. Cette corvette parut devant Vanikoro le 3 juin, et y passa, suivant le récit du capitaine, plus de douze jours sans mouiller nulle part. Elle fut par là préservée des fièvres de l'île, mais sa reconnaissance à la voile resta sans résultat pour la géographie et pour la science ; la question du naufrage de Lapérouse demeura en outre au même point où le capitaine d'Urville l'avait laissée. Il est à regretter que *la Bayonnaise*, avec un équipage double de celui de *l'Astrolabe*, n'ait pas envoyé un fort détachement à Païou, pour y faire exécuter des fouilles qui auraient probablement constaté le séjour des Français. L'incident le plus remarquable du séjour de *la Bayonnaise* devant Vanikoro, fut que l'un de ses canots découvrit le mausolée qu'avaient élevé naguère les marins de *l'Astrolabe*. Loin de détruire ce monument, les habitants l'entouraient d'une sorte de vénération, et ils ne permirent qu'avec peine aux nouveaux venus d'y clouer une médaille attestant le passage de *la Bayonnaise*. Ainsi, on a lieu de l'espérer, ce mausolée durera autant que le permettront les matériaux fragiles dont il est composé.

D'autres navigateurs ont sans doute vu Vanikoro depuis les expéditions de MM. d'Urville et Le Goarant, puisque le musée naval a reçu un tronc d'arbre provenant de cette île avec le chiffre de 1788, évidemment gravé par un des hommes échappés au naufrage. Toutefois, comme nous n'avons aucun renseignement sur l'authenticité et sur la provenance de ce morceau curieux, nous bornerons notre récit à ce qui est exact et officiel.

FIN.

---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

Introduction.	page	v
CHAPITRE PREMIER.		
Traversée de Brest à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil. — Séjour à la Concepcion du Chili. . . . .		1
CHAPITRE II.		
Arrivée à l'île de Pâque (Waïhou). — Description de cette île. — Mœurs de ses habitants. — Relâche aux îles Hawaii (Sandwich). . . . .		19
CHAPITRE III.		
Départ des îles Hawaii. — Côte N. O. de l'Amérique. — Port des Français. — Premier désastre de l'expédition. — Description du port des Français. — Mœurs et usages de ses habitants. . . . .		43
CHAPITRE IV.		
Départ du port des Français. — Exploration de la côte d'Amérique. — Arrivée et séjour à Monterey, sur la côte de la Californie. . . . .		67
CHAPITRE V.		
Traversée de Monterey à Macao. — Relâche dans la baie de ce nom. — Arrivée à Manille. — Détails sur cette île.		87
CHAPITRE VI.		
Départ de Cavite. — Île de Formose. — Entrée dans la mer du Japon. — Attérissage sur la côte de Tartarie.		105

## CHAPITRE VII.

Relâches successives dans les baies de Ternai, de Suffren, De Langle, d'Estaing, de Castries. — Mœurs et coutumes des Tartares. — Cap Crillon. — Ile Tchoka. — Arrivée au Kamtcha ka. . . . .	119
---	-----

## CHAPITRE VIII.

Mouillage dans la baie d'Avatcha. — Bienveillance du gouverneur du Kamtchatka à l'égard des équipages des frégates. — Nouvelles reines de France. — Départ de l'interprète Lesseps. — L'expédition quitte la baie d'Avatcha. . . . .	155
--	-----

## CHAPITRE IX.

Iles Hamoa (des Navigateurs.) — Mouillage à Maouna, — Massacre du capitaine De Langle et de onze personnes des deux équipages. — Reconnaissance des îles Oiolava et Pola. . . . .	173
---	-----

## CHAPITRE X.

Iles Niouha (des Cocos et des Traîtres). — Arrivée aux îles Tonga (des Amis). — Relations avec les habitants de Tonga-Tabou. — Ile Norfolk. — Arrivée à Botany-Bay. . . . .	191
Détails supplémentaires sur les Indigènes des diverses îles explorées par Lapérouse. . . . .	207
Iles de Pâques et de Mawi. . . . .	ibid.
Des Américains qui habitent les environs de la baie des Français. . . . .	214
Habitants de l'île Tchoka et Tartares orientaux. . . . .	215
Appendice. . . . .	231

FIN DE LA TABLE.



9

5

73

91

07  
id.

14

15

31

